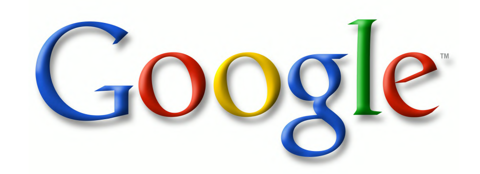
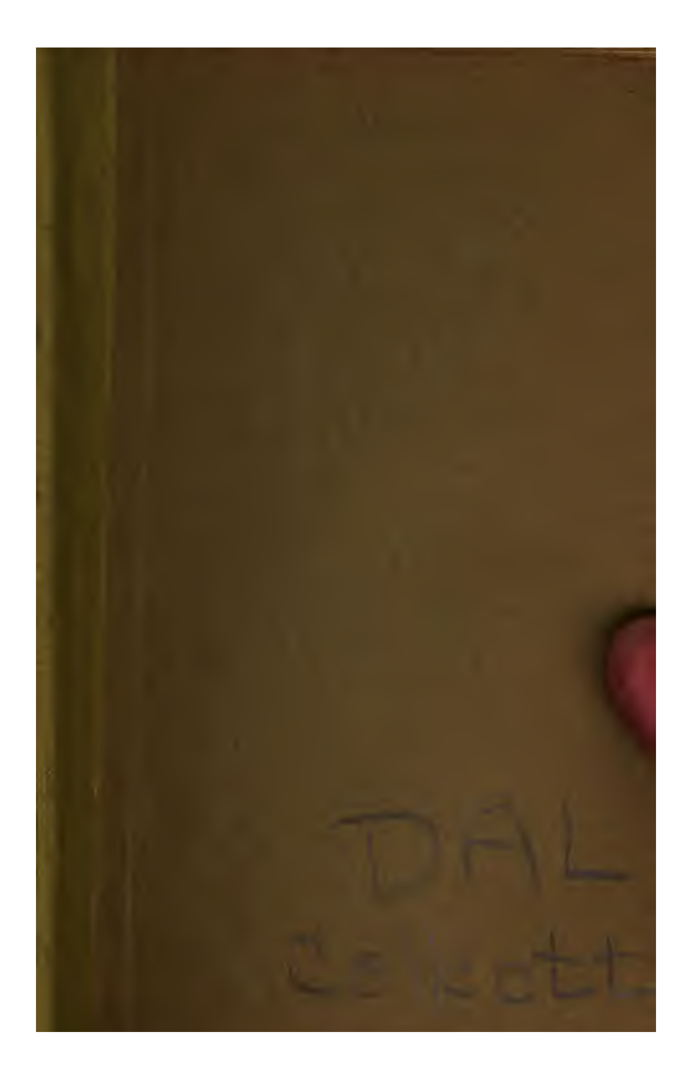
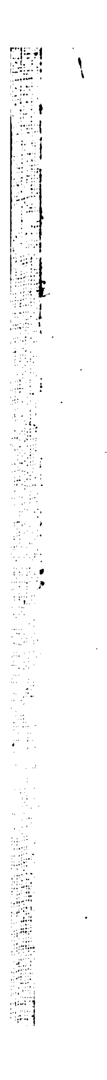



DAL



VI.

Price 4s.

ION. A TRAGEDY.

By Mr. SERJEANT TALFOURD.

VII.

Price 9s. cloth,

THE POETICAL WORKS

OF

THOMAS CAMPBELL.

VIII.

In 2 Vols. illustrated by 128 Vignettes, price 2l. 2s. boards,

THE POETICAL WORKS

OF

SAMUEL ROGERS, ESQ.

IX.

Price 5s. cloth,

SELECTIONS FROM WORDSWORTH.

A NEW EDITION.

X.

In 6 vols. price 30s. cloth,

THE CURIOSITIES OF LITERATURE.

By I. D'ISRAELI.

NINTH EDITION.

XI.

In 2 vols. price 12s. boards,

PHILIP VAN ARTEVELDE,

A Dramatic Romance.

By HENRY TAYLOR, ESQ.

HISTOIRE DE FRANCE.

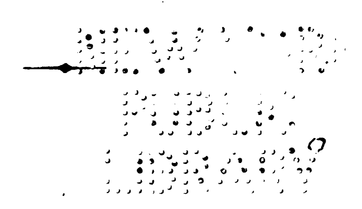
DAL
Callcott

HISTOIRE DE FRANCE

DU PETIT LOUIS.

Par MADAME CALLCOTT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DU PETIT ARTHUR.

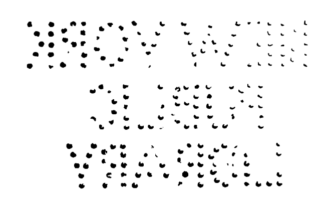


LONDRES:

EDWARD MOXON, DOVER STREET.

1836.

LONDON:
BRADBURY AND EVANS, PRINTERS,
WHITEFRIARS.



AUX MERES DES LECTEURS.

Mesdames,

Le petit livre Anglois, intitulé Histoire d'Angleterre du petit Arthur, ayant été lû avec plaisir par le petit Arthur et ses jeunes contemporains et contemporaines, les mamans et les gouvernantes m'ont demandé une petite histoire de France en François pour leurs jeunes elèves. Sans cela je n'aurais jamais eu le courage d'écrire un livre, même pour les enfans, dans une langue

qui n'est pas la mienne. Mais que ne fait-on pas quand on se flatte d'être utile, et de se procurer l'amitié du petit peuple qui ne compte pas encore dix ans ?

M. CALLCOTT.

HISTOIRE DE FRANCE

DU PETIT LOUIS.

CHAPITRE I.

VIENS Louis mon ami ! approche ton petit tabouret afin que tu m'entendes bien, car je vais te conter quelques-unes de ces histoires que tu m'as demandées quand on t'a dit que tu étais encore trop petit pour lire la grande histoire de France comme tes cousins.

Tu sais que le pays où tu demeures s'appele la France. Grande et belle France ! oh ! il faut que tous les petits François aiment la France.

La France n'est ni bien chaude ni bien froide ; il y a de hautes montagnes, de jolies collines, de grandes forêts, et de beaux fleuves. Une partie de la France est baignée par la mer, les autres parties touchent à l'Espagne, au Piémont, à la Suisse, à l'Allemagne, et à la Belgique.

Il faut que tu demandes à ta sœur de te montrer sa jolie carte de la France.

Or il y a bien long-temps, plus long-temps que je ne peux te dire, que la France avait un autre nom ; cet autre nom était la Gaule, et les hommes et les femmes s'appelaient Gaulois. Dans ce tems là il n'y avait ni belles villes, ni jolis villages ; les Gaulois n'avaient pas appris à planter la vigne ni à cultiver l'olive ; et ils semaient si peu de blé qu'à peine avaient ils du pain, car il

employaient presque tout le blé qu'ils avaient à faire de la bière.

Les maisons des Gaulois étaient très-petites et malpropres ; elles étaient formées de bois grossièrement taillé.

On en bâtissait plusieurs tout-près l'une de l'autre, et on les entourait d'une abattis de gros troncs d'arbres, pour empêcher que les loups et les ours ne vinssent leur dérober leurs troupeaux qu'ils tenaient auprès d'eux la nuit, ou bien même leurs petits enfans.

Les Gaulois mangeaient les bêtes qu'ils tuaient à la chasse, et les glands, et les fruits sauvages, qu'ils trouvaient dans les bois.

Ils avaient peu de meubles ; quelques méchants bancs, avec des peaux de bêtes, leur servaient de lits ; ils avaient de grandes cruches, et des plats de terraille très grossière, ou bien de cuivre, des ta-

bourets de bois, des paniers pour tenir leurs effets ; et les femmes avaient des outils pour filer et coudre, et pour cultiver leurs petits champs.

Les hommes avaient des armes pour la chasse et pour la guerre, qu'ils aimaient plus que toute chose.

Les pauvres Gaulois ne connoissaient pas le vrai Dieu. Ils avaient nombre de faux Dieux auxquels ils faisaient des prières. Les prêtres des Gaulois s'appelaient Druides ; ils savaient guérir les malades, et ils savaient aussi beaucoup de vieilles chansons qui racontaient tout ce que les pères et les grands-pères des Gaulois avaient fait, surtout les victoires qu'ils avaient gagnées.

Les jours de fête les Druides faisaient assembler le peuple sous l'ombre d'un vieux chêne, ou, s'il n'y avait pas de chêne dans le voisinage, sous celui de

quelqu' autre grand arbre. Là ils enseignaient aux jeunes gens quelques arts utiles, et faisaient chanter les vieilles chansons de leurs pères. Ces mêmes jours ils recevaient des cadeaux des pauvres Gaulois, qui leur donnèrent toujours une partie de leur gibier, de leur fruits, et de leur blé. En récompense, ils donnèrent des remèdes aux malades, et pansèrent leurs plaies. Pour cela ils se servaient de plusieurs herbes, et surtout du gui de chêne. Le gui est une plante qui ne croit pas sur la terre mais sur les branches du chêne, du tilleul, et du pommier, etant nourrie de l'air et de la pluie.

CHAPITRE II.

Mon petit Louis se souvient-il bien de ce que je lui ai dit hier? Que la France s'appelait la Gaule et que les François s'appelaient les Gaulois? Et veut-il apprendre un peu plus de sa petite histoire aujourd'hui?

Voyons, je t'ai dit que les Gaulois aimaient la guerre plus que toute autre chose, quelquefois ils se la faisaient entre eux, les Gaulois d'un village se battaient contre les Gaulois d'un autre village, et tout cela faisait beaucoup de mal à leur propre pays; mais ils combattaient aussi contre les étrangers, qu'ils allaient chercher quelquefois en Italie ou en Allemagne; ou ils se defendaient contre

les gens étrangers qui venaient de loin leur prendre une partie de leur terres, pour y bâtir des villes à eux.

Les plus braves parmi tous ces étrangers c'étaient les Romains; ils aimaient la guerre autant que les Gaulois l'aimaient, mais ils savaient mieux la faire.

Ils savaient lire et écrire, ils avaient de fortes armures de toute espéce; et enfin ils conquirent les Gaules, et se rendirent maîtres de tout le pays des Gaulois.

D'abord les Gaulois pensèrent être bien malheureux, mais il plut au bon Dieu de convertir ce qui paroissait malheur en un très grand bien pour les Gaulois; car les Romains les trouvant très dociles se mirent à leur enseigner tout ce qu'ils savaient eux-mêmes.

Bientôt les Gaulois apprirent à lire et à écrire; ils commencèrent bientôt

à bâtir de belles maisons, à planter des jardins agréables, où les Romains leur montrèrent à cultiver des choux, des ognons, des légumes, des herbes, et même quelques fleurs. Mais ce qu'ils avaient de mieux de la part des Romains c'était une meilleure manière de cultiver le blé et de faire le pain. Les Romains montrèrent aussi aux Gaulois à planter la vigne et à faire le vin ; ils leur donnèrent des plantes de l'olivier, qu'ils placèrent dans les lieux chauds, et du fruit duquel ils apprirent à tirer l'huile, qui est si bonne à manger et qui sert si bien pour nous éclairer le soir.

Les Romains enseignèrent aussi aux Gaulois à faire des routes, à construire des ponts, à bâtir de belles murailles autour de leurs villes, pour les garantir des ennemis, fût ce hommes, fût ce bêtes sauvages.

Avant le tems des Romains les Gaulois savaient faire une toile grossière de lin ou de chanvre, mais ils ne savaient pas en faire de laine, de sorte qu'en hiver ils se couvraient de peaux d'animaux toutes crues, ce qui était très malpropre ; mais ayant appris des Romains à filer la laine des moutons, ils s'habillèrent bientôt comme eux de bon drap de laine.

Tu vois donc mon petit ami, que les Gaulois se trouvaient bien d'avoir les Romains pour maîtres, mais ce n'est pas tout ce que j'aurai à te dire des bienfaits qu'ils en reçurent. Les Romains avaient plusieurs écoles et collèges dans les villes qu'ils avaient bâties dans la Gaule, où ils faisaient instruire leurs propres enfans, et les petits Gaulois avec eux.

Puis il vint de Rome plusieurs hommes saints qui enseignèrent aux Gaulois à croire au vrai Dieu, et à devenir bons,

doux, et serviables aux autres, ce qui les rendit heureux eux-mêmes.

Ces hommes saints firent bâtir des églises où tout le monde allait prier ensemble le bon Dieu qui est le père de tous, Gaulois, Romains, ou François également. Les mêmes hommes enseignaient à lire, à écrire, à chanter la messe, à bâtir des ponts, des châteaux, et des églises ; à cultiver les jardins, les vergers, et les champs. Quelques-uns étaient des curés et quelques-uns des moines. Tous soignaient les pauvres et les malades, car il n'y avait presque pas d'autres médecins dans ce tems-là.

CHAPITRE III.

Ces bons tems durèrent peu. Les Romains étaient devenus paresseux, et passaient la plupart de leur tems à s'amuser, et quelquefois ils se battaient entr' eux. Or il y avait dans ces tems-là differens peuples qui ressemblaient aux anciens Gaulois ; ils étaient comme eux très braves, quelquefois cruels ; ils ne se souciaient ni du froid ni du chaud ; ils connaissaient à peine le pain et le vin, ils avaient des lois differentes de celles des Gaulois et des Romains, et ils obeissaient à des rois.

Mais, mon petit Louis ne sait pas ce que c'est qu'une loi. Il faut donc lui

expliquer ce mot. Quand je dis à ta sœur, il faut que tu fasses tes prières soir et matin, je lui fais une loi par laquelle elle est obligée de faire ses prières : quand je te dis, il faut que tu viennes lire tous les jours à midi, je te fais une loi, qui te force à lire à midi ; et tu sais que quand tu ne lis pas, ou que tu lis mal, je te mets en penitence pour te punir d'avoir désobéi à cette loi. De même, les rois et les gouvernements font des lois pour une nation entière, et quand les hommes ou les femmes désobéissent à ces lois, ils sont punis.

Te souviens-tu que Monsieur le Curé vous a dit à toi et à ta petite sœur, que le bon Dieu avait fait des commandemens, c'est à dire des lois, qui défendent à tous de mentir, de tuer, ou de se faire mal l'un à l'autre, et que sûrement il punira ceux qui désobéissent à ces lois,

et qu'il recompensera les enfans sages qui les observent ?

Tu sais à present ce que c'est qu'une loi, Peux-tu me dire ce que c'est qu'un roi ?

Ah ! tu dis que c'est un grand, bel homme qui porte une couronne d'or sur la tête, comme tu en as vu dans ton petit livre d'estampes, et que quand les rois veulent quoi que ce soit, on la leur donne, et que quand ils ordonnent quelque chose, tout le monde obéit. Mais ce n'est pas là tout-à-fait ce que je veux dire par le mot roi. Un roi doit avoir soin de son peuple, il doit faire qu'on observe les lois, il doit protéger les foibles, et soulager les malheureux, et il doit tenir son peuple en paix autant qu'il lui est possible ; mais, si par malheur il vient des ennemis qui attaquent son peuple,

il doit leur faire la guerre et combattre contre eux de toutes ses forces.

Souviens toi bien de ce que je t'ai dit des lois et des rois, car sans cela tu ne comprendras pas les jolies histoires que j'aurai à te conter un autre jour.

CHAPITRE VI.

L'AN DE GRACE 500.

Parmi les peuples dont je t'ai parlé dans le dernier chapitre il y en avait un qui s'appelait le peuple Franc ou les Francs. Ces Francs vinrent avec plusieurs autres d'un pays froid et mal-cultivé, cherchant un meilleur pays pour y bâtir leurs maisons, faire paître leurs troupeaux, et jouir de meilleurs fruits qu'ils n'en avaient dans leur ancien pays. Si les Romains avec leur amis les Gaulois n'étaient pas devenus paresseux et foibles, jamais les Francs n'auraient pu entrer dans la Gaule. Mais comme ces Francs étaient très braves et très nom-

breux, ils chassèrent les Romains d'une grande partie de la Gaule, et forcèrent les Gaulois de leur obeir comme ils avaient obéi aux Romains.

Le plus brave des rois de ces Francs s'appelait Clovis, il s'établit si bien dans la meilleure partie de la Gaule, que bientôt on commença à appeler cette partie du pays la France, au lieu de la Gaule ; mais il y avait encore une grande partie du pays qui ne changea pas de nom pour bien des années.

J'ai lu que quand les Francs voulaient entrer dans la Gaule ils arrivèrent un jour aux bords d'une grande rivière, et comme cette rivière était très profonde, et qu'il n'y avait ni ponts ni bateaux, ils s'arretèrent, et Clovis craignait d'être obligé de prendre une autre route qui eut été bien longue pour arriver dans la Gaule.

Mais comme il pensait à cela fort tristement, un soldat vint lui dire qu'il avoit vu une jolie petite biche, qui, poursuivie par des chiens, s'était échappée en traversant la rivière. Ce soldat croyait qu'il devait avoir un gué près du lieu même, car le courant étoit trop fort pour-que la pauvre petite biche eut pu passer à la nage.

Clovis qui ne negligeait jamais rien, fit examiner de suite cette partie de la rivière; on trouva que le soldat avait raison, qu'il y avait là un gué par où la biche avoit traversé, et le soir même l'armée de Clovis entra dans la Gaule; le lieu s'appele Gue de la Biche jusqu'à nos jours.

Je t'ai dit, mon petit ami, que quoique les Francs fussent braves et hardis, ils étaient très ignorants, trés grossiers, et

même cruels ; et qu'ils ne connoissaient pas le vrai Dieu.

Heureusement Clovis épousa une princesse bien élevée ; elle était sainte et chretienne. (Il faut que tu demandes à Monsieur le Curé de t'expliquer ces deux mots.) En attendant, je te dirai que cette princesse etait très bonne, et qu'elle s'appelait Clotilde. Elle fit connoître le vrai Dieu à son mari, elle lui enseigna que pour plaire à Dieu il fallait être doux et humain, et quelquefois mme elle sauva la vie à des prisonniers quand Clovis aurait bien voulu les faire mourir.

Cette bonne reine Clotilde prit soin de beaucoup de veuves et d'orphelins dont les maris et les pères avrient été tués dans les combats.

Elle fit bâtir de grandes maisons ap-

pelées convents, où ces pauvres femmes se retirèrent et passèrent le reste de leur vie à élever les orphelins, à soigner les malades, et à des pratiques religieuses.

A cause de ses bonnes œuvres cette reine est nommée Sainte Clotilde, et tous les bons François aiment la reine Clotilde, quoique il y ait bien des centaines d'années que ces choses se passèrent.

CHAPITRE V.

DEPUIS 512 JUSQU'A 768.

APRES la mort de Clovis et de Clotilde, leur fils et leur petit-fils continuèrent à gagner peu à peu d'autres terres des Gaulois qu'ils ajoutèrent à la France. Mais il faut t'avouer que tous les descendans de Clovis n'étaient pas bons; qu'il y en eut même de si méchans qu'ils se firent la guerre l'un à l'autre, et que même des frères tuerent leurs frères. Les reines étaient aussi méchantes que les rois; et quoique le pays devint plus grand, il n'était ni si bien cultivé, ni si heureux que du tems des Romains.

Enfin il vint un meilleur tems sous

le bon roi Dagobert: ah! je vois que mon petit bon homme se plait dans l'esperance d'entendre quelque chose du bon roi Dagobert, dont il chante si joliment le chanson.

Bien! je te dirai ce que j'en sais.

Dans sa jeunesse il est vrai qu'il fit quelques choses qu'il faut blâmer, et qu'il était cruel, mais etant devenu roi, il se mit à bien gouverner son peuple.

Il avait pour ami un très brave homme nommé St. Eloi, qui lui donna de bons conseils, et de son tems les champs étaient mieux labourés, les villes s'agrandissaient, les arts utiles étaient protégés, et quand les étrangers venaient en France ils étaient bien reçus.

On faisait même un peu de commerce, et autant que dura le règne du bon roi Dagobert la France allait tous les jours de mieux en mieux.

Mais après la mort de Dagobert le Bon, il vint un autre Dagobert; et puis plusieurs autres rois de la même famille sous différens noms.

Ils étaient si paresseux, que leurs sujets leur donnèrent par mepris le nom de ROIS FAINEANTS.

Ces rois pensaient que la plus belle marque de royauté, c'était d'avoir une longue et belle chevelure; et ils s'amusaient dans leur palais à soigner leurs beaux cheveux, et à se divertir à differens jeux, sans se soucier du royaume ou de leurs affaires; de sorte, que plusieurs peuples étrangers entrèrent dans la Gaule et occupèrent la partie que les Francs n'avaient pas prise, et quelques-uns même s'avancèrent jusque dans les terres des Francs, et menacèrent de les chasser de la Gaule, comme ils en avaient chassé les Romains.

Les derniers étaient les Arabes qui venaient de fort loin, et qui, ayant conquis toute l'Espagne, traversèrent les montagnes qui la séparent de la France, et pensèrent subjuguer tous les Francs.

Tu t'imagines bien que les Rois Fainéants qui passaient leur temps à se coiffer et à s'amuser, n'étaient nullement propres à se battre contre ces braves Arabes ; mais par bonheur il y avait dans leur palais un officier qui s'appelait le maire du palais, et qui était accoutumé à soigner un peu le royaume, depuis que les Rois Fainéants l'avaient oublié.

Celui qui était maire du palais lors de l'arrivée des Arabes en France, se nommait Charles fils de Pepin ; on le surnomma Martel à cause d'un grand martel ou marteau qu'il portait à la guerre,

ou parcequ'il martelait sur la tête et les épaules de l'ennemi comme un serrurier martele sur l'enclume.

Or ce Charles Martel assembla bientôt une armée de Francs qui ne demandèrent pas mieux que d'aller en guerre. Il les mena au devant des Arabes, gagna avec eux une grande bataille près de Tours, et sauva ainsi la France.

Les Francs auraient voulu avoir Charles Martel pour roi sur-le-champ, mais il n'en voulut rien, disant, qu'il y avait encore un roi de la famille de Clovis, et il continua de gouverner la France sous le titre de maire du palais.

Les pauvres Rois Fainéants étaient devenus si foibles et si sots, faute de s'exercer, qu'ils ne voulurent prendre aucune part au gouvernement. Le peuple les oublia bientôt. Le dernier

se fit moine, et enfin après la mort de Charles Martel ses fils devinrent rois de France, comme je te le raconterai dans un autre chapitre.

CHAPITRE IV.

DEPUIS 768 JUSQU'A 814.

Le dernier roi de la famille de Clovis étant mort, Charles petit-fils de Charles Martel, maire du palais, devint roi de France. On ne pouvait lui donner le nom de Fainéant, car il allait et venait sans cesse ; il fit la guerre à tous ses voisins tour à tour ; il conquit toute la Gaule qui devint desormais la France ; il agrandit les villes, il fit ouvrir des routes, construire des ponts, bâtir des églises, enfin il fit tant de bien à la France que nous en profitons encore aujourd'hui.

Il se rendit maître non seulement de toute la Gaule, mais de la plus grande partie de l'Allemagne et de l'Italie, et trouvant que le titre de roi n'était pas assez grand pour le maître de tant de pays, il voulut se faire empereur de même que les anciens chefs des Romains. Pour cela il se rendit à Monza, près de Milan, en Italie, où on gardait très soigneusement une ancienne couronne de fer, de laquelle les derniers empereurs Romains avaient été couronnés. Il fit assembler beaucoup de soldats et de gens du pays, avec les grands seigneurs et les officiers de toute espèce. Il fit venir l'Archevêque de Milan pour lui mettre cette couronne sur la tête ; tout le monde cria "Vive l'Empereur !" et depuis ce tems on ne l'appelait plus que l'Empereur Charlemagne.

Or il faut que tu saches que Charle-

magne veut dire Charles le Grand, et qu'il changea son nom de Charles en Charlemagne par la même raison qu'il se fit appeler empereur au lieu de roi.

Veux-tu savoir ce qu'est devenue cette couronne de fer? C'est ce que je pourrais te dire, car je l'ai vue il n'y a pas long-temps.

Elle est encore à Monza ou on la garde très soigneusement, et on ne la montre aux étrangers qu'avec beaucoup de cérémonie.

On l'a entourée d'un cercle d'or orné de grosses pierres précieuses, mais on voit bien en dedans le vieux cercle de fer.

Deux empereurs ont été couronnés de cette couronne depuis le tems de Charlemagne, comme je te l'apprendrai dans la suite.

Il ne faut pas oublier que Charle-

magne invita des hommes instruits de l'Italie et de l'Angleterre pour instruire les jeunes gens, dont on n'avait pris aucun soin pendant les regnes des rois Fainéants.

Il fonda des écoles et des collèges en France et en Allemagne. Comme il ne savait pas écrire lui-même, il prit un moine Anglois nommé Alcuin pour precepteur; et il avait pour secrétaire un beau jeune homme nommé Eginhard, qui a écrit un livre où on trouve beaucoup de l'histoire de Charlemagne.

Quand tu seras grand, tu liras ce livre, et beaucoup d'autres qui t'apprendront bien des choses qu'il me sera impossible de te dire dans une si petite histoire que la nôtre.

Tu seras fâché d'y lire que quoique Charlemagne fit tant de bien à la France et aux François, il fut très cruel envers

les pauvres Saxons qu'il avoit vaincus, et même envers plusieurs personnes de sa propre famille. Mais il est rare de trouver un roi conquérant sans cruauté, surtout dans ces tems-là.

Charlemagne mourut à Aix-la-Chapelle, et on l'enterra dans ses plus beaux habits, avec une couronne d'or sur la tête, un sceptre et un écu d'or à ses pieds, une epée au côté, avec une Bible et une bourse.

Charlemagne eut quatre fils et cinq filles.

CHAPITRE VII.

DEPUIS 814 JUSQU'A 877.

Après la mort de Charlemagne il n'y eut personne d'assez habile ni d'assez brave pour gouverner le très grand royaume qu'il laissa; et après plusieurs disputes on le divisa en trois parties.

L'Italie et la Lorraine formaient une de ces parties, et Lothaire en devint le roi; Louis nommé l'Allemand eut l'Allemagne en partage, et s'appela empereur comme Charlemagne. La troisième partie, c'est à dire la France, qui était la plus petite, devint le partage de Charles, qu'on nommait le Chauve.

Ces trois princes étaient fils de Louis

le Débonnaire, qui était fils de Charlemagne.

Charles le Chauve fit la guerre à ses parents en Lorraine et en Allemagne, il était obligé à la faire aussi contre quelques-uns des peuples qui venaient du nord, comme avoient fait les Francs auparavant, pour trouver des terres en France, et en chasser les anciens habitants.

Ce roi Charles le Chauve demeurait à Paris, qui devint dans la suite la plus grande ville de la France. Mais elle n'était alors que très petite, malsaine, et boueuse. Il n'y avait alors ni ponts, ni quais, ni boulevards pour s'y promener. Point de Tuileries, point de jardins, point de places publiques, ni de belles rues. Tout au plus les rues ressemblaient à celles de la plus vilaine partie de Paris d'aujourd'hui.

Il y avait quelques vieux châteaux, deux ou trois églises, et quelques pauvres couvents. Mais toute petite qu'elle était, Paris avait des murailles tout autour, pour la défendre contre les ennemis qui auraient pu l'attaquer, et pendant le règne de Charles le Chauve les Parisiens se trouvèrent heureux d'avoir ces murailles.

Je vais te dire pourquoi. Sais tu ce que c'est qu'un bateau, ou un navire? Oh! tu as vu des bateaux chargés de bois sur la Seine, et tu as vu parmi tes estampes des barques, des navires, et des vaisseaux de differentes espèces. Or, les peuples du nord qui attaquèrent la France pendant le règne de Charles le Chauve, vinrent par mer dans leurs bateaux et leurs barques d'un pays lointain appelé la Norvège.

Ils côtoyèrent la France plusieurs

le Débo[illegible]
magne.

Charle[illegible]
parents e[illegible]
était oblig[illegible]
ques-uns [illegible]
nord, com[illegible]
paravant,
France, et
tants.

Ce roi [illegible]
à Paris, qui
grande vill[illegible]
n'était alors
et boueuse.
ni quais, ni [illegible]
ner. Point [illegible]
point de pl[illegible]
rues. Tout
blaient à cel[illegible]
de Paris d'a[illegible]

vèrent fort difficile de chasser ces Normands qui étaient des hommes bien forts et bien hardis. Mais enfin ils se retirèrent avant l'hiver; car ils retournèrent toujours dans leur propre pays avant que le tems devint trop froid et trop orageux pour être à leur aise dans leurs bateaux.

CHAPITRE VIII.

DEPUIS 877 JUSQU'A 929.

Après la mort de Charles le Chauve il y eut plusieurs rois de France de la même famille qui ne valaient pas mieux que les rois Fainéants, et dont je n'ai rien d'agréable à te dire; mais il faut te conter une chose qui arriva pendant le règne de Charles IV. qui avoit le sobriquet de Simple, à cause de sa jeunesse et de son ignorance.

Il y avait de son tems un chef des Normands très sage et très brave, il s'appelait dans la langue de son pays Rolf Gang, c'est à dire Rollon, qui va à pied. Il avait gagné son sobriquet parce-

qu'il avait des jambes si longues que quand il voulait aller à cheval sur les petits chevaux de son pays ses pieds touchaient la terre des deux côtés.

Or ce Rollon était bien habile; et un bel été le temps étant très beau, et les jours très longs, il assembla beaucoup de ses amis et de ses sujets, et leur dit, "Ce pays que nous habitons est si plein "de gens qu'à peine y a t-il de la place "pour nous. Prenons donc nos navires, "et allons chercher un pays pour y de-"meurer, non pas pour le dépouiller "comme nous avons fait jusqu'à present, "mais pour y rester nous et nos fa-"milles. Nous habiterons les villes au "lieu de les brûler, et nous ferons tra-"vailler pour nous ces paysans qu'autre-"fois nous chassions."

Cet avis plut aux Normands, ils s'em-barquèrent aussitôt avec leurs armes,

dans leurs plus forts navires, et vinrent se jeter sur les côtes de la France.

Ils debarquèrent aussitôt, prirent possession du pays comme leur chef avait dit, et s'avancèrent vers Paris, remportant deux ou trois victoires sur les amis du pauvre roi Charles.

Charles et les grands hommes du royaume craignaient que les Normands ne s'emparassent de Paris, et des meilleures parties de la France. Pour eviter ce grand mal, ils envoyèrent dire à Rollon que, s'il voulait se contenter de la partie qu'il avait déjà conquise, on la lui donnerait volontiers; que pour cela il fallait qu'il promit de ne jamais faire mal au roi ni au royaume de France, de les défendre même si quelque ennemi venait les attaquer, de se faire Chrétien, et de prendre pour épouse la fille du roi Charles. Rollon ne demanda pas

mieux ; lui et tous les chefs de sa suite se firent Chrétiens, prirent possession de cette partie de la France qui fut nommée depuis Normandie, et au lieu d'aller sur la mer pour faire mal et détruire les biens des autres pays, ils allaient leur porter le blé, les fruits, les fromages, et le cidre, que produisit leur nouveau pays en abondance ; et ils rapportaient en echange des draps, des vins, et plusieurs autres choses, dont ils avaient besoin eux mêmes.

Quand un grand chef comme Rollon devint possesseur d'une partie d'un royaume tel que la France, on lui donna quelque nom pour le distinguer ; tel que duc, comte, vicomte, ou marquis.

Rollon fut appelé Duc de Normandie, et la Normandie fut appellé le Duché de Normandie. Je t'ai déjà dit que le roi de France donna la Normandie à

Rollon à plusieurs conditions. Une de ces conditions était que les Ducs de Normandie et leurs suivants devaient venir aider la France toutes les fois que les ennemis viendraient l'attaquer : on appelait ce service faire le devoir de *vassal* au roi, et les Ducs de Normandie étaient les vassaux des rois de France. Le roi s'appellait son Seigneur Féodal, parcequ'il avoit donné une partie de ses terres nommées Féods au Duc à certaines conditions, et à ces mêmes conditions tous les ducs, comtes, vicomtes, marquis, et barons qui possédaient des terres en France, étaient obligés d'aller avec leur suite aider les rois quand ils faisaient la guerre. Le roi était le Seigneur Féodal de tous les grands du royaume.

Quelques-uns des ducs et comtes, qui avaient de très grandes terres,

avaient des sous vassaux dont ils étaient les Seigneurs Féodaux, mais tous les grands vassaux et sous vassaux devaient aussi obéir au roi.

Ceci est un peu difficile pour toi, mon petit ami ; mais il faut tâcher de t'en souvenir, car cela te sera très utile pour comprendre les jolies histoires que je te conterai dans la suite.

CHAPITRE IX.

Après Charles le Simple, il n'y eut de la famille de Charlemagne que trois rois, dont le dernier s'appelait Louis V. mais ses sujets lui donnaient le nom de Louis le Fainéant, comme aux derniers rois de la famille de Clovis, à cause de sa paresse, et ils ne voulurent plus des rois de sa maison.

Sous un roi, qui par paresse ne faisait pas exécuter la justice, ou qui n'écoutait pas les plaintes de son peuple, disant "Cela me donne trop de peine de faire le bien," les pauvres François souffraient autant que sous un roi qui leur aurait fait du mal.

Par ces raisons les François prirent un roi d'une autre famille.

Il faut te souvenir que ceux qui négligent l'occasion de faire le bien, ne valent guères mieux que ceux qui font le mal exprès.

Après la mort de Louis le Fainéant les François choisirent pour roi HUGUES surnommé CAPET. Ce Hugues n'était ni bien bon ni bien brave, mais il était assez habile pour persuader aux autres qu'il gouvernerait très bien la France, si on le choisissait pour roi.

En effet il fit mettre en ordre beaucoup de choses qu'avaient negligées les derniers rois ; et dans la guerre qu'il fit contre les cousins de Louis V. qui voulaient avoir le royaume pour eux, il se montra très prudent.

Pour se faire aimer des pauvres et de

tout le peuple, il fit quelques lois qui firent beaucoup de bien aux cultivateurs, qu'on commençoit à nommer paysans.

Avant le tems de Hugues Capet ces paysans ne pouvaient pas changer de demeure sans la permission du grand Seigneur ou noble près duquel ils habitaient, mais par une des lois de Hugues, il fut permis à presque tous les paysans de France de demeurer où ils voulaient.

Hugues Capet n'eut qu'un fils et trois filles. Il était encore jeune quand il mourut.

Robert I., nommé le pieux, succéda à son père Hugues Capet, il était fort beau et fort bon, mais il ne fut ni homme heureux, ni roi utile.

Je t'ai parlé des prêtres et des moines, et je t'ai dit combien ils étaient d'abord utiles. Comme ils soignaient les malades,

soulageaient les pauvres, et enseignaient les ignorants.

Ils faisaient plus ; tu sais que les Francs étaient très ignorants lorsqu'ils envahirent la Gaule. Ne sachant que faire des livres qu'ils trouvaient, ils les brûlaient. Quand les Normands et leurs compagnons vinrent ensuite depouiller les François, ils en usèrent de même.

Or les moines ramassèrent tous les livres qu'ils pûrent, et les portant dans leurs couvents, ils en conservèrent beaucoup, qui sans cela eussent été entièrement perdus.

Il y avoit deux espèces de religieux, les uns étaient les prêtres qui allaient de lieu en lieu prêcher et enseigner l'evangile.

Les autres étaient les moines qui demeuraient presque toujours dans les

couvents, qui recevaient chez eux des écoliers, qui chantaient la messe dans leurs couvents, et dans les églises des villes et des villages.

Ces hommes employaient aussi une partie de leur tems à cultiver leurs jardins, et ceux qui en étaient capables, passaient leurs jours et nuits à copier les livres qu'ils avaient sauvés du feu, et à faire de jolis petits tableaux appellés miniatures, et qui tenaient lieu des estampes que tu aimes tant à voir.

Tu vois donc que les premiers religieux étaient très utiles, mais bientôt ils commencèrent à se faire payer bien cher le bien qu'ils faisaient, et les services qu'ils rendaient.

Comme eux seuls savaient lire, et ecrire et compter, les rois et les grands hommes en avaient toujours quelques-uns auprès d'eux pour leur rendre ces services.

Quand les paysans voulaient avoir quelque chose d'ecrit, ils se rendaient au couvent voisin pour la faire écrire, ou ils attendaient que quelqu'un des prêtres qui parcouraient le pays vint chez eux.

Alors ces prêtres et ces moines demandaient beaucoup d'argent pour leurs services. Ils persuadaient aussi à ceux qui les employaient, de donner à leurs couvents des terres, des champs, ou des forêts pour y tailler du bois, ou prendre du gibier, de sorte qu'ils devenaient plus riches, tandis que les paysans devenaient plus pauvres de jour en jour.

Or les prêtres avaient parmi eux des evêques qui les gouvernaient, et aux-quels ils obéissaient comme à des rois.

Le plus ancien de ces evêques était celui de Rome, qu'on nommait PAPE, ou quelquefois le SAINT PERE, parce-

qu'il pretendait que tous les autres evêques, prêtres et moines devaient lui obéir comme à un père, et il fit apporter à Rome une partie de tout l'argent que les religieux gagnaient dans les autres pays, de sorte que les papes devinrent très riches.

Bientôt les moines et les prêtres voyant que tant que les rois et les peuples demeuraient dans l'ignorance, ils ne pouvaient se passer d'eux pour conduire leurs affaires, résolurent de n'instruire que ceux qui devaient devenir prêtres; afin qu'ils fussent toujours necessaires aux rois pour gouverner leurs états, et aux particuliers pour conduire leurs affaires ordinaires.

Ensuite ils persuadèrent aux méchans qu'à force de prières ils savaient fléchir le bon Dieu, et obtenir le pardon de tous les crimes: et en récompense ils de-

mandaient aux uns de l'argent, aux autres des terres, et par là ils devinrent les plus riches du royaume.

Mais ce n'était pas tout ; ils persuadèrent bientôt aux rois que les prêtres étaient trop saints pour être punis de la même manière que les autres hommes, et qu'il fallait leur permettre de se juger eux-mêmes.

Or tu peux t'imaginer quelle justice ils se faisaient. Tandis que les autres citoyens étaient mis en prison, ou fouetté, ou mis à mort, quand ils se conduisaient mal, on ne punissait les prêtres que par deux ou trois jours de prison dans leur propre couvent, où on leur fournissait tout ce qu'ils voulaient à boire, et à manger, et cela quand ils avaient volé, ou même tué un homme !

Pour les evêques de Rome, il faut y

penser un peu, car dans la suite ils firent et bien et mal en France. Je t'ai dit qu'ils se faisaient apporter une partie de l'argent gagné par les religieux dans les autres pays. D'abord ils l'employaient en bonnes œuvres; par exemple ils firent bâtir des hôpitaux pour les malades, et des colléges pour l'instruction des jeunes gens. Mais peu a peu ils desirèrent avoir du pouvoir comme les rois.

Les rois et les grands seigneurs, lesquels comme je t'ai déjà dit étaient fort ignorants, croyaient que si les prêtres ordinaires avaient assez de pouvoir pour leur faire pardonner leurs crimes et leurs méchancetés, il fallait bien que les papes en eussent dix fois plus. C'est pourquoi, au lieu de petites terres qu'ils donnaient aux prêtres et aux moines, ils

leur cedaient des villes et des provinces entières, de sorte qu'enfin les papes devinrent de très grands princes, et se firent obéir de tout le monde.

Je t'ai conté toutes ces choses à present pour t'expliquer comment le roi Robert devint malheureux. Je t'ai dit qu'il était très bon : mais comme il était aussi un peu foible, il permit aux prêtres de le gouverner en toutes choses. Ils menaient sa famille à leur gré ; ils lui faisaient passer des jours et des nuits entières à genoux dans les églises, ou dans son oratoire. Ils demandèrent et obtinrent presque la moitié des richesses du royaume ; ils prétendaient rendre la justice, mais jamais ils ne la firent sans recevoir de l'argent, et le pauvre roi était accusé de toutes leurs mauvaises actions.

Or Robert avait une femme très-belle qu'il aimait tendrement; mais comme elle n'était pas amie des prêtres, ils persuadèrent au roi qu'elle était méchante quoiqu'elle fût la meilleure personne du monde.

On la fit enfermer dans un couvent jusqu'à sa mort.

Ensuite les prêtres firent épouser au roi une autre reine, qu'il n'aimait pas du tout.

Oh tu peux te figurer que le pauvre Robert passa aussi mal son temps que roi du monde. Sa nouvelle femme le querellait sans cesse, et ses enfans, mal elevés, ne lui firent que de la peine.

Ses pauvres sujets lui demandaient inutilement justice et misericorde. Ses ennemis l'attaquaient de tous côtés, et

les prêtres qui reçurent d'eux de l'argent l'empêchèrent de se défendre.

Enfin il mourut sans regrèt à soixante ans, et son fils Henri devint roi de France à sa place.

CHAPITRE X.

DEPUIS 1033 JUSQU'A 1108.

Encore un Roi Fainéant mon petit ami: car quoique on ne donne pas ce nom à Henri I. il fut si foible et si inutile qu'à peine s'en souvient-on.

Il mourut bientôt, et laissa le royaume à son fils Philippe, qui était tout petit, et qui n'avait que sept ans.

Tu te figures que ce serait drôle de voir un roi à peine plus grand que toi. Pour moi j'ai pitié de ces pauvres petits princes; car on les tient toujours en grande cérémonie; on leur parle de choses qu'ils ne comprennent pas; à peine leur permet-on de courir ou de sauter, et

quelquefois on leur fait faire des choses qu'ils regrettent beaucoup quand ils deviennent grands.

Mais le peuple est encore plus à plaindre quand il a un roi trop jeune pour vaquer à ses propres affaires. Ses gouverneurs font en son nom les choses qui leur conviennent, sans se soucier qu'elles soient bonnes ou mauvaises pour le peuple ; quelquefois même ils se disputent à qui doit tenir le petit roi chez lui pour l'élever, et se font souvent la guerre pour cela.

Ces sortes de guerres s'appelent guerres civiles ; et rien ne peut être si malheureux pour un pays que la guerre civile : alors, les frères se battent contre les frères, et les pères contre les fils, et tout est malheur ou méchanceté.

Le petit roi, se nommait Philippe I., on l'eleva fort mal : il devint paresseux,

gourmand, et ne se souciait gueres du royaume, pourvu qu'il eût à manger et à boire à son gré ; et de joli enfant qu'il était, il devint laid, rouge, et tout boursoufflé.

Il etait roi de France pendant cinquante années, mais la pauvre France elle-même devint plus petite pendant ce long règne.

Plusieurs provinces qui devaient appartenir au royaume, s'en séparèrent volontairement pour obéir à des ducs et à des comtes qui savaient mieux gouverner que Philippe, car il était méprisé de tous à cause de sa paresse et de sa gourmandise.

Tu vois, mon petit Louis, comme ces vices honteux portent malheur à ceux qui s'en laissent gouverner, et que les rois en souffrent encore plus que les autres.

Or, comme il y a si peu à dire de Henri et de Philippe, je vais te conter quelque-

chose dont il faut te souvenir, afin de bien entendre l'histoire des rois qui regnèrent après eux.

Tu te souviens que dans le dernier chapître nous avons lû que les religieux s'étaient rendus maîtres de presque tout le monde, depuis le roi jusqu'au paysan.

Parmi autres choses, ils sûrent persuader qu'il y avait beaucoup de mérite à visiter certaines églises ou sanctuaires fort lointains; et que le bon Dieu pardonnerait les péchés de ceux, qui iraient prier ou porter des offrandes à divers lieux qu'on croyait être saints. On appelait ces voyages aller en pélerinage, et le peuple s'imaginait qu'en les faisant on obtenait toutes les graces qu'on voulait demander. Par exemple un homme qui en aurait tué un autre, croyait que s'il alloit à pieds nus à l'église de Notre Dame de Lorette

en Italie, le bon Dieu lui pardonnerait. Quelques-uns faisaient ces voyages pour obtenir des richesses ou une longue vie, Mais le plus avide se croyait sûr d'obtenir ce qu'il desirait, et le plus grand pécheur se croyait sûr de pardon, s'il faisait le voyage de la TERRE SAINTE.

Or, on appelle de ce nom une partie de la Syrie, où nôtre Seigneur Jesus Christ naquit, où il a vécu, et où il est mort pour l'amour de nous ; et certes, j'aimerais bien moi-même voyager dans ce pays pour voir des lieux si interessants. Mais du tems de Henri et de Philippe on croyait mériter par ce voyage le pardon de ses péchés et la protection particulière de Dieu, ce qui n'avait pas le sens commun ; car on n'obtient le pardon que par un repentir sincère, et une meilleure conduite à l'avenir.

Vers le tems dont nous parlons, des

gens qui n'étaient pas Chrétiens s'étaient emparés de la Syrie, et leur roi qu'ils appelaient leur Sultan, se fixa à Jérusalem, ville capitale de la Terre Sainte.

Quand les pélerins arrivaient pour offrir leur argent et leurs prières au tombeau de nôtre Seigneur Jesus Christ, au lieu de trouver des prêtres Chrétiens pour les recevoir comme ils y étaient accoutumés avant l'arrivée des Sarrasins, ils ne virent que des soldats païens qui se moquaient d' eux et de leur Dieu.

Ce n'était pas tout que la moquerie. On maltraitait les pélerins, on les fouettait, et on leur dérobait les dons qu'ils voulaient présenter dans les lieux saints. Quelquefois ils furent depouillés: quelquefois mis à mort; de sorte qu'il était au péril de la vie qu'on faisait le pélerinage de la Terre Sainte.

Enfin un homme très pieux et qui

croyait véritablement servir le bon Dieu, en faisant le pélerinage, se rendit à Jérusalem ; il était François, et on le connaissait généralement sous le nom de Pierre l'Hermite. A son retour il se rendit aussitôt à Rome, et se plaignit au pape, qui se disait Père de l'église chrétienne, comme tu le sais déjà. Alors lui ayant exposé la mainère dont on maltraitait les pélerins chrétiens, il voulait l'engager à faire la guerre aux Sarrasins pour les chasser de la ville sainte, afin que les pélerins pussent faire leurs prières et leurs offrandes comme ils y étaient accoutumés.

Mais le pape savait qu'il n'était ni assez riche ni assez puissant pour faire la guerre à un ennemi si redoutable. Il envoya donc des messagers dans tous les pays de l'Europe, dire aux rois et aux peuples, qu'il fallait aider à chasser les infidèles des lieux saints. C'était ainsi

qu'on nommait les Sarrasins. Il promit que tous ceux qui aideraient à ce travail pieux recevraient le pardon de leurs péchés : mais que ceux qui négligeraient l'occasion favorable, seraient punis d'une manière à faire peur aux autres.

Sur cela, beaucoup de rois et de grands seigneurs se hâtèrent d'assembler des armées, ou de contribuer de l'argent pour faire habiller les troupes et maintenir les soldats ; et comme tout le monde qui allait dans cette guerre portait une petite croix à l'épaule, on nomma les soldats *croisés*, et cette guerre la croisade.

Tout le monde, rois, princes, nobles, paysans, même des femmes et des enfans se firent croiser : on croyait faire la volonté de Dieu.

Une grande armée, trop impatiente pour attendre qu'on pût préparer des vaisseaux pour la transporter dans la

Terre Sainte, partit par terre, et prenant une route longue et pénible, périt en chemin. Une autre armée plus sage, attendit les vaisseaux, et arriva sur les côtes de la Syrie. Les croisés essuyèrent beaucoup de malheurs en Syrie, mais j'aurai à t'en parler plus au long, quand nous nous occuperons des rois de France qui y prirent part.

Adieu pour aujourd'hui, va-t-en bien courir, bien jouer. Nous parlerons encore de l'histoire de France un autre jour.

CHAPITRE XI.

DEPUIS 1108 JUSQU'A 1180.

Enfin j'aurai plaisir à te parler d'un roi de France. Louis VI. nommé le Gros, n'était pas très savant; mais il avait un bon cœur, il aimait la justice, protégeait ses sujets, surtout les pauvres, et ce qui est de ton goût, mon ami, il était bien gai, et bien gaillard.

Les deux derniers rois avaient été si paresseux, que beaucoup de voleurs s'étaient emparés du pays tout autour de Paris. Ils y avaient des châteaux ou ils vecurent avec des compagnons aussi méchants qu'eux; et quand ils savaient que quelqu'un chargé d'argent devait passer

par les grandes routes près de leurs demeures, ils les guettaient jusqu'à ce qu'ils arrivassent en quelque lieu solitaire, et là tombant sur eux sans miséricorde, ils leur ôtaient quelquefois la vie.

Ces méchans hommes se retiraient alors dans les châteaux dont je t'ai parlé où ils faisaient fête, mangeant et buvant tout leur saoul autant que durait leur argent ; puis ils allaient sur les grandes routes s'en procurer encore par les mêmes moyens.

Dès que Louis le Gros devint roi, il commença tout de bon à punir ces brigands et ces voleurs ; il fit assembler des soldats, et il les accompagnait lui-même pour attaquer les châteaux et maisons fortes de ces méchans ; et quoique il lui fut impossible de les détruire entiérement, il fit tant qu'il n'était plus dangereux

pour les pauvres François d'aller de ville en ville.

On ne croirait pas, si ce n'était écrit dans l'histoire de ces tems, que quelques-uns des grands seigneurs de la France protégeassent ces voleurs ; et c'est ce qui rendit si difficile au roi de les détruire.

Pendant le long règne de Philippe I., son grand vassal Guillaume, Duc de Normandie, était devenu roi d'Angleterre. Lui et son fils Guillaume II. étaient morts. Mais son fils cadet Henri I. d'Angleterre fit la guerre contre Louis le Gros ; et Louis, qui n'était pas si puissant que le Duc de Normandie aidé de tous les nobles Anglois, qui étaient devenus ses sujets, faillît presque perdre la France entière dans cette guerre.

Or depuis bien long temps les rois de

France tenaient dans l'abbaye de Saint Denis un très grand drapeau, qu'on nommait l'Oriflamme. Quand on tirait ce drapeau du lieu où on le gardait, et qu'on le déployait au nom de Dieu, du roi, et de la patrie, tout homme François, prince ou paysan, devait accourir et suivre l'Oriflamme pour la defense de la patrie.

Sais tu ce que c'est que la patrie? C'est le lieu où le bon Dieu nous a fait naître; et comme il est de nôtre devoir d'aimer nos pères et mères, de même l'amour de la patrie est un devoir aussi saint, aussi puissant; et jamais il ni y eut d'homme vertueux qui n'aima la patrie plus que toute autre chose, ou qui ne fut prêt à donner sa vie pour elle, et contribuer à son bonheur de tout son pouvoir, et de tous ses moyens.

Dès que Louis le Gros fit déployer l'Oriflamme tous les François se rangèrent autour.

Heureusement, la paix se fit sans combattre. L'Empereur d'Allemagne, beau-père, du roi d'Angleterre mourut ; et comme ses mauvais conseils avaiènt été les causes principales de la guerre, les deux rois firent la paix à sa mort.

La mort de Louis le Gros, qui régna pendant trente années fut pleurée de tous les François, mais surtout des pauvres.

Louis VII., surnommé le Jeune, devint roi après son père Louis le Gros. Il était très bon, très doux, mais il était à peine assez fort pour ces tems là, où il y avait tant de guerres et de violence. Il régna pendant soixante années.

Tu te souviens de ce que je t'ai dit de la guerre commençée pendant le régne

de Philippe I. contre les Sarrasins qui s'étaient emparés de la Terre Sainte.

Or, Louis le Jeune qui était très pieux, voulut prendre part à cette guerre, et pour avoir une armée il fit déployer l'Oriflamme, comme si la France même eut été en danger.

Il eut bientôt une armée nombreuse et se mit en route pour Jérusalem. Il est impossible de te conter tous les malheurs qui lui arrivèrent. Le roi ayant pris la route par terre, la moitié de son armée périt faute de vivres; et un grand nombre des meilleurs soldats de la France furent détruits par les habitants barbares des pays par où ils devaient passer. Il est vrai que Louis lui-même arriva jusqu'à Jérusalem et vit les lieux saints; mais il s'en retourna en France presque seul, ayant perdu son armée, et depensé un trésor immense.

Depuis ce tems là il devint triste et maussade. Il provoqua la guerre contre ses voisins ; ne se distingua plus que par la perfidie, et mourut sans être aimé, même de sa propre famille.

Il avait eu trois femmes, et il laissa plusieurs enfans, dont l'ainé, Philippe, devint roi après lui.

CHAPITRE XII.

DEPUIS 1180 JUSQU'A 1223.

Je vais de conter l'histoire d'un des plus fameux rois de France. C'est celle de Philippe II. nommé Auguste.

Il s'aperçut que la plupart des maux de la France venaient de ce que les grands vassaux avaient presque autant de pouvoir que le roi, et que, quelque bonnes que fussent les lois, si elles ne plaisaient pas aux vassaux, les rois n'avaient pas les moyens de les faire exécuter dans les états de ces vassaux.

Or, Philippe résolut de diminuer le pouvoir des vassaux, afin que les rois eussent plus d'autorité; c'est ce qu'il fit

petit à petit, et il se rendit enfin véritablement roi de France.

Quand tu seras grand tu liras comment tout cela se fit; mais c'est assez que tu te souviens à present que cela arriva.

Mais quoique Philippe eût de bonnes qualités, et qu'il rendit de grands services à la France, il ne faut pas croire qu'il fut parfait. Quant à moi, il m'est difficile de lui pardonner d'avoir excité les fils du roi d'Angleterre à faire la guerre contre leur père Henri II., un des meilleurs rois et meilleurs pères qui fut jamais.

Après la mort de Henri, son fils Richard devint roi d'Angleterre; et comme c'était la mode de ce tems là, les deux jeunes rois Richard et Philippe résolurent d'aller faire la croisade ensemble.

Au lieu d'aller par terre, et perdre leurs armées comme il arriva à Louis le Jeune, ils prirent le parti de s'embarquer sur des vaisseaux Italiens, et menèrent avec eux une très belle armée Françoise et Angloise.

Ils devaient passer l'hiver à Messine en Sicile, et en partir au moment convenable pour arriver dans la belle saison en Syrie, où le Sultan qui règnait alors a Jérusalem et qui se nommait Saladin, fut un des plus braves guerriers et des plus sages rois de son tems.

Il me faudrait faire un très gros livre si je voulais te conter tout ce qui arriva à Richard et à Philippe pendant leur voyage, et durant la guerre qu'ils firent à Saladin.

Comme ils etaient tous deux jeunes et fougueux ils eurent plusieurs querelles avant d'arriver in Syrie. A leur arrivée

Leopold Duc d'Autriche, et quelques autres princes, avec leurs troupes, se joignirent à eux ; quelques-uns se rangèrent du côté de Philippe, les autres prirent le parti de Richard, et on eût dit que ces princes chrétiens ne s'étaient rendus en Syrie que pour se faire la guerre l'un à l'autre. Ce n'était que les jours de combat contre les Sarrasins, qu'on se fût imaginé que les armées chrétiennes n'avaient qu'un même but.

Pour equipper l'armée Françoise qu'il mena à la Terre Sainte, Philippe avait pris aux François tout l'argent qu'il lui fut possible d'en tirer, et avait laissé la France, pour ainsi dire, dépouillée de tout.

Les nobles de France accompagnèrent le roi, il ne resta personne pour faire exécuter les lois. Les brigands et les voleurs que Louis le Gros avait punis, revinrent pendant que Philippe faisait

la guerre en Syrie, et les François devinrent enfin si malheureux, qu'ils envoyèrent jusques dans la Terre Sainte priér le roi de revenir, afin de porter quelque remède à la misère de ses sujets.

Philippe se rendit aussi-tôt à Paris, mais Richard d'Angleterre ne revint de la Terre Sainte qu'après bien des malheurs, causés en grand partie par Philippe.

A son retour en Angleterre Richard declara la guerre contre la France, et y mena une armée. Mais il fut tué peu après son arrivée, près de Chaluz.

Il m'est bien pénible de te dire que dans tous ses procédés envers Riehard, Philippe montra un très-mauvais cœur.

Ses propres sujets n'eurent pas non plus à se louer de lui.

Il ne pensait qu'à s'agrandir. Au

lieu de s'appliquer à remédier aux maux de son royaume, il fit la guerre contre l'Empereur d'Allemagne et contre les Flamands. Il la fit même très injustement contre quelques-uns de ses propres sujets, sur-tout contre Ramond, Comte de Toulouse, qui protégeait les Albigeois, dont la religion différait un peu de celle de Philippe. Puis Philippe voulut faire une autre croisade.

Afin d'avoir l'argent nécessaire pour entretenir toutes ces guerres, il fit tant de méchancetés que je ne pourrais les conter dans un chapître entier.

On dit qu'il s'en repentit avant sa mort, et je l'espère. Il régna pendant quarante quatre ans, ayant été marié trois fois.

Il laissa trois enfans, dont Louis, qui était l'aîné, lui succéda.

CHAPITRE XIII.

DEPUIS 1223 JUSQU'A 1270.

Louis VIII. eut le surnom du Lion par moquerie; car il n'était ni bon, ni méchant, ni brave, ni poltron.

Sa femme se nommait Blanche, elle fut couronnée avec Louis à Rheims, et j'ai lû dans une ancienne histoire, qu'il y eut des fêtes et des divertissemens extraordinaires à cette occasion. Les plus riches tapisseries étaient suspendues à toutes les fenêtres, les places publiques étaient garnies de festons et de guirlandes; il y avait des tables dressées dans les rues, où tout le monde était invité à manger:

les musiciens jouaient de leurs instrumens, et chantaient à haute voix les louanges du roi et de la reine. Mais le roi n'en devint ni plus sage ni plus prudent.

Il commença son règne par une guerre contre l'Angleterre. Ensuite il continua la guerre injuste, commencée par son père, contre les pauvres Albigeois.

Heureusement pour la France il mourut après un règne de trois ans. Il ne fut regretté de personne. Il eut six enfans, dont l'ainé n'avait qu'onze ans à la mort de son père.

Presque tous les jeunes rois deviennent malheureux par les querelles de leurs gouverneurs, et le peuple est malheureux sous un jeune roi, parceque les gouverneurs ne songent qu'à leur propre interêt.

Pour le bonheur de la France, la reine

Blanche, mère du jeune Louis IX., était une femme vertueuse et fort habile ; et elle régna très sagement au nom de son fils. Elle fit élever le jeune roi très soigneusement.

Mais presque tous ses instituteurs étaient des religieux, car eux seuls avaient quelque savoir dans ces tems-là. Ils obtinrent tant de pouvoir sur l'esprit du jeune roi, qu'ils lui persuadèrent que ses devoirs les plus pressans, étaient de faire la guerre à tous ceux qui n'avaient pas la même religion que lui ; et d'aller lui-même dans la Terre Sainte avec une armée pour en chasser les Sarrasins.

Comme les affaires de la France demandaient alors beaucoup d'attention, Louis ne se proposa de faire sa croisade qu'après les avoir mises en ordre. Malheureusement il arriva, que, pendant que le jeune roi était encore occupé des affaires

du royaume, il tomba dangereusement malade. Les religieux qui étoient auprès de lui, dirent qu'il n'avait moyen de se sauver la vie, qu'en faisant vœu d'aller en croisade aussi-tôt après sa guerison.

Il se fit donc croiser ; et ayant regagné la santé, ni les bons conseils de sa mère et des grands seigneurs François, ni les prières de son peuple, ne pûrent le détourner de son dessein.

Il passa quatre ans à se préparer ; et ayant confié le gouvernement de la France à sa mère, il s'embarqua, avec sa femme la reine Marguerite, et ses trois frères.

Un jour tu liras l'histoire de tout ce que fit alors Louis IX. qu'on nommait Saint Louis, à cause de son extrème bonté ; cette histoire est écrite par un vieux gentilhomme nommé Joinville, qui l'accompagna. A présent il me sera im-

possible de te conter la moitié de ce qui arriva pendant la croisade.

Au lieu d'aller tout de suite en Syrie, Louis mena son armée d'abord à l'île de Chypre, pour s'y reposer pendant l'hiver, et attendre quelques troupes qui devaient l'y rejoindre. Or, comme le Sultan d'Egypte était le plus grand ennemi des Chrétiens, et que les Sarrasins de la Syrie lui obéissaient comme à leur chef, Saint Louis résolut de débarquer en Egypte, se flattant de vaincre le Sultan, et de poursuivre ensuite ses desseins en Syrie.

Mais quoiqu'il eût d'abord quelque succés, rien ne fut plus malheureux pour les François que de s'être rendus en Egypte.

Une maladie qui ressemblait à la peste vint detruire une partie de l'armée. Le

roi lui-même fut obligé de garder le lit pendant quelque tems.

Les Turcs qui possédaient alors l'Egypte, prirent ses vaisseaux, tuèrent les malades qu'ils y trouvèrent, et, ayant rencontré le roi qui allait s'embarquer, et qui était alors si faible qu'il pouvait à peine se tenir à cheval, ils le firent prisonnier.

Quant à la pauvre reine Marguerite, qu'il avait laissée dans la ville de Damiette, elle craignait à tout moment de tomber entre les mains des Turcs. Elle avait avec elle le Sieur de Joinville, auquel le roi l'avait confiée, et elle fit promettre à ce vieux guerrier, que s'il la voyait en danger d'être prise par les Turcs, il lui trancherait la tête; aimant mieux, disait elle, mourir par une epée Chrétienne, que vivre parmi les infidèles.

Tu seras bien aise d'apprendre, qu'elle

échappa saine et sauve avec ses enfans, ses dames, et le bon Sieur de Joinville.

Quand la nouvelle de ces malheurs arriva en France il n'y eut que cris et désespoir.

La reine Blanche, qui aimait tendrement son fils, en tomba malade et mourut.

Mais enfin le roi regagna la liberté en payant une grosse somme d'argent au Sultan des Turcs, et reprit aussi-tôt le chemin de la Terre Sainte. Il y arriva avec la moitié de son armée, l'autre moitié ayant péri en Egypte.

Saint Louis demeura pendant quatre ans en Syrie, où il se fit admirer et aimer autant par sa justice et sa bonté, que par sa bravoure.

A son retour en France son peuple lui témoigna tout l'amour que meritaient ses vertus ; mais ils observèrent avec re-

grèt qu'il tenait encore la croix attachée à son habit.

Il s'appliqua dès son arrivée à réformer tous les abus, à consoler les malheureux, et à faire des lois pour le bonheur des François.

Je crois qu'il existe encore un arbre dans le bois de Vincennes, près de Paris, sous l'ombre duquel ce bon roi avait l'habitude de passer une partie du jour à entendre les plaintes des pauvres, à distribuer des récompenses à qui les méritaient, ou à causer agréablement avec les dames et les seigneurs de sa cour. Enfin il était impossible de ne pas aimer Saint Louis ; c'est un des rois dont les François peuvent bien se vanter ; et j'aurais mauvaise opinion du François dont le cœur ne tresaillait pas au nom de Saint Louis.

De toutes les vertus qu'il possédait,

l'amour de la vérité était la première. Non seulement ses propres sujets, mais tous les rois et les princes voisins se fiaient à lui, et demandaient ses conseils, étant sûrs qu'il n'en donnerait que de justes et de vertueux. Il demeura ainsi seize ans en France, après quoi sa malheureuse passion pour les croisades lui revint.

Cette fois-ci il voulait commençer par faire la guerre aux infidèles de Tunis en Afrique. Mais la peste vint encore lui enlever une grande partie de son armée ; le roi lui-même en fut saisi, et se sentant près de mourir, il fit venir son fils ainé, à qui il donna pour la conduite de sa vie des conseils écrits de sa propre main, puis il s'adressa à Dieu, et mourût.

Il avait regné quarante quatre ans. Il laissa quatre fils et quatre filles.

Adieu, mon cher ami, pour aujourd'hui.

Je suis sûr que tu n'oublieras jamais l'histoire de Saint Louis, roi de France ; et que tu aimeras toujours, comme lui, la vérité et la justice.

CHAPITRE XIV.

DEPUIS 1270 JUSQU'A 1328.

PHILIPPE III., fils de Saint Louis, avait souffert de la peste, comme la plupart de la armée que Saint Louis mena à Tunis. Il revint en France aussi-tôt après sa guerison.

Philippe était bon, juste, et bienfaisant, mais il n'était pas à beaucoup près si grand homme que son père. Neanmoins, tant qu'il régna, la France était si heureuse et si bien gouvernée, qu'on compte toujours Philippe III. parmi nos meilleurs rois.

On le nomma le Hardi, mais ce n'est pas qu'il fût très hardi, ou roi guerrier.

Je te dirai ce que j'ai lû de la manière dont il acquit son sobriquet. Il accompagna son père et sa mère jusqu'à la Terre Sainte lors de la première croisade que fit Saint Louis. Il était tout petit: pas plus grand que toi. Or, quand son père s'avança en Egypte pour combattre le Sultan, le petit Philippe demeura avec la reine et ses dames à Damiette.

Alors, quand la reine temoigna la crainte qu'elle avait des Turcs et des Sarrasins, et que les dames pleurèrent de peur des infidèles, l'enfant se moqua d'elles, disant, que pour lui, il ne se souciait pas des Turcs, et qu'il irait *lui* les combattre avec sa petite épée, et couvert de la petite armure qu'on lui avait donnée.

Les vieux militaires qui faisaient la garde de la reine se divertirent de ses

fanfaronnades, et n'appellèrent plus le jeune prince que LE PETIT HARDI.

Philippe le Hardi régna seize ans ; il avait commencé une guerre contre Pierre, roi d'Arragon, pendant la dernière année de sa vie. Mais comme il menait son armée en Espagne pour l'attaquer, il reçut une blessure dont il mourut.

Quoique Philippe n'entreprît pas beaucoup de guerres lui-même, son oncle Charles d'Anjou engagea plusieurs des nobles de France à le suivre en Italie, où il passa sa vie entière à la guerre : mais comme cela ne faisait aucun changement pour la France, il ne nous est pas nécessaire d'en parler.

Philippe III. eut quatre fils et deux filles.

C'était pendant le règne de Philippe le Hardi que les poètes de France commencèrent à se distinguer. Déjà du

tems de Saint Louis on faisait de jolies chansons et de petites histoires en vers. Mais sous Philippe on commençà à faire des romans et des poèmes dont on nous a conservé quelques-uns. Il ne te serait pas possible de lire ces poésies, car elles sont écrites dans la langue qu'on parlait alors en France; et quoique tous les mots principaux ressemblent aux nôtres, la manière dont on s'en servait, et dont on les arrangeait, est presque aussi différente, que si la langue nous était étrangère.

Philippe IV., qui succéda à son père Philippe le Hardi, ne ressemblait en rien à son père ni à son grand-père. Il ètait hautain, cruel, et aimait tant l'argent, qu'il n'y eut aucune cruauté qu'il ne commît pour en procurer; sa femme, la reine Jeanne, ne valait guères mieux que lui. Ils étaient l'un et l'autre très

beaux, mais tu sais bien que la beauté ne vaut rien sans la bonté.

Pendant les vingt-neuf années que dura le règne de Philippe qu'on nommait le Bel, il n'y eut que guerres et malheurs en France.

La première guerre que fit Philippe le Bel fut contre le roi Edouard I., roi d'Angleterre, mais elle ne dura que quatre ans.

Alors il fit la guerre aux Flamands. Il me serait trop pénible de te répéter toutes les mauvaises actions que fit Philippe pendant cette guerre, mais il faut t'en conter une.

Gui, comte de Flandres, voulait fiancer sa fille Philippe à Edouard fils du roi d'Angleterre. Mais Philippe le Bel qui désirait que le jeune prince epousât une de ses propres filles, résolut de l'en empêcher.

Pour cela il fit un grand festin à Paris, et y convia le Comte Gui, avec sa femme et sa fille. Au milieu du festin il se saisit d'eux, et les jetta tous trois en prison; il y retint le comte et la comtesse pendant une année; mais pour la pauvre Philippe, elle fut à jamais separée de ses parens, et demeura prisonnière pendant le reste de sa vie.

Les autres actions de Philippe le Bel ne valent guères mieux que celle-là.

Il se dégouta par quelques raisons, bonnes ou mauvaises, des chevaliers qu'on nommoit Templiers: il les accusa de toutes sortes de crimes, mais ce n'était que pour avoir occasion de se saisir de leurs richesses, de leurs terres, et de leurs châteaux.

Il les fit mourir presque tous impitoyablement; et ce qui parait incroyable, il fit brûler vif le Grand Maître, nommé

de Molai, un des hommes les plus vertueux de la France, avec plusieurs de ses compagnons. Ce fut presque le dernier acte de ce méchant roi ; car il mourut peu après plein de remords, à ce qu'on dit.

Il eut trois fils et deux filles.

Chacun des trois fils de Philippe devint roi, et je te conterai leur histoire en peu de mots.

Louis X., l'ainé, eut le sobriquet de JTIN à cause de sa mauvaise humeur. ne fut roi que pendant un an et demi ; ıon fils Jean, tout jeune enfant, ne régna ıue quatre jours, et on le compte à peine parmi les rois de France.

Après lui, Philippe V. dit le Long, frère de Louis Hutin, devint roi. Il avait de très bonnes intentions ; mais les maux causés par la mauvaise conduite de Philippe le Bel et de Louis Hutin

étaient tels, que, pendant son règne de six ans, il ne lui fut pas possible d'y porter remède. Il mourut sans fils.

CHARLES IV. surnommé LE BEL, frère cadet de Louis et de Philippe, lui succèda. Son règne ne fut guères plus utile à la France que celui de Philippe, il ne dura que quatre ans et demi, et il mourut comme Philippe sans fils.

Lui et ses frères laissèrent tous trois des filles; mais comme il n'est pas permis par la loi de France, qu'une fille hérite du royaume, la couronne fut donnée à leur cousin Philippe de Valois, comme nous le verrons dans le prochain chapître.

CHAPITRE XV.

DEPUIS 1328 JUSQU'A 1350.

Philippe VI., dit de Valois, prit possession du royaume aussi-tôt après la mort de Charles le Bel. Mais Edouard III. roi d'Angleterre étant, à ce qu'il disait, le plus proche parent des derniers rois, lui disputa la couronne.

Cette dispute fut le commencement d'une longue suite de guerres entre la France et l'Angleterre.

Dans ce tems-là les rois d'Angleterre, qui étaient aussi ducs de Normandie, possédaient plusieurs des plus belles provinces de la France, entr'autres la Guienne, et les rois de France n'avaient

pas, à beaucoup près, un royaume aussi grand que la France d'aujourd'hui.

D'abord après son avènement au trône, Philippe avait l'intention de faire une nouvelle croisade dans la Terre Sainte ; mais les prétensions d'Edouard III. au royaume, et la guerre qui en résulta, l'en detournèrent.

Le roi d'Angleterre engagea de son côté les Flamands, qui étaient alors gouvernés par un homme très fameux, nommé Jacques d'Arteveldt ; et pour plaire aux Flamands, Edouard prit le titre de roi de France, et nommait Philippe simplement Philippe de Valois.

Edouard remporta sur les François une grande victoire par mer ; mais ayant attaqué les Etats de Philippe par terre, il ne fut pas si heureux.

Alors une excellente femme qui était

proche parente des deux rois, les engagea à faire la paix.

Cette paix ne dura que très peu de tems, car Philippe fit mettre à mort cruellement quelques gentilshommes Brétons, qu'il soupçonna d'être en alliance avec le roi d'Angleterre.

Beaucoup de nobles François se dégoutèrent de l'injustice de Philippe, et se joignirent à Edouard, qui se détermina aussi-tôt à venger ses amis.

Il se rendit donc en France avec une armée, et s'avança en conquèrant jusqu' aux portes de Paris. Philippe rassembla aussi-tôt une grande armée pour le repousser ; et les deux rois se recontrèrent à Créci où il se donna une des plus sanglantes batailles qui fût jamais. Les Anglois remportèrent la victoire.

Ah; mon ami ! qu'on est malheureux

lors qu'il y a une guerre ! Trente mille hommes des meilleurs et des plus braves de la France périrent à Créci. Le frère de Philippe, son ami le roi de Bohème, et un grand nombre de gentilshommes furent tués.

Le roi fut obligé de fuir, ayant été blessé au col, et à la cuisse. Il poussa son cheval tout d'un trait jusqu'au château de la Braye, à dix lieues du champ de bataille, et comme on n'ouvrait pas tout de suite, parcequ'il faisait nuit, il cria au châtelain, " Ouvrez, ouvrez, c'est l'infortuné roi de France ! "

Le lendemain de la bataille les François perdirent encore plus de monde que le jour même.

Tandis que Philippe guérissait de ses blessures, et tâchait de rassembler une nouvelle armée, le roi Edouard alla faire

le siége de Calais, qui dura presque un an entier.

Enfin les habitans en furent chassés, et remplacés par des Anglois et des Flamands, et Calais demeura aux Anglois pendant plusieurs siècles.

La guerre continua, et elle fut toujours malheureuse pour la France. Ce n'était pas tout; la famine survint, et après cela la peste; et j'ai lû que plus de la moitié des hommes, des femmes, et des enfans périt, non seulement en France, mais aussi en Angleterre.

En Russie il y eut des provinces presque dépeuplées, et toute la famille royale mourut.

Cette peste n'epargna aucune nation ni de l'Europe ni de l'Asie, et elle dura pendant cinq années en France et en Angleterre.

Philippe de Valois ne survécût pas long-temps à la bataille de Créci; mais avant de parler de son successeur j'ai deux petites histoires à te raconter.

Tu sais que les grands seigneurs de la France étaient assez puissants pour se faire la guerre entr'eux, et même pour la faire à leur roi.

Or, il arriva que Philippe, après quelques disputes avec Jean de Montfort, Duc de Bretagne, se saisit de sa personne par trahison, et le tint en prison à Paris.

La Duchesse Jeanne de Montfort, rassembla une armée, et ayant envoyé son jeune fils en Angleterre, elle s'habilla en homme, se mit à la tête de ses troupes, et repoussa pendant long-temps celles du roi, qui l'avait assiégée dans sa ville de Henebon.

Enfin on commença à manquer de vivres dans la ville; et les citoyens,

pressés par la famine, pensèrent à se rendre, quoiqu'ils craignissent de tomber au pouvoir du roi. Jeanne leur inspira du courage, et obtint d'eux de tenir ferme jusqu'à l'arrivée du secours qu'elle attendait de l'Angleterre. Elle même montait plusieurs fois par jour à la tour du donjon pour voir si la flotte Angloise arrivait.

Un jour, vers midi, elle l'aperçut, elle descendit aussi-tôt pour communiquer la bonne nouvelle aux citoyens, et elle se tint elle-même près de la porte de la ville, pour recevoir le brâve Sir Walter Manny qui commandait ce renfort, et, comme le dit l'ancienne histoire, "elle l'embrassa à son entrée lui et tous ses capitaines, en bonne et brave dame qu'elle était."

Les soldats Anglois chassèrent bientôt les troupes qui faisaient le siége de

Henebon, et la Duchesse eut le plaisir de procurer la liberté à son mari.

L'autre petite histoire t'apprendra comment les fils ainés des rois de France eurent le titre de dauphin. Parmi les titres de noblesse en France les seigneurs de Vienne avaient seuls celui de dauphin. Du tems de Philippe de Valois, le dauphin de Vienne avait un fils unique qu'il aimait par dessus tout. Un jour il arriva qu'en jouant et folâtrant avec cet enfant près d'une fenêtre ouverte, il fit un saut, tomba des bras de son père par la fenêtre, et fut écrasé sur le pavé.

Le pauvre père désolé ne voulut plus se mêler des affaires du monde ; il vendit ses terres au roi, à condition que les fils ainés des rois de France porteraient le titre de dauphin, et il se rétira aussi-tôt dans un couvent, où il mourut de douleur.

CHAPITRE XVI.

DEPUIS 1350 JUSQU'A 1364.

JEAN, fils ainé de Philippe de Valois, lui succéda, on lui donna le nom de Bon, et à tout considérer il le méritait, quoique on lui reproche avec raison quelques actes bien cruels, surtout la mort de Raoul, Comte d'Eu, qu'il fit décapiter peu de mois après son avènement au trône, par la seul raison qu'il le soupçonnait de trahison.

Il continua la guerre contre l'Angleterre, commencée par son père, et il y fut encore plus malheureux. Le roi d'Angleterre était non seulement un des

plus braves guerriers, mais un des plus habiles rois de son tems.

Il avait plusieurs fils, dont le moins expérimenté égalait le meilleur capitaine du siècle ; mais l'ainé, qu'on nommait le Prince Noir, à cause de la couleur de ses armures, surpassait, disait on, tous les Chevaliers de l'Europe.

Je passerai par les petits combats qui se livrèrent entre les troupes Françoises et Angloises, parcequ'il est toujours pénible de s'arrêter sur les malheurs de la guerre ; les pères, les frères, les fils tués, et les familles désolées de ces morts, et de la perte de leurs maisons brulées, et de leurs champs devastés. Mais il faut te faire un récit de la bataille de Poitiers, à cause des consequences désastreuses qu'elle eut pour la France.

Le Prince de Galles, qu'on nommait le Prince Noir, s'était avancé imprudem-

ment à ce qu'il paraissait dans l'interieur de la France, n'ayant avec lui qu'une très petite armée. Le roi Jean se hâta d'aller à sa rencontre avec une armée trois fois plus grande que la sienne ; et ayant environné le prince de ses troupes, il envoya lui proposer à lui et à ses soldats de se rendre prisonniers, sans combattre, car il lui était impossible de s'échapper.

Le prince lui répondit qu'il voulait bien epargner la vie des braves gens qui étaient avec lui, et que si Jean lui permettait de se retirer avec eux, il abandonnerait les conquêtes qu'il avait faites, qu'il ne combattrait plus contre la France pendant sept années, et qu'il rendrait la liberté à tous ses prisonniers François. Mais le roi Jean, qui se croyait sûr de la victoire, si on en venait aux mains, refusa ces conditions. " Alors,"

dit le Prince Noir, "Je me confierai en Dieu et au courage de mes soldats."

Le lendemain on livra bataille. Ce fût une répétition de celle de Créci. La principale noblesse de France périt dans le combat ou fut faite prisonnière. Le roi Jean tomba lui-même avec son fils Philippe entre les mains du Prince Anglois. Le dauphin s'échappa.

Presque toutes les provinces demeurèrent aux Anglois et aux autres ennemis; quelques-unes furent désolées par des troupes de brigands appelés Routiers.

Le soir même du combat, le roi de France ayant été mené sous la tente du prince, le jeune conquérant le fit asseoir à la place d'honneur, se tenant debout en sa presence, et lui servant lui-même à souper comme échanson. Il le fit ensuite conduire à Bordeaux, que son père

lui avait donnée, et l'année suivante il le conduisit à Londres.

Lors de son entrée dans la capitale de l'Angleterre, il fit monter le roi Jean sur un superbe coursier blanc, et étant monté lui-même sur un petit cheval noir, il chemina à côté du roi causant agréablement, et désignant les divers édifices, comme s'il ne faisait que lui montrer la ville où il le menait prisonnier.

On donna au roi Jean pour demeure, le palais nommé La Savoie.

Tu peux t'imaginer comme les François pleurèrent la disgrace de leur roi. Enfin les Anglois et les François firent une trève, et les François promirent de payer une très-grosse somme en or, afin d'obtenir la liberté de leur roi. Mais comme il était impossible aux François, à cause des malheurs de la guerre, et des ravages des brigands, de payer de suite

cette somme, Edouard III. s'engagea à mettre le roi de France en liberté dès qu'il en recevrait le tiers, à condition que trois des princes du sang royal de France se rendissent à Londres comme ôtages.

Après quatre ans de prison le roi Jean revint en France, le peuple semblait oublier les malheurs de la guerre, et toutes leurs souffrances en revoyant leur roi bien-aimé.

Les princes qui allèrent en Angleterre comme ôtages, furent reçus par Edouard avec beaucoup de bonté. Il permit aux fils du roi, les ducs d'Anjou et de Berri, de demeurer à Calais comme prison, leur permettant d'aller où ils voulaient, pourvu qu'ils se rendissent tous les quatre jours auprès du gouverneur de Calais.

Il m'est bien pénible de te conter que ces deux princes manquèrent à l'hon-

neur ; ils s'échappèrent jusqu'à Paris, et refusèrent de revenir, comme ils le devaient, à leur prison.

Le roi Jean en fut si indigné, qu'il alla lui-même à Londres se remettre entre les mains d'Edouard, parceque ses fils avaient honteusement manqué à leur parole. Il reprit son ancienne demeure au palais de la Savoie, et y mourut bientôt d'une maladie de langueur.

Le roi d'Angleterre lui fit des funerailles magnifiques ; son corps fut depuis transporté en France, et on l'enterra dans l'Abbaye de St. Denis.

Ce roi avait été deux fois marié ; il eut quatre fils et quatre filles.

CHAPITRE XVII.

DEPUIS 1364 JUSQU'A 1380.

Dès que la nouvelle de la mort du roi Jean arriva en France, son fils Charles V., dit le Sage, prit le titre de roi.

Il avait gouverné la France par ordre du feu roi son père pendant que celui-ci était prisonnier.

Mais dès qu'il devint roi lui-même il s' appliqua à remédier aux maux causés par la guerre et par la peste qui avaient désolé le royaume pendant la vie de Jean le Bon.

Il nous sera nécessaire, quoique très pénible, mon petit Louis, de considérer un peu l'état de la France quand Charles le Sage devint roi.

Les rois d'Angleterre et de Navarre avaient conquis les plus belles provinces ; des troupes de voleurs armés comme des soldats, et nommés *Routiers*, allaient de château en château pillant et brûlant par-tout.

Les gens du bas peuple, réduits à la plus affreuse misère, s'attroupaient dans toutes les villes principales, déclarant qu'ils voulaient gouverner le royaume à leur gré, qu'ils ne voulaient plus de grands seigneurs, et qu'ils partageraient entre eux les terres et les richesses du royaume.

Ces désordres durèrent plusieurs années, et parconséquent les champs étaient incultes, et l'on commença à manquer de blé, et de vivres de toute espèce. Ces attroupemens du peuple s'appelaient la Jacquerie, et, tant qu'ils subsistaient, la France souffrit des maux qui proviennent naturellement de la domination des igno-

rans. Les gouvernemens doivent être, pour le bien du peuple entier, entre les mains de ceux qui sont assez instruits pour savoir en quoi consiste le vrai bien de la nation, et qui ont le loisir nécessaire pour y penser mûrement.

Par ces raisons tu peux comprendre que le bas peuple, qui n'a aucune éducation, et dont les devoirs consistent à cultiver les terres, à bâtir des maisons, à pourvoir aux vivres des villes et de la campagne, n'est nullement propre à exercer le gouvernement, et quand il s'en mêle il s'en tire toujours très mal.

Mais quoique les gens du peuple soient de très mauvais gouverneurs, ils forment une classe des plus utiles; c'est pourquoi tout roi et tout gouvernement qui néglige de protéger cette classe, et de lui faire justice, manque à ses devoirs les plus sacrés.

Or, Charles V., étant sensible à ces vérités, s'exerça à réprimer la Jacquerie autant par la douceur que par la force ; bientôt les laboureurs retournèrent à leurs champs, et peu à peu la famine cessa. Puis il engagea les brigands, ou Routiers, à quitter la France, et à entrer dans le service du roi d'Espagne, qui avait alors besoin de soldats.

Il s'appliqua ensuite à réformer l'armée Françoise. Il la divisa en cinq parties, et à la tête de chacune il plaça un commandant brave et prudent. Il ne voulut jamais risquer une grande bataille, de peur d'avoir aussi mauvais succès que son père à Poictiers, et son grand-père à Créci. Mais par-tout où l'ennemi paroissait, une des cinq petites armées était prête à le repousser, de sorte qu'il trouva toujours la frontière protégée.

Heureusement pour Charles et pour

la France, le Prince Noir avait été attaqué d'une maladie de langueur, dont il mourut regretté de tous, même de ses ennemis, à cause de ses grandes qualités.

Le roi Edouard d'Angleterre mourut bientôt après ; et comme le jeune roi d'Angleterre, Richard II., était tout petit enfant, il n'y avait pas beaucoup à craindre de la part des Anglois.

Parmi les chevaliers auxquels Charles avait commis le soin de ses cinq armées, les plus fameux ont été Bertrand du Guesclin et Olivier de Clisson. Oh ! que tu auras de plaisir un jour à lire l'histoire de ces deux François !

Pour Bertrand du Guesclin, le Prince Noir, quoique son ennemi, en fit cas comme du plus brave et loyal chevalier du monde. Il était surtout distingué par son amour pour la vérité. Jamais il

ne manqua de parole à qui que ce fût; et à sa mort, quand le roi Charles voulut donner sa place de connétable de France à un autre, plusieurs chevaliers la refusèrent, disant qu'il était impossible à aucun homme de remplacer Bertrand du Guesclin.

Enfin tous les braves chevaliers de France se réunirent pour persuader à Olivier de Clisson d'entreprendre la charge de son ami.

Avec de tels commandans, et un roi si sage, l'armée Françoise ne manqua pas de regagner une grande partie des conquêtes des Anglois et des Navarrois; et quand Charles V. mourût il eut la satisfaction de laisser son royaume dans un état de bonheur et de prospérité.

Il régna seize ans. Il eut deux fils, Charles et Louis.

Charles le Sage, et son père Jean,

firent beaucoup d'attention aux hommes savans ; ils fondèrent la bibliothèque du roi à Paris, et firent une collection de neuf cent volumes. C'était alors très difficile d'avoir des livres, car, comme on n'avait pas l'art de l'imprimerie, tous les livres étaient écrits à la main.

Charles le Sage était beau, et avait des manières obligeantes ; il aimait toujours la vérité et la justice, et il cultiva les lettres ; enfin c'était un des meilleurs rois qu'ait jamais eu la France.

CHAPITRE XVIII.

DEPUIS 1380 JUSQU'A 1422.

Charles VI., dit le Bien-aimé, succéda à son père ; il n'avait que treize ans lorsqu'il devint roi ; et comme il arrive ordinairement aux jeunes princes, ses gouverneurs se conduisirent si mal, que le bonheur de la France, qui avait couté tant de soins à Charles le Sage, fut entièrement détruit.

La guerre avec l'Angleterre se renouvela ; mais d'abord le succès ne demeura ni à l'une ni à l'autre nation ; et comme il restait encore quelques-uns des braves guerriers de Charles le Sage, on espérait que ce ne serait qu'une guerre ordinaire.

Le jeune roi montra d'excellentes dispositions, et le peuple lui avait donné le nom du Bien-aimé, quand malheureusement un accident survint, qui, en détruisant la santé du roi, plongea le royaume entier dans le plus grand malheur.

La reine ayant voulu célébrer par une fête les nôces d'une de ses suivantes, les jeunes seigneurs de la cour s'étaient deguisés en differens costumes pour danser, selon la mode du tems.

Quelques-uns avaient pris le costume des pays étrangers, d'autres contrefaisaient différens animaux ; le jeune roi s'était engagé avec une troupe de ses amis à danser une danse sauvage, et pour cela il avait pris un vêtement de toile grossière.

Malheureusement il s'approcha trop d'une lanterne ; le feu prit à ses habits,

et il fut brûlé si cruellement, que quoiqu'il en revint avec la vie, il perdit l'entendement, et demeura fou pendant le reste de sa vie.

Or, un roi dans cet état pitoyable n'est pas plus capable qu'un enfant de régner par lui-même ; et le peuple eut à souffrir pendant un long règne tous les maux que peuvent produire les intrigues de divers gouverneurs, qui, en se disputant le pouvoir, oublient leurs devoirs envers la nation.

Tous les oncles du prince voulaient régner à leur manière ; il se formait differens partis, qui se disputaient à qui garderait la personne du pauvre roi malade.

La femme de Charles était bien méchante, et au lieu de soigner et consoler son mari, elle ne pensait qu'à s'amuser, et à se procurer de l'argent pour ses

plaisirs; tandis que le roi était ou renfermé dans sa chambre, ou, quand ses souffrances s'adoucissaient un peu, il passait le tems à des amusemens frivoles.

Un nouveau roi régnait pour lors en Angleterre. Il se nommait Henri V. Il renouvela la guerre avec la France, et jamais, même du tems du Prince Noir, la France ne souffrit plus que pendant la vie de Henri V.

Comme on n'observait plus la sage disposition de l'armée faite par Charles le Sage, les Anglois eurent par-tout l'avantage; et une bataille encore plus fâcheuse pour la France que celles de Créci et de Poictiers se livra à Agincourt. Les ducs d'Orléans et de Bourbon, oncles du roi Charles, avec un nombre inoui de grands seigneurs, demeurèrent prisonniers; plusieurs nobles et beaucoup de soldats furent tués.

Je crois que cette guerre n'eût pas été si fâcheuse, si quelques-uns des nobles qui étaient jaloux du pouvoir des autres, ne s'étaient pas joints aux Anglois ; mais le malheur étant une fois commençé, il fut impossible de l'arrêter, et Henri V. s'avançait en France de jour en jour.

Au reste, cette guerre avec l'étranger ne fut pas à beaucoup près si malheureuse pour la France que la guerre civile qui s'éleva entre les oncles du pauvre roi malade.

Il y avait deux partis qu'on appelait Armagnacs et Bourguignons, du nom des ducs d'Armagnac et de Bourgogne, qui en étaient les chefs ; la méchante reine s'en mêla, et pendant plusieurs années la France fut pleine de méchancetés et de trahisons.

Une fois les Bourguignons entrèrent

par force dans Paris, se rendirent maîtres des Armagnacs, tuèrent les chefs de ce parti, et remplirent les prisons de leurs adherens. Quelques-uns des Bourguignons, pour avoir une vengeance plus complète, excitèrent le bas peuple, qui se joignit à eux, et qui courut de quartier en quartier, enfonça les portes du palais et des prisons, et massacra en un seul jour quatre mille personnes.

Une autre fois les deux partis ayant fait la paix, le duc de Bourgogne fut assassiné de sang froid, au moment où il se tenait sans armes, et parlait en toute amitié avec le dauphin et ses amis.

Voilà, mon chèr petit ami, ce qui arrive dans les guerres civiles. Je ne veux pas te faire le chagrin de te raconter les autres évènemens de cette cruelle guerre : mais les suites en furent bien funestes.

Le jeune duc de Bourgogne se joignit aussi-tôt à Henri V. d'Angleterre, qui s'approchait alors des portes de Paris. Les François, affoiblis par leur guerre civile, n'avaient ni le pouvoir ni le courage de résister aux ennemis. Henri fut reçu à Paris en maître ; il epousa la princesse Catherine, se fit déclarer tuteur du pauvre roi fou, et les François promirent qu'après la mort de ce roi, Henri d'Angleterre et ses enfans deviendraient rois de France.

Henri s'appliqua aussi-tôt à mettre en ordre les affaires du royaume, et sans doute, comme il avait beaucoup d'esprit, il aurait bientôt reparé les maux causés par la guerre civile, s'il en avait eu le tems.

Mais il mourut au bout de moins de deux ans. Avant de mourir il avait presenté son jeune fils aux François, et

l'avait même fait couronner à Paris comme futur roi de France.

Le roi Charles VI. ne survécut à Henri V. que quelques semaines; et l'enfant Henri VI. d'Angleterre fut reconnu roi de France et d'Angleterre, sous la régence de son oncle le duc de Bedford.

Les deux fils ainés de Charles VI. moururent avant leur père, et il ne laissa qu'un fils et cinq filles. Il régna quarante deux années, dont la plus grande partie avait été passée dans des souffrances cruelles.

CHAPITRE XIX.

DEPUIS 1422 JUSQU'A 1461.

A PRESENT, mon petit ami, nous verrons comme la France se releva peu à peu de l'état où elle était tombée pendant les guerres civiles, et sous la conquête des Anglois.

A la mort de Charles VI., son fils Charles VII. était en Auvergne avec quelques-uns des grands seigneurs François, qui le saluèrent aussi-tôt comme roi de France, quoiqu'il ne possédât alors qu'une très petite portion du royaume, et qu'il fut pauvre au point de reçevoir des seigneurs qui étaient avec lui les moyens de subsister.

J'ai lû, qu'une fois il alla pendant quelque tems nus-pieds parcequ'il n'avait pas de quoi payer une paire de bottes dont il avait besoin.

On le nomma quelquefois Charles le Victorieux, et quelquefois Charles le Bien-servi ; il était d'une humeur douce et agréable, et assez sage pour prendre les conseils des vieux nobles qui connoissaient les vrais intérêts de la France.

Cependant le régent Anglois, Bedford, continua la guerre ; et il semblait que toute la France devait tomber au pouvoir du jeune roi Henri VI., mais il plut au bon Dieu d'en ordonner autrement.

Lorsque les Anglois faisaient le siége d'Orléans, une jeune fille, nommée Jeanne d'Arc, qui aimait la patrie comme on doit l'aimer, ne désespérant jamais de son salut, quitta le petit village où

elle était née, et vint se présenter au roi Charles et à ses capitaines.

Elle leur reprocha leur paresse et leur peu d'activité contre l'ennemi commun ; elle leur assura qu'elle était inspirée de Dieu même ; et qu'elle avait la certitude de sauver la France. Pour preuve de la vérité de ce qu'elle avançait, elle promit de faire lever le siége d'Orleans, et d'en chasser les Anglois.

Elle se revêtit aussi-tôt d'une armure ; elle demanda une epée consacrée, qu'elle obtint ; et marchant en avant des soldats, elle leur donna un exemple de courage si extraordinaire, qu'elle sauva en effet Orléans, et les Anglois se retirèrent en désordre.

Il ne faut pas t'étonner de ce que les François crurent en vérité que cette admirable fille avait été inspirée de Dieu,

car par-tout où elle allait ils remportèrent la victoire, et les Anglois se retirèrent.

On était bien superstitieux dans ces tems, et il faut que la superstition ait aveuglé le duc de Bedford, qui d'ailleurs avait beaucoup de bon sens et d'humanité, car il crut que cette noble fille devait ses succès au diable.

En conséquence de cette idée, quand elle tomba entre les mains des Anglois (quelques-uns des seigneurs François, qui en étaient jaloux, l'ayant trahi), au lieu de l'envoyer en Angleterre comme prisonniere de guerre, ou de permettre qu'elle rachetâ sa liberté en France, Bedford la fit brûler vive comme sorcière, sur la place publique de Rouen.

Cette cruauté féroce ne profita pas aux Anglois ; le courage qu'avaient inspiré

aux François les paroles et les victoires de Jeanne d'Arc, qu'on avait nommée la Pucelle d'Orléans, continuèrent à les animer après sa mort.

Elle avait fait couronner le roi Charles VII. à Rheims, selon la coutume des anciens rois de France.

A cette occasion elle fit déployer l'oriflamme, comme pour appeler tous les François au secours du royaume et du roi Charles.

Charles eut bientôt une armée dévouée au service de la France.

Or les Anglois commençaient à sentir les maux accoutumés sous un jeune roi, dont les gouverneurs ne sont pas d'accord. Ils furent chassés peu à peu du royaume, et Charles VII. en devint le roi en effet, comme il l'était de droit.

De toutes les conquêtes d'Edouard III.

et de Henri V. il ne resta aux Anglois que Calais et un très petit territoire à l'entour. Le duc de Bourgogne quitta les Anglois et rentra dans les devoirs envers son propre roi.

Les autres grands seigneurs ne tardèrent pas à suivre son exemple, et Charles se trouva heureux dans les affaires de son royaume.

Mais son fils ainé lui causa tant de peine par sa mauvaise conduite, que les historiens disent qu'il en mourût.

Il régna trente-neuf ans, et laissa deux fils et quatre filles.

CHAPITRE XX.

DEPUIS 1461 JUSQU'A 1483.

Louis XI., fils ainé de Charles VII., s'était refugié chez le duc de Bourgogne, craignant la colère de son père, que sa mauvaise conduite avait tant offensée. Aussi-tôt qu'il reçut la nouvelle de sa mort, il se rendit à Rheims, où il se fit couronner, et alla à Paris prendre possession du royaume.

Comme il s'était montré mauvais fils dans sa jeunesse, il ne tarda pas à se montrer aussi mauvais frère. La première injustice qu'il fit, était de priver son frère Charles duc de Berri des apanages que son père lui avait donné.

Or, il faut expliquer le mot "apanage." Un apanage est une province ou une terre féodale *, donnée aux fils cadets des rois de France pour leur subsistance.

Charles VII. avait donné a son fils cadet Charles duc de Berri, le duché de Normandie en apanage; mais Louis, sous prétexte que le royaume était trop pauvre pour permettre qu'un si riche apanage fût entre les mains de tout autre que du roi, en priva son frère sans lui rien donner en echange, et le traita si mal qu'il fut obligé de se refugier en Bretagne.

Mais Louis ne maltraita pas son frère seul; sa conduite envers les autres seigneurs de France n'était ni moins injuste ni moins tyrannique, et enfin ils for-

* Si le petit Louis a oublié ce que veut dire terre féodale, qu'il relise le huitième chapitre.

mèrent une alliance contre Louis, sous le nom de la LIGUE DU BIEN PUBLIC.

Les nobles avaient choisi pour chef le comte de Charolois, fils du duc de Bourgogne, qui les mena contre Louis alors occupé dans le Bourbonnois. Les deux armées se rencontrèrent à Montlheri ; la victoire fut douteuse ; mais le roi Louis, qui avait des affaires pressantes à Paris, laissa le champ de bataille aux confédérés, qui se vantèrent alors comme s'ils avaient remporté une victoire décisive. Peu après les ruses de Louis causèrent des dissentions entre les nobles alliés, et la ligue fut dissoute.

Louis XI. avait quelques bonnes qualités ; il était très actif, très prudent, et il ne cessa jamais de faire attention aux affaires du royaume ; il méprisa les apparences extérieurs de grandeur et de plaisir, et il faisait bon accueil au peuple et aux pauvres.

Avec ces qualités il ne manqua pas de faire plusieurs choses utilès au royaume pendant son règne.

Mais de l'autre côté, il était injuste, cruel, menteur, fort superstitieux, et il commit plus de trahisons que roi ou prince de son tems.

Son ennemi le plus puissant était le duc de Bourgogne, qui ne lui ressemblait en rien; car il aimait le plaisir, et il était franc, vrai, brave, et imprudent; et après sa mort le comte de Charolois, qui devint duc sous le nom de Charles le Hardi, porta les bonnes et les mauvaises qualités de son père à l'excès.

Les Anglois, qui avaient promis des secours au duc de Bourgogne, débarquèrent près de Calais.

Mais comme le duc ne pouvait pas les rejoindre de suite, Louis, qui veillait à tout, prit occasion de flatter le roi

d'Angleterre, de lui faire quelques promesses qu'il n'avait nulle intention de tenir, et en dépensant de l'argent parmi les courtisans moitié François moitié Anglois, qui composaient alors la cour d'Edouard IV., il détacha cet allié puissant du duc de Bourgogne, qui ne tarda pas à faire la paix avec lui après le départ des Anglois.

Cette paix fut suivie de l'exécution, ou plutôt de l'assassinat, de plusieurs nobles François qui s'étaient attirés la haine de Louis en s'opposant à lui, ou sa jalousie, à cause de leurs richesses, ou de la faveur dont ils jouissaient auprès du peuple.

Il sera long de te conter tout ce que fit Louis pour regagner les provinces de la France, et pour agrandir son royaume. J'aurais néanmoins eu plaisir à te faire ce récit si les moyens dont il se servit avaient été conformes à l'honneur. Mais comme

il ne se servait que de mensonges, de trahisons, et de la cruauté la plus atroce, je ne veux pas t'en donner les détails.

Je te citerai seulement une chose qui lui arriva, pour te montrer comment la trahison et la supercherie retombent souvent sur ceux qui en font usage.

Les sujets Flamands du duc de Bourgogne s'étaient revoltés contre lui, et il avait été occupé à les réprimer. Quand il se trouva un peu tranquille, il voulut forcer Louis à rendre justice à son frère Charles, duc de Berri, que Louis avait privé de ses apanages.

Louis, qui savait bien qu'il pouvait négocier mieux que le duc de Bourgogne, mais qui le craignait comme homme de guerre, lui proposa de le reçevoir à Péronne, petite ville qui appartenait au duc, et sachant bien qu'il pouvait se fier à son honneur, il s'y rendit avec un très petit nombre de suivans.

Le duc le reçut en toute confiance ; lui fit des festins, et lui montra toute l'hospitalité possible. Louis feignant de vouloir bien entendre tout ce qu'on pourrait lui dire de la part de son frère, semblait accepter ces fêtes avec plaisir.

Mais au milieu des amitiés qu'il faisait ainsi au duc, la nouvelle arriva, que des gens envoyés par lui avaient excités les Flamands à une nouvelle révolte, et que les citoyens de Liège, encouragés par les amis de Louis, avaient declaré leur ville indépendante.

Il est impossible de s'imaginer la rage du duc de Bourgogne, causée par une telle trahison au milieu des professions amicales de Louis, et qui aurait justifié une vengeance insigne.

Il fit fermer les portes du château de Péronne. Il défendit aux nobles qui étoient venus avec Louis de s'approcher

de ce roi ; et il le laissa avec ses trois favoris, savoir, son bourreau, son barbier, et un autre homme de cette classe, pour tous compagnons.

Louis lui-même ne s'enrageait pas moins de se trouver pris dans ses propres filets. Il réflechissait que le duc avait assez de raison pour le traiter avec sévérité ; et il se souvint que c'était dans ce même château de Péronne que Charles le Simple avait été enfermé, et, à ce qu'on disait, empoisonné.

Le lendemain le duc tint conseil. Un moment il voulait faire mettre à mort sur-le-champ ce méchant roi. Puis il fut sur le point de l'envoyer prisonnier à son frère Charles, duc de Berri. Ensuite il se ressouvint que Louis était son hôte, et que ce serait manquer à la foi et à l'hospitalité que de le traiter en criminel.

Les plus généreux sentimens prévalurent; et il mit Louis en liberté, à certaines conditions assez humiliantes pour un roi de France, mais bien meritées par Louis, qui deshonorait le nom de François.

Il l'obligea d'aller avec lui à Liège pour réparer le mal qu'il avait fait, en excitant les citoyens à la révolte; et il insista pour que Louis donnât à son frère les comtés de Champagne et de Brie.

Les deux princes allèrent en conséquence à Liège; et Louis après avoir été témoin de l'execution de tous ceux qui avaient agi par ses ordres, s'en retourna à Paris couvert de honte.

Quand il arriva dans sa capitale, il trouva que les Parisiens s'étaient amusés à ses dépens en faisant des chansons sur l'aventure de Péronne. Il s'en vengea

en faisant détruire tous les animaux et tous les oiseaux qu'ils entretenaient dans leurs maisons pour s'en amuser ; et fit punir quiconque avait appris à son perroquet à prononcer le mot Péronne.

Enfin Louis XI. tomba malade. Il s'enferma pendant deux années dans son château de Plessis près de Tours, car il ne voulut pas que le peuple sût combien il était foible et mal à son aise. Un gentilhomme nommé Philippe de Comines, qui était toujours auprès de Louis, a écrit l'histoire de ses souffrances et de sa mort.

Comme Louis XI. s'était très mal conduit envers le clergé de France, qu'il ne voulut pas protéger contre l'injustice du pape de son tems, il craignait de les admettre auprès de lui, et ne put tirer d'eux aucune consolation.

Les nobles le haïssaient ; il n'y en

avait pas un, qui n'eût à pleurer un père, un fils, ou un proche parent mis à mort par ce roi cruel. Les parlemens, car c'est ainsi qu'on nommait les cours de justice en France, avaient à se plaindre de sa tyrannie.

Les habitans des villes furent opprimés et pillés par ses soldats. Enfin il n'y eut aucune classe où il pût espérer de trouver des amis.

Tu ne seras pas donc etonné qu'il environnât son château de grilles de fer et de portes doubles; qu'il le fît garder jour et nuit par des archers, qui avaient ordre de tirer sur tous ceux qui s'en approcheraient de nuit.

Il ne fut permis qu'à très peu de personnes d'entrer dans cette demeure terrible, et alors Louis se montrait habillé avec magnificence pour cacher le dépérissement de son corps. Il ne se fiait

à personne, pas même à sa fille ou à son fils ; à vrai dire, il était si jaloux de ce dernier, qu'il ne voulut jamais permettre qu'on lui montrât à lire ou à écrire, de crainte qu'il ne se mêlât des affaires.

Sa mémoire lui présentait toujours les crimes dont il avait été coupable ; il craignait la mort à tout moment, quoique ses souffrances lui rendissent la vie presque insupportable.

Il mourut enfin le plus malheureux des hommes, après avoir régné vingt-neuf ans.

Il fut deux fois marié. Il laissa trois enfans, un fils et deux filles.

CHAPITRE XXI.

DEPUIS 1483 JUSQU'A 1498.

Charles VIII., fils unique de Louis XI., lui succéda.

Je t'ai déjà dit que le feu roi ne lui avait donné aucune éducation. Il avait une santé très foible, et quoiqu'il eût presque quatorze ans à la mort de son père, il n'étoit guères plus avancé qu'un enfant de neuf ans.

Sa sœur ainée, qui avait épousé le Sieur de Beaujeu, avait des qualités extraordinaires, et quoique son père la craignît, il savait l'apprecier, et la nomma tutrice de son jeune frère. Elle prit donc le gouvernement après la mort

de son père; et quoique son oncle le duc d'Orléans lui disputât la régence, elle s'y maintint, et gouverna la France avec sagesse pendant la jeunesse du roi. Elle était belle et bonne, et elle avait beaucoup d'esprit et de fermeté.

Le duc d'Orléans, qui avait été si maltraité par son frère Louis XI., demeurait toujours chez le duc de Bretagne.

Un des premiers actes de Charles VIII. fut d'attaquer les états du duc de Bretagne à cause de la protection qu'il avait donné à son oncle et à son cousin le jeune Louis d'Orléans, et du secours qu'il leur prêta contre la dame de Beaujeu.

Le duc de Bretagne, qui était foible et timide, ne tint pas long temps contre le roi. Il mourut bientôt après, ne laissant qu'une seule fille, qui reçut la

Bretagne en heritage, et devint ainsi une des plus riches dames de l'Europe.

Or, comme la Bretagne semblait naturellement devoir appartenir à la France, Charles VIII. désira épouser la princesse Anne de Bretagne. La paix s'étant faite, et le duc d'Orléans s'étant réconcilié avec le roi, il persuada à cette princesse d'accepter le jeune Charles pour mari, et la Bretagne fut ainsi ajoutée à la couronne de France.

A présent, regardes ta petite carte de France, et tu la verras à peu près comme elle était du tems de Charles VIII.

Malheureusement ce roi, qui avait vraiment d'excellentes qualités, se laissa persuader par Sforce, duc de Milan, de faire la guerre en Italie. Il est vrai qu'il y réussit, et qu'il parcourut toute l'Italie en conquérant en très peu de mois. Mais comme il revint de même,

et que ses conquêtes n'eurent aucune conséquence pour la France, je ne t'en parlerai pas d'avantage.

Un jour tu liras dans l'histoire d'Italie le détail des batailles contre les princes Italiens, des grands capitaines François, qui se distinguèrent dans ces guerres. Mais il faut à présent que nous revenions à la France.

En traversant l'Italie, Charles avait admiré les palais qui décoraient ce pays.

De retour en France il entreprit de rebâtir le château d'Amboise dans le même goût. S'y-étant rendu avec la reine, ils voulurent un jour voir une partie de paume, où étaient engagés quelques jeunes seigneurs de la cour. En passant par une porte qui était trop basse, le roi se donna un coup à la tête; d'abord il n'y fit aucune attention. Mais comme il parlait à un de ses amis

peu de tems après, il tomba à la renverse, sans connoissance et sans mouvement, dans la galerie par où il s'en retournait avec la reine. On le mit aussi-tôt sur une paillasse qui se trouvait par hazard dans la chambre, où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva neuf heures après l'accident.

Charles était un prince doué d'excellentes qualités. Aimant son peuple, brave, doux, bienfaisant, et si bon qu'un de ses amis disait, "Il n'est pas possible de voir un meilleur créature;" il était adoré de ses sujets.

Deux de ses domestiques moururent de douleur à ses funerailles, et ce ne fut qu'avec peine que l'on sauva la vie à la reine.

Charles régna pendant quatorze ans; il ne laissa point d'enfans.

CHAPITRE XXII.

DEPUIS 1498 JUSQU'A 1515.

Louis XII., cousin du dernier roi, et fils de ce Charles duc d'Orléans, qui avait été si mal traité par Louis XI., succéda à Charles VIII.

Son premier soin fut de soulager le peuple en diminuant les impôts.

On nomme impôt, l'argent payé par le peuple au roi pour aider à son entretien, pour payer ses soldats, pour entretenir les édifices publics, pour récompenser le mérite des individus, ou pour pourvoir au service de l'état.

En France les nobles et les seigneurs ne payaient pas alors d'impôts; c'est ce

qu'on appelait être privilégié, de sorte que toutes les depenses du royaume tombaient sur les marchands, les laboureurs, et en général les habitans des villes et des bourgs.

On ne prenait pas à chacun une certaine somme proportionnée à sa fortune ; mais on faisait payer cher les denrées ; et puis ceux qui les vendaient avaient-à rendre une partie du prix au roi. Par exemple, l'impôt, ou taxe, sur le sel, qu'on appelait " la gabelle," se fit de cette manière. Le sel est très abondant sur les côtes de France, et pouvait se vendre à très bon marché. Mais on disait, que tout le sel du royaume appartenait au roi, et qu'il ne fallait pas en manger sans sa permission. Cette permission ne fut accordée qu'à ceux qui la payaient fort cher, et ce payement était l'impôt.

Or, comme le sel est nécessaire à la

santé, et comme sans le sel on ne peut pas conserver les vivres, tu peux bien t'imaginer que cet impôt était bien désagréable au peuple, qui en fut d'autant plus mécontent que les nobles ne le payaient pas.

Tu comprendras donc, qu'un roi qui commença son règne par diminuer les impôts, s'attira l'amour du peuple. En effet, on a toujours nommé Louis XII. le père du peuple, titre le plus honorable de tous ceux qu'on ait jamais donné aux rois.

Il réforma les abus par de sages réglemens, il pardonna à tous ceux qui avaient été ses ennemis avant son avènement au trône, disant, que le roi de France ne se vengeait pas des injures faites au duc d'Orléans.

Quand il était tout jeune, Louis XI.

l'avait forcé d'epouser Jeanne, sa fille cadette.

Quoique cette princesse fût spirituelle, elle était si contrefaite et si malade, que son mari ne put jamais l'aimer, quoiqu'il l'estimât.

Aussi-tôt qu'il devint roi, il obtint un divorce, et Jeanne, qui prit le nom de duchesse de Berri, se retira à Bourges, où elle mourut dans un couvent qu'elle avait fondé.

Louis epousa alors Anne de Bretagne, veuve de Charles VIII., et assura ainsi de nouveau la province de Bretagne à la couronne de France.

La guerre d'Italie, commençée par Charles VIII., se renouvela sous Louis XII. Il ne tarda pas à conquérir le Milanais, mais cette conquête fut troublée par plusieurs révoltes.

Il entreprit ensuite la conquête du royaume de Naples, d'abord avec quelque succès, mais le grand Gonsalve de Cordoue, capitaine Espagnol, chassa bientôt les François de ce royaume, ce qui affecta si vivement l'esprit du roi, qu'il en tomba dangereusement malade.

Louis se joignit ensuite à Maximilien, empereur d'Allemagne, et au pape Jules II., pour attaquer les Venétiens, croyant que ce serait une conquête facile ; et il s'engagea à partager également avec ses deux alliés, les terres de Venise. Mais le pape se retira bientôt de l'alliance, sentant que les François en Italie étaient plus dangereux pour lui que les Venétiens ; et quoique l'empéreur lui restât fidèle, peu-à-peu les François perdirent tout ce qu'ils avaient acquis en Italie, excepté Gènes, et deux ou trois villes du nord.

Mais Louis résolut de reconquérir le Milanais, et y envoya une nouvelle armée sous la conduite de Louis de la Trimouïlle, un des plus grands capitaines de son tems, qui eut d'abord beaucoup de succès. Cependant les Suisses s'étant retirés du service du roi de France, et ayant pris le parti du pape et de l'empéreur, qui avait aussi tourné ses armes contre Louis, les François furent une seconde fois chassés de l'Italie.

Presque au même moment, Henri VIII., roi d'Angleterre, fit une descente à Calais avec une grande armée L'empéreur se joignit à lui avec des troupes nombreuses, et la France fut menacée du renouvellement des anciennes guerres Angloises. Le gouverneur de Picardie rassembla aussi-tôt des soldats pour les opposer à l'ennemi, mais il se laissa surprendre près de Terouenne. La bataille

qui s'en suivit se nomma LA BATAILLE DES EPERONS, parceque les François y firent plus d'usage de leurs éperons que de leurs armes.

Heureusement pour la France, le caractère de Henri VIII. était léger et changeant. Croyant s'être assez distingué par la bataille des Eperons, il ne se soucia plus de la guerre, et fit la paix avec Louis XII.

La reine Anne de Bretagne mourut six mois après la bataille de Terouenne, ou des Eperons, ne laissant que deux filles. Jamais peut-être il n'y eut une femme plus estimée de toute l'Europe, et plus aimée en France!

Cependant, peu de mois après sa mort, quand la paix se fit avec l'Angleterre, le roi de France accepta, pour troisième femme, la princesse Marie, sœur de Henri VIII., dame belle et spirituelle.

Louis ne survécut pas long-temps à son nouveau mariage. Il mourut après avoir régné seize ans, et ne laissa que deux filles.

Ce roi conserva jusqu'à sa mort l'amour de son peuple, et il le merita. Nous devons regretter que sa passion pour la guerre d'Italie le détournât souvent des soins qu'il devait aux affaires du royaume.

Cependant, comme les François ont été de tous tems une nation belliqueuse, et que la gloire militaire leur est toujours chère, un roi de France de ces tems là, qui n'aurait fait aucune guerre, n'aurait été ni aimé ni estimé de la plupart des François.

CHAPITRE XXIII.

DEPUIS 1515 JUSQU'A 1547.

François I., comte d'Angoulême, et cousin de Louis XII., lui succéda. Il avait epousé la fille ainée de Louis, qui hérita du duché de Bretagne en droit de sa mère; ce qui assura ainsi de nouveau la possession de cette province à la France.

François I. était, sans doute, un homme remarquable; mais il a une reputation fort au dessus de ses vrais mérites. La plupart des souverains ses contemporains étaient de grands hommes. Les papes de la maison de Medecis, Leon X. et Clement VII., jouissaient

d'une haute reputation comme princes. Henri VIII. d'Angleterre, malgré quelques défauts et quelques vices, avait de grandes qualités.

Charles V., à la fois empéreur d'Allemagne et roi d'Espagne, fut un des hommes les plus remarquables de son tems; et pour remplir la liste, il faut nommer Soliman, dit le magnifique empéreur des Turcs.

Il faut tâcher de te souvenir des noms de ces souverains, parceque c'est du tems qu'ils régnaient, que les peuples de l'Europe commençèrent à cultiver les lettres, qui avaient été presque oubliées depuis le tems des Romains.

Les arts de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la musique, qui s'appelent les beaux arts, furent encouragés par tous ces souverains.

Les mœurs devinrent plus douces; les

seigneurs, ceux mêmes qui faisaient la guerre, commençèrent à se cultiver l'esprit, et la vie de tout le monde devint plus agréable.

A présent il faut que nous pensions un peu à François I. lui-même. Il était très beau, et avait des manières franches et nobles ; il était très gai, et il aimait tous les plaisirs, comme la danse, la chasse, la musique, et les jeux de toutes sortes.

Les goûts de Henri VIII., roi d'Angleterre, ne différaient pas beaucoup de ceux de François.

Les deux jeunes rois déterminèrent de se faire visite sur la frontières de leurs royaumes. Le lieu convenu était entre Ardres et Guines ; ils s'y rendirent avec toute leur cour, dames et seigneurs.

Des tentes, ornées des couleurs les plus vives, et même de métaux précieux, couvraient la petite plaine, où se faisaient

les courses et les jeux des jeunes nobles; parmi lesquels les deux monarques se distinguaient. Tous étaient habillés d'étoffes superbes, brodées en or et en pierreries, avec des casques ou des chapeaux brillans de diamans et de rubis, et ornés de panaches.

Les dames étaient pour le moins aussi richement vêtues. Il y eut bal chaque nuit, et jamais peut-être on ne vit des fêtes si magnifiques.

C'est pourquoi on nomme ordinairement cette réunion de François et de Henri, le champ du drap d'or.

Tout le monde paroissait chaque jour dans un nouveau costume ; les cardinaux, les evêques, les grands abbés, y parurent avec un faste égal à celui des princes, des ducs, et des comtes. Cela dura douze jours, après quoi les deux monarques se separèrent, chacun pour

s'appliquer aux affaires de son royaume.

Dès le commencement de son règne François I. avait formé la résolution de regagner les provinces d'Italie, qui avaient été perdues pendant les dernieres années de Louis XII.

La première armée qu'il y envoya, sous le fameux Lautrec, eut d'abord quelque succès ; mais elle fut repoussée d'Italie, faute de l'argent que François avait promis d'envoyer à son général pour les besoins de la guerre et pour solder les troupes.

De retour en France, Lautrec se présenta au roi, qui lui reprocha la perte de l'armée. Lautrec lui dit qu'il devait plutôt se reprocher à lui-même d'avoir negligé de lui envoyer l'argent qu'il lui avait promis. Le roi, qui savait bien qu'il avait ordonné cet envoi, fit sur-le-

champ examiner le trésorier qui en avait eu le soin. Ce digne homme avoua que la duchesse d'Angoulême, mère du roi, s'en était saisie pour ses propres dépenses. La duchesse furieuse nia qu'elle eût pris cet argent ; et, pour se venger du trésorier de ce qu'il avait devoilé sa conduite, elle le fit jeter dans un cachot, où, après quelques années, il fut executé par ses ordres.

Ce n'est pas le seul mal que causa cette duchesse d'Angoulême à la France. Le connétable de Bourbon était jeune, brave, vertueux, et extrèmement beau. La duchesse voulait l'épouser, et lui fit proposer ce mariage par le roi son fils. Bourbon, qui connoissait le caractère de cette femme, s'excusa en marquant, peut-être trop vivement, le mépris qu'il avait pour ses vices. Dès ce moment elle devint son ennemie ; elle intenta contre

lui un procès qui le priva de la plus grande partie de sa fortune, et elle le traita de la manière la plus insultante. Le roi lui-même lui donna un coup, chose que l'honneur d'un gentilhomme ne peut souffrir; enfin, pressé, offensé, persécuté, Bourbon abandonna la France.

Heureux pour lui et pour son pays, s'il en fût demeuré là. Il était le meilleur général de son tems. La France en eut bien d'aussi braves, mais pas un qui eut les mêmes talens et le même esprit pour la conduite d'une armée; c'était un malheur pour François I. que de le perdre; c'en fut un beaucoup plus grand, que Bourbon entrât au service de l'empéreur Charles V., comme nous le verrons dans la suite.

Résolu de réconquérir l'Italie, François passa les Alpes avec une grande

armée ; et, ayant eu quelque succès dans le Milanais, il entreprit le siége de Pavie.

Les troupes de l'empéreur voulurent passer près de l'armée du roi ; François se détermina aussi-tôt à les attaquer, quoique ses meilleurs capitaines l'en dissuadassent. Une grande bataille se livra à l'endroit même, et quoique François y fît des prodiges de valeur, il fut battu et fait prisonnier.

Voyant qu'il était sans ressource, on lui proposa de se rendre au connétable de Bourbon, qui était sur le champ de bataille ; mais il dédaigna de se rendre à un homme qui servait contre sa patrie, et se rendit à Lannoy, capitaine Espagnol. Il fut d'abord logé à Pizzighittone, où il fut très mal entretenue, et traité plutôt en malfaiteur, qu'en roi prisonnier.

Las de sa prison, il demanda d'être

conduit à Charles V. dont l'hypocrisie se fit voir à cette occasion. Il écrivit des lettres de condoléance à madame d'Angoulême, et à François lui-même, sur son malheur. Mais au lieu de le reçevoir selon son rang, quand il le fit conduire en Espagne, il rendit sa prison encore plus insupportable qu'elle ne l'avait été en Italie. Il le priva entièrement de toutes ses jouissances accoutumées, sur-tout de l'exercise à pied ou à cheval au grand air ; et François tomba dangereusement malade en conséquence de ces privations.

L'avarice de Charles s'alarma. Il comprit que si François venait à mourir il perdrait la rançon qu'il en attendait. Il se relâcha donc un peu de sa sévérité, il permit à la sœur du roi de lui rendre visite. Lui-même, pour la première fois depuis la captivité de François, se présenta chez lui comme pour le consoler.

Le roi en conçut aussi-tot de l'espérance, et sa santé commença à se remettre.

Sa mère, qui, toute vicieuse qu'elle était, ne laissait pas d'aimer son fils, promit de fournir une grande somme pour la délivrance de François ; et enfin, après un an de prison, Charles consentit à le mettre en liberté, à condition que ses deux fils ainés se rendraient en Espagne comme ôtages, et que le roi, qui était alors veuf, épouserait Eléonore, sœur de l'empéreur.

François promit aussi de céder à Charles le duché deBourgogne, de rendre au connétable de Bourbon les etats dont il avait été injustement privé, et de lui donner la Provence et le Dauphiné en souveraineté.

Le roi n'avait aucune intention de tenir ces dernières promesses.

De retour en France, François fut accompagné jusqu'à la frontière par Lannoy. Etant arrivé sur les bords de la Bidassoa, petite rivière qui sépare la France de l'Espagne, François s'embarqua avec son conducteur. Au milieu de la rivière ils trouvèrent une barque à l'ancre. Elle contenait les deux jeunes princes François, qui devaient servir d'ôtages. Le roi n'eut qu'un moment pour embrasser ses fils, quand Lannoy vint s'en charger, et prendre congé du roi.

Il faut te dire ici, que Charles eut la bassesse de les maltraïter, et de négliger leur éducation.

Une courte paix suivit la delivrance de François ; mais la guerre contre l'empéreur se renouvela bientôt, et comme Charles avait offensé presque tous les princes de l'Europe, François trouva partout des alliés.

Le succès demeura tantôt aux François, tantôt aux Impériaux. Les armées de Charles, sous la conduite de Bourbon, avaient pris Rome. Mais Bourbon lui-même y fut tué.

Lautrec à la tête des François, chassa bientôt les troupes Allemandes de cette ville vénérable ; et lui ayant rendu la liberté, il marcha pour attaquer Naples. Il y mourut au bout de peu de semaines, et son armée capitula après sa mort ; ce qui mit fin à la guerre des François en Italie.

La paix se fit à Cambray, dans les Pays-Bas, et François promit de payer une grande somme d'argent pour avoir ses deux fils, que Charles tenait en prison.

L'argent fut envoyé dans de grandes caisses jusqu'à la Bidassoa ; et là ces caisses furent échangées contre les deux

jeunes princes, comme ils l'avaient été contre leur père.

On n'aurait osé se fier à Charles si on lui eût envoyé l'argent avant que les jeunes prisonniers fussent en sûreté.

François ne renouvela pas ses guerres contre l'empéreur, mais il en eut une très courte contre le roi d'Angleterre, qui prit Boulogne, et retint cette ville jusqu'à sa mort. François voulait se venger en attaquant l'Angleterre, et prépara une flotte pour le transporter, lui et ses troupes. Mais comme il voulait auparavant donner une fête aux dames de la cour, à bord des vaisseaux de la flotte, il se rendit avec elles au Havre, où se trouvaient déjà les jeunes seigneurs qui devaient accompagner le roi.

Malheureusement, le cuisinier mit le feu au vaisseau amiral, qui fut brûlé, avec sept autres, dans le port même.

Les dames perdirent le festin, et le roi n'accompagna pas ses troupes. Mais le reste de la flotte se rendit sur les côtes de l'Anglettere, où les François ne firent que brûler quelques pauvres villages dans l'Ile de Wight.

Ce fut la dernière guerre de François, qui s'appliqua dès-lors à cultiver les lettres et les beaux arts en France.

Il en avait pris le goût en Italie, où il s'était acquis l'amitié de plusieurs hommes distingués, et sur-tout de Leonard da Vinci, dont le génie, qui embrassait tous les arts et toutes les sciences, égalait celui des plus grands hommes de son siècle.

La cour de François devint la demeure des poëtes et des écrivains de tous genres; on y voyait aussi les artistes les plus fameux, et c'est à ses bontés envers ces hommes, que François

est redevable du nom de PERE DES LETTRES, qu'ils lui ont laissé.

Malheureusement, il fut aussi le père de ces plaisirs frivoles et nuisibles, qui, pendant plus de deux siècles, corrompirent les mœurs de la noblesse Françoise. Mais tu liras un jour les détails de ce qui se passa à sa cour brillante.

Avant de terminer ce chapître, je vais te conter l'histoire d'un des capitaines qui se distinguèrent pendant les guerres d'Italie.

Il s'appelait Pierre Bayard, et on le nomma le Chevalier sans peur et sans reproche. Quand il quitta la maison de son père, pour commençer son éducation militaire, sa mère lui recommanda trois choses.

La première c'était, d'aimer Dieu surtout, et de ne jamais négliger, pour cause qui fût, de faire ses prières soir et matin.

La seconde c'était, d'être doux envers tous les hommes, de ne jamais mentir, d'être loyal et modeste.

Et la troisième c'était, d'avoir compassion des pauvres, et de partager avec eux les biens que le bon Dieu pourrait lui donner.

Il obéit à sa mère, et par sa conduite il s'acquit son titre glorieux, "SANS PEUR ET SANS REPROCHE."

Il me sera impossible, dans cette petite histoire, de te raconter toute la vie de ce héros. Il se conforma à l'avis de sa mère. Il servit fidèlement le roi et la patrie. Il respecta et soulagea les prisonniers que la guerre mit entre ses mains, et paya souvent de sa propre bourse la rançon de ceux qui avaient des enfans. Il protégea les dames contre l'insolence des soldats, et n'oublia jamais que, quoique guerrier, il était chrétien.

Ce brave homme, adoré des François, estimé même des ennemis de la France, fut tué près de Rebec avant la bataille de Pavie, où François fut pris par les Espagnols.

Conduisant une retraite, et se tenant toujours le plus proche de l'ennemi, Bayard fut blessé mortellement par un coup d'arquebuse. Il cria sur-le-champ, "C'en est fait de moi!" et il serait tombé de cheval, si un jeune homme de sa maison ne l'eût pris entre ses bras, et placé sous un arbre qui était tout près, et contre lequel il s'appuya.

Puis prenant son epée, il en baisa la croix, et se confessa à son jeune serviteur faute de prêtre. Ensuite il s'addressa à Dieu, sachant que sa mort s'approchait; et alors il exigea que ses serviteurs le laissâssent pour pourvoir à leur propre sûreté.

L'armée ennemie arriva bientôt à la place où Bayard était encore en vie. Bourbon s'approcha de lui le premier, et voulut le conforter, promettant de lui procurer le meilleur chirurgien du pays.

Mais Bayard lui dit qu'il savait bien que les chirurgiens ne pouvaient rien pour lui, qu'il remerciait Dieu de ce qu'il mourait combattant pour sa patrie, et que c'était Bourbon au service de l'ennemi qui etait à plaindre. Aussi-tôt que le marquis de Pescara, qui commandait l'armée Italienne, arriva là où se trouvait Bayard, il fit dresser une tente sur le lieu, et y plaça le Chevalier sansReproche sur son propre lit, où il mourut bientôt, priant toujours avec beaucoup de ferveur pour son âme, et pour la patrie.

Quant à l'homme qui avait tiré l'arquebuse qui tua Bayard, lorsqu'il sut que c'était le Chevalier sans Peur et sans

Reproche qu'il avait blessé, il jura de ne jamais tirer un autre coup de cette arme, et il tint parole.

Tu vois, mon chèr enfant, que quand la bravoure est accompagnée de l'honneur et de la religion, la réputation d'un simple capitaine—car Bayard ne tenait que ce rang—surpasse celle des plus grands monarques, s'ils n'ont pas les mêmes vertus.

Le tombeau de Bayard est à Grenoble, où l'on transporta son corps par la permission du marquis de Pescara, qui lui fit des funérailles aussi magnifiques que celles d'un prince souverain, afin d'honorer, disait-il, la vertu même dans la personne de Bayard.

Lis et relis tout ce que tu trouveras écrit du caractère et des actes de Bayard ; tâches de lui ressembler, afin que tu vives parmi les hommes SANS REPROCHE, et

qu'à ta mort tu te présentes devant Dieu SANS PEUR.

Le roi François I. mourut après avoir régné trente-deux ans. Il laissa un fils et deux filles.

CHAPITRE XXIV.

Avant de continuer l'histoire de France, il faut t'expliquer les causes des guerres cruelles dont nous aurons bientôt à parler.

Il te sera peut-être difficile de comprendre tout ce que je te dirai, mais fais y attention, car cela te sera très utile.

Tu te souviens, sans doute, que pour soigner la religion, les chrétiens des premiers tems s'étaient choisi des ministres de différens rangs. Les plus hauts rangs étaient d'abord ceux des evêques et des archevêques ; les plus bas, ceux des prêtres qui avaient la cure des paroisses ; des moines qui habitaient les couvents,

et qui s'occupaient ordinairement à l'éducation de la jeunesse, et à copier les livres, parcequ'on ne savait pas encore les imprimer; et quelques hermites, qui vivaient seuls dans des lieux solitaires, et qui passaient leur vie en actes de dévotion.

Or, dans ces premiers tems un petit nombre de ministres suffisait, parcequ'il y avait peu de chrétiens au monde. Mais par degrès ils se multiplièrent, et tous les pays de l'Europe, excepté la Turquie, étaient devenus chrétiens.

Tu sais que le principal evêque de l'Europe était celui de Rome, qu'on appele le Pape; et je t'ai dit que les rois et les princes lui avaient cédé des terres et des provinces suffisantes pour lui former une principauté temporelle.

Comme il était prince, il lui fallait des ministres et des ambassadeurs; et pour cela il choisit les principaux evê-

ques, et les distingua des autres par le nom de cardinal. Les cardinaux qu'il envoya faire ses ambassades, s'appelaient nonces au lieu d'ambassadeurs.

Tous les cardinaux portaient de longues robes de soie doublées des plus belles fourrures, leurs bas étaient de soie écarlate, leurs habits de pourpre, quelquefois couverts de fine dentelle, ou du linge le plus beau.

La couleur de leurs robes était pourpre ou écarlate, et ils portaient sur la tête un grand chapeau rond, de velours écarlate, attaché sous le menton par de grosses cordes ornées de soie écarlate, et quelquefois d'or.

Il y avait aussi des evêques qui remplissaient les différentes fonctions de magistrats dans le territoire papal, et qu'on appelait quelquefois evêques cardinaux. Leurs chapeaux étaient noirs,

leurs robes moins longues, et leurs bas étaient de pourpre au lieu d'écarlate.

Tu comprends à cette description que les ministres chrétiens étaient bien changés depuis le tems où une simple tunique blanche les distinguait, et où ils allaient de maison en maison, et de ville en ville, pour prêcher l'évangile.

Chaque evêque imitait, dans son diocèse, la grandeur des papes, et avait plusieurs prêtres de differens rangs pour le servir. Les prêtres qui étaient les moins changés, étaient ceux qui avaient la cure des paroisses. Ces hommes irréprochables continuaient à prêcher, à enseigner le peuple, et à soulager les malades et les pauvres.

Mais peut-être le plus grand changement s'était fait parmi les moines. Il est vrai, que quelques couvents avaient conservé leur premier caractère. Mais

il y en eut d'autres, qui, possédant des provinces et des richesses enormes, s'étaient corrompus.

Les moines qui les habitaient, vivaient avec un luxe égal à celui des grands seigneurs.

Il était très commun de voir les abbés et les prieurs à la chasse et aux festins; et il y en eut, qui se couvraient de belles armures, et se présentaient sur les champs de bataille, avec leurs suivans, comme les barons et les chevaliers.

Or, le peuple commençait à sentir que ces moines, au lieu d'être utiles ou à l'état, ou à la religion, ne faisaient qu' opprimer les pauvres pour suffire à leur propre luxe. Il fallait que le laboureur cultivât les terres des couvens tandis que les siennes étaient négligées. Et tout en usant des droits de seigneur sur leurs vassaux, les abbés ne donnaient pas la

même protection que les barons séculiers.

Déjà les plaintes s'étaient addressées aux rois et aux papes, depuis un siècle. Les Albigeois en France, les Lollards en Angleterre, les disciples de Huss en Bohème, avaient demandé une réforme dans la religion, qui s'était, disait-on, corrompue par la corruption de ses ministres.

Je ne te dirai rien des doctrines, parceque tu es encore trop jeune pour comprendre pourquoi les hommes diffèrent l'un de l'autre en matière de religion.

Plusieurs hommes d'une grande piété, et doués aussi de talens extraordinaires, s'étaient élevés de tems en tems, et avaient réformé les règles et les mœurs de divers couvens, et il eût été heureux pour le christianisme que toutes les réformes nécessaires se fussent faites aussi tranquillement.

Je te nommerai particulièrement St. François d'Assise, homme de génie et de piété. Il y avait aussi St. Doménique, dont le génie égalait celui de St. François, et qui l'égalait, ou le surpassait même, en piété, ou plutôt en zèle. Il n'avait pas cependant la charité de St. François, car au lieu d'avoir pitié de ceux qui étaient dans l'erreur, et de vouloir les réclamer par les voies douces, il pensa qu'il fallait punir, avec la dernière sévérité, tous ceux qui différaient, même dans les choses les plus minutieuses, de ce qu'enseignait l'Eglise de Rome par ses ministres.

Pour cela il réussit à faire établir, dans chaque ville en Espagne et en Italie, un tribunal qui entretenait des espions dans les villages, les châteaux, et même les maisons des particuliers, pour apprendre si on parlait des doctrines de l'église, ou même des prêtres, ou des princes,

Si par malheur ils trouvaient quelqu'un qui, ne sachant pas qu'on l'épiait, parlait à cœur ouvert de la mauvaise conduite des moines et de la corruption du christianisme, ces éspions le prenaient sur-le-champ, le jettaient dans un cachot horrible, et ne l'en tiraient ordinairement que pour le faire brûler vif, à cause de ses opinions.

En France le peuple ne voulut jamais de ce tribunal abominable. Tu verras dans la suite, que quelques-uns des rois le voulurent bien ; mais jamais le peuple François ne le souffrit.

Les papes qui régnaient au tems dont nous parlons, étaient des hommes remarquables. Jules II., d'une famille Gènoise, aimait les lettres et les beaux arts, et les encouragea plus qu'aucun prince de l'Europe. Mais il aimait encore mieux la guerre, et il fit tant de dépenses

pour ses armées, qu'il ne laissa qu'un très petit trésor pour son successeur.

Léon X., qui vint après lui, n'aima pas si fort la guerre, mais il fut tout aussi passionné pour les lettres et pour les arts, quoique ce qu'il aimait le plus fut la magnificence et le plaisir. Il était passionné pour la chasse, la danse, la musique, et il passa une grande partie de son tems dans les festins, qui lui coûtèrent autant que la guerre avait coûté à Jules II.

Cette vie ne convenait nullement à celui que se disait le père du christianisme, et qui occupait la première place de l'église. Plusieurs prêtres, de différentes nations, représentèrent qu'il était absolument nécessaire de réformer les mœurs du clergé! Plusieurs dirent même, qu'on avait cessé d'enseigner les doctrines pures de l'évangile; qu'il fallait les examiner de nouveau; et que

pour le bonheur de tous, il serait nécessaire de faire traduire l'évangile dans les langues modernes, afin que le peuple apprît et jugeât lui-même de la religion.

Les deux principaux prêtres qui voulaient cette réforme, étaient Luther en Allemagne, et Calvin en France.

Quelques-uns ne voulurent pas reconnoître le pape comme chef de l'église hors de son propre territoire. D'autres voulaient lui obéir en matière de religion comme evêque, en même temps qu'ils refusaient de lui obéir comme prince.

Ceux qui niaient qu'il eût aucune autorité hors de son évêché de Rome, furent appelés Protestans généralement, et en France Huguenots.

Les autres sont les *Catholiques Romains*.

Or, l'Angleterre, l'Ecosse, la Suède, et une partie de l'Allemagne et de la Suisse, devinrent Protestans.

L'Italie, l'Espagne, le Portugal, une grande partie de l'Allemagne et de la Suisse, demeurèrent attachés à l'église de Rome.

La France fut partagée entre les deux opinions pendant plusieurs années, ce qui causa de longues et cruelles guerres. Enfin elle se fixa comme le premier état Catholique Romaine quant à la doctrine, mais elle retint toujours beaucoup de liberté, et sur-tout elle ne permit jamais l'établissement des tribunaux de l'inquisition.

Nous avons souvent parlé des moines. A l'époque dont nous nous occupons, tous leurs couvens ne suivaient pas les mêmes régles ; mais presque tous avaient été réformés, et la mauvaise conduite qu'on leur avait reprochée cessa presque entièrement.

Les trois principales règles étaient

celles de St. François, de St. Dominique, et de St. Benoît.

Les moines de St. François ou les Franciscains, étaient les plus pauvres; ils vivaient d'aumônes, et des légumes et fruits qu'ils cultivaient eux-mêmes. Leur devoir était d'assister dans les paroisses auprès des malades, d'aller en mission plusieurs fois l'année pour faire des sermons dans les provinces, ou dans les pays lointains et barbares, pour prêcher l'évangile. Ils étaient habillés ordinairement de brun; mais quelques-uns avaient les vêtemens noirs. Leur chef s'appelait général, parcequ'ils se disaient les soldats de la religion.

Les disciples de St. Dominique avaient quelques possessions, et ne se piquaient pas d'une pauvreté si extrême que ceux de St. François. Ils remplissaient les mêmes devoirs que les Franciscains, et

ils étaient les ministres des tribunaux de l'inquisition. Quelques-uns parmi eux s'appliquaient aux lettres. La plupart des Dominicains étaient vêtus en blanc, avec des écharpes noires.

Les Bénédictins suivaient les régles de St. Benoît. Ils s'appliquaient particulièrement à l'éducation de la jeunesse, et à la culture des lettres. Nous leur devons beaucoup d'ouvrages utiles. Il y en avait qui portaient le noir, et d'autres dont l'habit était blanc.

Il y avait quelques autres confréries de moines, dont il ne vaut pas la peine de parler.

Pendant le règne de François I. un nouvel ordre de prêtres fut fondé par Ignace Loyola.

Ignace était un chevalier Espagnol, qui ayant été blessé dans la guerre, s'occupa pendant sa convalescence en lisant la vie

des saints, et devint ambitieux de se distinguer parmi eux.

Dès qu'il fut rétabli, il obtint la permission du pape de fonder un nouvel ordre religieux.

Il nomma ses disciples Jésuites. Ils possédaient de grandes et belles maisons, dans lesquelles pour la plupart ils établirent des écoles et des collèges.

Ils ne s'obligeaient pas à demeurer dans leurs couvens, mais au contraire on les encourageait à se mêler avec les gens du monde, et à tâcher par leur influence et leurs qualités agréables de les attirer à la religion.

Les Jésuites n'admettaient jamais parmi eux que des hommes qui s'étaient déjà distingués par des talens et par une vie sans reproche; mais malheureusement ils ne pouvaient exclure les ambitieux.

Tant que leur ambition ne les poussa qu'à se distinguer dans la littérature, ou par leur influence sur les mœurs, ils furent utiles et respectables. L'empire qu'ils fondèrent dans l'Amérique méridionale, au Paraguay, aurait même pû être de la plus grande utilité.

Mais ils ne s'arrêtèrent pas à l'éducation de nos jeunes gens, ni à l'amélioration des mœurs, ni à la civilisation des sauvages du Paraguay. Ils se mêlèrent bientôt de tous les gouvernemens, ils s'introduisirent dans presque toutes les familles : on les accusait de fomenter des querelles pour s'agrandir, ou pour s'enrichir ; et enfin leur influence devint si insupportable que tous les rois de l'Europe et le pape s'accordèrent à supprimer l'ordre entièrement dans le siècle dernier.

Pour les couvens des femmes, elles

suivaient les régles de St. François, de St. Dominique, et autres.

La plupart faisaient vœu de ne jamais sortir de leur cloître ; mais tu sais qu'il y en a, nommées Beguines, ou Sœurs de la Charité, qui se dévouent au service des pauvres et des malades, qui n'hésitent pas d'entrer dans les hôpitaux, de s'approcher des lits des moribands, de prier avec et pour les méchans, de supporter les foibles, d'inspirer l'espérance aux timides, et d'aider aux âmes malheureuses à se reposer en Dieu.

C'est là la vraie religion. C'est là obéir et imiter notre Seigneur Jesus Christ. L'Eglise de Rome, qui est la plus ancienne des Eglises chrétiennes, enseigne ces vertus qu'elle fonde sur son ancienne doctrine. Les Protestans tirent de leur doctrine réformée les mêmes leçons.

On ne peut croire en Dieu et en Jesus Christ, sans en devenir meilleur, et plus charitable envers les autres.

Obéis donc, mon cher Louis, aux préceptes que te donnera le ministre que ton père aura chargé du soin de ton éducation religieuse, afin que tu deviennes véritablement enfant de Dieu, et héritier du bonheur éternel.

CHAPITRE XXV.

DEPUIS 1547 JUSQU'A 1559.

HENRI II., fils de François I., succéda à son père. Il était brave, généreux, et vif. Comme son père, il aimait les plaisirs et les spectacles.

Il se laissa malheureusement gouverner par des favoris; et comme les disputes entre les Protestans et les anciens Catholiques auraient demandé un roi sage et ferme pour les contenir, son caractère facile leur donna tous loisir de se fomenter et de préparer les maux qui marquèrent les règnes de ses successeurs.

Il avait épousé la fameuse Catherine

de Médicis, nièce du pape Léon X., et il en eut plusieurs enfans. Mais pendant la vie de son père François I., et la sienne, Catherine dissimula ses grands talens, et ne paroissait occupée que du soin de sa beauté et des spectacles, qui occupaient la cour presque tous les jours.

Catherine fut couronnée avec son mari, ét ils firent ensemble leur entrée publique à Paris, où l'on avait preparé toutes sortes de jeux et de festins pour les reçevoir ; mais tu croiras à peine, ce que je te dis avec honte, que parmi les spectacles il y en eut un qui fait frémir. C'est qu'on fit brûler vives devant le roi, la reine, et toute la cour, plusieurs personnes, parcequ'elles étaient hérétiques ; c'est à dire, qu'elles étaient devenues Protestans.

La reine en temoigna un plaisir fa-

rouche, le roi en fut presque accablé ; il lui prit un frissonnement qui dura pendant quelque tems, et qui lui revint tant qu'il vécut chaque fois qu'on lui rappela cet evènement.

Pendant ce règne la famille des Guises, de la maison des ducs de Lorraine, se fit remarquer. La plus grande faute des Guises fut une ambition sans bornes, mais il y avait parmi eux une franchise, une loyauté parfaites, des talens de toute espèce, et une générosité qui s'étendit à tous, même à leurs ennemis.

Tu verras la part qu'eurent les Guises dans les guerres civiles, qui désolèrent la France pendant plusieurs règnes.

La guerre contre l'empéreur Charles V. se renouvela ; et Henri se mit à la tête de son armée, et s'avança sur la frontière de l'Allemagne. Il prit les villes

de Metz, Toul, et Verdun, qui jusqu' alors avaient appartenues à l'empire, mais qui depuis lors ont toujours été attachées à la France.

L'empéreur voulait reprendre Metz, mais le jeune duc de Guise la défendit; et ayant obligé l'armée Imperiale à se retirer, il traita les prisonniers avec une douceur et une générosité dont jusqu' alors on avait eu peu d'exemples dans la guerre.

Cette guerre fut courte, et bientôt après il y eut un grand changement dans l'empire. Charles V. abdiqua, et se retira dans un couvent, où il passa le reste de sa vie. En se retirant, il donna le royaume d'Espagne, avec les Pays-Bas, à son fils Philippe II., et laissa à son frère Ferdinand l'empire d'Allemagne.

Peu après, les François entreprirent une nouvelle expédition en Italie, où ils

esperaient toujours obtenir ou le duché de Milan, ou le royaume de Naples. Mais comme beaucoup d'autres, cette guerre ne servit qu'à montrer la bravoure des jeunes nobles François, car l'armée revint sans avoir gagné une seule ville.

Vers le même tems le roi d'Espagne, Philippe II., qui avait epousé Marie d'Angleterre, attaqua la France, et fit le siége de St. Quentin, en Picardie. L'amiral de France, qui s'appelait Coligny, se jetta dans la ville, et la défendit si bien, que l'armée Espagnole n'y produisit aucun effet. Le connétable de Montmorenci, gouverneur de Picardie, ayant rassemblé une armée considerable, fut surpris par les Espagnols comme il s'approchait pour leur faire lever le siége, et une bataille furieuse se donna tout près de St. Quentin. Six cent gentilshommes François, et quatre mille soldats, furent

tués; le connétable et plusieurs autres seigneurs furent faits prisonniers. Les François perdirent toute leur artillerie. Jamais depuis les batailles de Poitiers et de Créci ils n'avaient souffert une pareille défaite.

Heureusement pour la France, l'opiniâtreté de Philippe l'empêcha de suivre les conseils de ses officiers, qui auraient voulu marcher droit à Paris, qu'on aurait pu surprendre dans les premiers momens, et infliger par là des maux infinis.

Mais il s'obstina à continuer le siége de St. Quentin, ce qui donna le tems à Henri de rassembler ses forces, et de rappeler de l'Italie le duc de Guise et son armée. Ce jeune prince eut bientôt la gloire, non seulement de chasser les Espagnols de la France, mais de prendre Calais sur les Anglois, et de priver à jamais ces anciens rivaux de la France de

leur dernière possession sur son territoire. La paix se fit bientôt après ; et la reine d'Angleterre étant morte, Philippe épousa Elizabeth, fille ainée de Henri.

C'est le dernier evènement du règne de ce roi.

Parmi les jeux et les festins donnés à la cour pour célébrer ce mariage, il y avait une tournois, où les jeunes seigneurs, armés de pied-en-cap et montés sur de superbes coursiers, joûtaient avec des lances à l'imitation des anciens combats véritables des chevaliers.

Or, le roi, qui avait beaucoup d'adresse dans ces jeux, commanda au comte de Montgomeri de joûter avec lui ; celui-ci s'excusa d'abord, mais comme le roi insista il fallait obéir. Malheureusement la lance de Montgomeri se brisa sur le casque du roi, et un morceau du manche lui entra dans l'œil. Le roi blessé tomba

aussi-tôt à la renverse. Le dauphin accourut et le reçut dans ses bras ; on le porta sur son lit, où il demeura pendant onze jours sans parler ; puis il expira, laissant son royaume déchiré par des disputes religieuses, et la cour en désordre et remplie de jalousies de toute espèce.

Il avait régné douze ans, et laissa quatre fils et trois filles.

CHAPITRE XXVI.

DEPUIS 1559 JUSQU'À 1589.

Je t'ai dit que Henri II. laissa quatre fils.

Les trois ainés devinrent l'un après l'autre rois de France; mais nous les mettrons tous dans le même chapitre, parceque c'était véritablement leur mère, Catherine de Medicis, qui gouvernait la France pendant qu'ils régnaient.

François II. n'avait que seize ans à la mort de son père. On lui avait déjà fait épouser la jeune et belle Marie reine d'Ecosse, nièce du duc de Guise et du cardinal de Lorraine.

Le roi était très foible en santé et en

intelligence. Il n'était nullement propre à contenir les partis violens qui s'étaient formés entre ceux qui avaient embrassé la nouvelle religion, et ceux qui soutenaient l'ancienne.

Sa mère s'empara du gouvernement, et favorisa tous ceux qui soutenaient l'église Catholique-Romaine; dont les principaux étaient le connétable de Montmorenci, et toute la famille de Guise, qui, quoique opposée d'abord à Montmorenci, se réunit avec lui pour cause de religion.

De l'autre côté, les princes de la famille de Bourbon étaient à la tête des Protestans, ou Huguenots. Le chef de cette famille était Antoine de Bourbon, qui était roi de Navarre par droit de sa femme. Mais son frère le prince de Condé et ses parens, l'amiral Coligny, avec son frère d'Andelot, étaient véritablement les chefs des Protestans.

Ce parti, qui appartenait à l'ancienne maison royale de France, ne souffrit pas patiemment le gouvernement tyrannique de la reine et des Guises.

Pendant le court règne de François II. le royaume fut déchiré par les querelles des partisans des deux religions.

L'evènement le plus remarquable de ce règne, fut la punition cruelle de quelques Huguenots, qui étaient, disait-on, coupables d'un complot contre le duc de Guise, complot qu'on appela la conspiration d'Amboise.

La reine mère et les dames de sa cour, qui habitaient alors le château d'Amboise, se firent un plaisir atroce d'être présentes à l'exécution des pauvres Huguenots, et se moquaient de leurs souffrances.

Catherine avait fait emprisonner le prince de Condé, et l'avait condamné à avoir la tête tranchée ; mais la mort

subite du roi François, dans la seconde année de son règne, sauva la vie à Condé, et fit trembler la reine pour son autorité.

François ne laissa pas d'enfans. Sa jeune veuve retourna bientôt en Ecosse. La mauvaise éducation qu'elle avait reçue de Catherine de Médicis lui fit des ennemis de presque tous ses propres sujets, et lui coûta enfin la vie.

Charles IX. succéda à son frère François II., et malheureusement pour la France, la reine Catherine continua de gouverner le royaume. Ce règne, comme le dernier, ne présente qu'un spectacle de guerres civiles et de crimes atroces commis au nom de la religion.

Un homme vertueux, le chancelier de l'Hôpital, racheta un peu par sa vertu la réputation de la France pendant ces tems barbares.

Quoique fidèle à l'ancienne religion, il protégea les Huguenots contre la violence de la reine mère ; et quand Catherine et son fils voulurent établir l'inquisition en France, le chancelier de l'Hôpital s'y opposa si fermement qu'ils n'en purent venir à bout. Cela seul lui mérite la reconnoissance de la France.

Quand tu deviendras grand, mon ami, tu auras le cœur navré des choses qu'il faut lire sur les guerres de religion en France ; à présent je t'en épargnerai les détails. Mais il y a un evènement qui marque ce règne, et le distingue si fortement de tous les autres règnes des rois François, qu'il faut t'en parler, bien que ce soit avec horreur. Cet evènement est le massacre de la Saint Barthélemi. La reine voulait detruire les Protestans tout d'un coup. Pour cela elle s'était pourvue de l'adresse de chaque Hugue-

not à Paris. Elle avait ordonné aux gardes, et à la milice, de se tenir tous armés, et de porter une croix blanche au chapeau, et une écharpe au bras gauche.

Elle avait fait écrire dans toutes les provinces, que les gouverneurs des villes et des bourgs se tinssent prêts pour aider à ce que Catherine appelait faire justice des Huguenots. Tous répondirent qu'ils étaient prêts à obéir, hors le gouverneur de Bayonne, qui écrivit que le roi de France avait bien de sujets à Bayonne, mais qu'il n'y avait pas de bourreau.

La nuit fatale s'approcha ; la reine se montra plus gaie qu'à l'ordinaire. Mais le jeune roi était extrêmement agité, et semblait frémir à ce que lui-même avait ordonné.

A l'heur marquée par la reine mère, une cloche sonna, comme s'il y avait eu du

danger pour la ville, c'est ce qu'on appele sonner le Tocsin.

Aussi-tôt chaque Protestant fut attaqué. Ceux-mêmes qui étaient à table avec les Catholiques-Romains furent tués avec les couteaux qui servaient au festin.

Le duc de Guise se rendit en personne au quartier où logeait le vénérable Coligny, et restant lui-même dans le salon, il envoya ses gens tuer le bon vieillard dans sa chambre à coucher.

Avant le matin le roi s'était remis de ses craintes; il demanda un fusil, se posta à une des fenêtres du palais qui donnait sur la Seine, et tira sur les misérables Huguenots qui cherchaient à se sauver en passant la rivière.

Dans le palais, les deux seuls Huguenots qui ne périrent pas, furent le jeune Henri prince de Navarre, et le fils du prince de Condé.

Plus de cinq mille personnes périrent dans Paris même. Ceux qui s'échappèrent durent leurs vies à la générosité de quelques nobles ennemis.

Le maréchal de Biron, qui était le grand artilleur, en reçut un grand nombre à l'arsenal.

Après cette horrible boucherie, que la reine mère appelait une victoire sur les Huguenots, Charles IX. espérait, disait-il, vivre en paix. Mais il n'y a pas de paix pour les méchans.

Le royaume était plus troublé que jamais. Le roi lui-même tomba malade; il avait mal-aise au cœur, et une fièvre constante; son visage, qui était auparavant pâle, devint excessivement rouge. S'il dormait la nuit, il se réveillait en sursaut et en tremblant. Les médecins ne purent rien pour lui.

Son âme était encore plus malade que

son corps ; la Saint Barthélemi était sans cesse devant ses yeux ; il pleurait et demandait à grands cris pardon de ses péchés ; et enfin il mourut le plus misérable des hommes.

Charles IX. régna treize ans. Il avait epousé Elizabeth, fille de l'empéreur Maximilien, et ne laissa point d'enfans.

Henri III., frère de Charles IX., lui succéda. A la mort de Charles il était en Pologne, les Polonais l'ayant choisi pour roi.

Catherine de Medicis, qui aimait Henri plus que tous ses autres enfans, lui envoya aussitôt des messagers pour lui apprendre qu'il était roi de France.

Il quitta la Pologne, et en même tems sa couronne, pour se rendre à Paris ; aimant bien mieux être roi de France que de Pologne.

Quoique Catherine de Medicis eût régnée absolument pendant la vie de ses deux fils ainés, qui étaient très-jeunes, on esperait que Henri se chargerait lui-même du gouvernement, que par là les intrigues de la reine mère cesseraient, et que le royaume deviendrait plus tranquille.

En effet, Catherine se démit formellement de son autorité; mais le roi n'avait ni les talens ni la constance necessaires pour gouverner dans des tems si inquiets, et bientôt toute l'autorité retomba entre les mains de cette femme méchante et cruelle.

La guerre entre les deux religions devint plus acharnée que jamais. D'un côté les Condés, les Colignys, et beaucoup de nobles, regardèrent le jeune Henri de Navarre, auquel on avait fait épouser une des filles de Catherine,

comme leur chef naturel. Si Henri III. venait à mourir sans enfans, Henri de Navarre était de droit l'héritier du trône; et les Huguenots espéraient qu'en consequence leur parti deviendrait le plus puissant.

De l'autre côté, ceux de l'ancienne religion se moquaient de Henri de Navarre, de son petit royaume, et de son pauvre duché de Bourbon, dont les revenus suffisaient à peine pour lui fournir de quoi manger, et on ne l'appelait que le *Béarnois*, parcequ'il était né en Béarn.

Mais bientôt le caractère des grands chefs Huguenots, et le grand nombre de partisans qu'ils s'étaient faits, alarmèrent leurs rivaux pour la sûreté de leur religion ; et ils formèrent une ligue, dont le duc de Guise devint le chef. Cette ligue avait pour objet, de réprimer les

Protestans, et sur-tout d'empêcher que le roi de Navarre ne devint roi de France.

Le duc de Guise se mit à la tête de la ligue, et tu verras que les guerres, nommées les guerres de la ligue, furent les plus cruelles qui aient jamais desolé la France.

Henri III. prêta son nom pour fortifier la ligue.

Il n'avait pas d'enfans, et son frère le duc d'Anjou étant mort, les Huguenots declarèrent hautement que, le jeune roi de Navarre étant de droit héritier du royaume de France, tous les bons François devaient se ranger de son côté. Ils disaient aussi qu'il fallait s'opposer à Catherine et aux Guises, qui voulaient faire passer la couronne dans des mains etrangères, au lieu de la continuer dans la famille de Saint Louis, dont Henri de Navarre était le déscendant légitime.

Ceux de la ligue demandèrent du secours à Philippe roi d'Espagne, et la guerre civile recommença avec fureur. Le roi de Navarre gagna une victoire complète à Coutras, mais de l'autre côté le duc de Guise repoussa un corps d'Allemands, qui venait au secours des Protestans.

Henri III. se dégouta bientôt des chefs de la ligue; mais il n'eut pas le courage de prendre le parti du roi de Navarre; il sentit le joug pesant que la reine mère lui imposa, mais n'eut pas la force de le secouer.

Au milieu de la guerre civile, des intrigues, et des dissensions de la cour, il s'adonna aux plaisirs, et negligea tout-à-fait les affaires du royaume; enfin, il devint si méprisable à tous ses sujets, qu'on pensa plus d'une fois à le déposer, et à l'enfermer pour la vie dans un couvent.

Henri III., ayant appris ces desseins, s'alarma, et envoya dire au duc de Guise de ne point venir à Paris ; car il craignait l'amour que le peuple avait pour ce duc, et d'être déposé en sa faveur. Mais le duc s'avança ; les Parisiens se joignirent à ses troupes ; et quoique le roi s'efforçât de leur resister avec ses gardes, les citoyens s'avancèrent, en barricadant les rues, jusqu'aux portes du Louvre. Le roi s'echappa pendant la nuit. Catherine resta à Paris.

Elle s'efforça de procurer une trêve entre les deux partis, et enfin elle réussit, en promettant que le roi ferait assembler les états généraux du royaume.

Les états généraux signifient un nombre des seigneurs, du clergé, des gens de loi, et des principaux citoyens, qui s'assemblaient anciennement pour aider le roi dans son gouvernement, lui faire

connoître les besoins de son peuple, le fortifier de leur conseil, et lui fournir de l'argent.

Cette assemblée eut lieu à Blois peu de tems après, et le duc de Guise espérait en obtenir des pouvoirs suffisans pour gouverner le royaume pendant la vie de Henri, et peut-être pour succéder à la couronne après sa mort.

Mais le roi, qui soupçonnait les desseins de Guise, résolut de le prévenir par un crime. Il plaça lui-même neuf hommes dans un passage secret du palais de Blois, et ayant invité le duc à venir lui faire visite, les assassins tombèrent sur lui à la porte même de la chambre du roi, et le tuèrent.

Le cardinal de Guise, frère du duc, qui était aussi dans le palais, fut poignardé le lendemain ; et les corps des deux frères furent brûlés dans la cour du palais,

afin que leur famille n'eût pas même la triste satisfaction de les ensevelir.

Ce crime fut le dernier suggéré par Catherine de Medicis; elle expira bientôt après, pleine de remords, et agitée des plus cruelles souffrances.

La mort du duc de Guise irrita le peuple de Paris au point de lui faire declarer que Henri III. n'étoit plus roi de France. Les Parisiens indignés appelèrent le duc de Mayence, frère cadet des Guises, pour prendre la place du prince assassiné.

Henri III. au désespoir se réfugia parmi les Huguenots, et se reconcilia avec Henri de Navarre.

Ensemble ils entreprirent le siége de Paris, où les chefs de la ligue s'étaient fortifiés. Mais au moment qu'ils allaient commençer la guerre, un moine, nommé Jacques Clément, entra sous quelque

prétexte dans la chambre du roi, et lui enfonça un couteau dans la poitrine. Henri arracha le couteau, et en frappa l'assassin: les domestiques de la chambre tombèrent sur celui-ci et le mirent à mort avant qu'on eût le tems de l'interroger sur ses complices.

On soupçonna la duchesse de Montpensier, sœur des Guises, et l'on crut qu'elle voulait venger ses frères.

On soupçonna aussi le roi d'Espagne, qui était jaloux de ce que Henri s'était reconcilié avec les Huguenots, mais on n'a jamais su la vérité.

Le roi expira peu de tems après. Il ne laissa point d'enfans. Il fut le dernier de treize rois de la maison de Valois, dont le premier avait été Philippe de Valois.

CHAPITRE XXVII.

DEPUIS 1589 JUSQU'A 1610.

J'AURAI grand plaisir à te conter aujourd'hui, mon petit ami, l'histoire d'un roi que le peuple n'a jamais oublié. Toi-même, tout petit que tu es, as sûrement entendu parler de Henri IV.; de ce roi qui mit fin à la guerre civile, et dont le règne entier contribua plus à la prospérité et au bonheur du royaume que celui d'aucun autre roi.

Son père fut Antoine de Bourbon, sa mère Jeanne d'Albret, reine de Navarre. Jeanne avait beaucoup d'esprit; elle donna la meilleure éducation à son fils,

et lui inspira l'amour de tout ce qui est noble et genereux.

Je t'ai déjà dit que le roi de Navarre était très pauvre ; et Jeanne accoutuma son fils à courir avec les jeunes gens du voisinage tête et pieds nuds. Sa nourriture était grossière, et ses vêtemens unis et simples. Il allait à l'école publique avec les autres jeunes Béarnois, et les surpassait, pour la plupart, dans ses études, comme il le faisait toujours dans leurs jeux et leurs exercises du corps. Il aimait à courir à cheval, à grimper sur les rochers les plus escarpés, et sur le sommet des plus hautes montagnes.

Il avait quelquefois visité les côtes de la mer, où il apprit à nager, à manier un bateau, et enfin on ne négligea rien de ce qui pouvait lui fortifier le corps, ou lui former l'esprit et le cœur.

Sa mère étant protestante, il le devint

aussi. Les guerres civiles à cause de la religion commencèrent même avant sa naissance, et il avait à peine seize ans quand il se trouva à la bataille de Jarnac, où le prince de Condé, son oncle, fut tué, et les Protestans furent battus. Il était aussi avec Coligny à Montcontour, où son parti fut également malheureux.

L'année suivante, Catherine de Medicis fit la paix avec les Protestans, afin d'avoir occasion de les assassiner le jour de Saint Barthélemi, comme je t'ai conté dans le dernier chapitre.

Après cela cette femme terrible tint Henri prisonnier pendant trois ans ; mais il s'échappa enfin, et se mit à la tête des Huguenots.

Depuis ce tems il n'eut pas un moment de repos. Partout où il y avait du danger pour les Protestans, on voyait

Henri, qui ne s'épargnait jamais. Il encourageait ses soldats par sa bonhommie, sa gaieté, et sa franchise; et quand il avait remporté une victoire, il gagnait l'amour de ses ennemis mêmes par sa clémence et sa générosité. Il disait, "Le véritable ornement d'un général est le courage, la présence d'esprit dans une bataille, et la clémence après la victoire."

Henri avait, comme il le méritait, d'excellens amis, qui ne l'abandonnèrent jamais, quelque malheureux qu'il fût, dans les premières années de sa vie et de son règne.

Le maréchal de Biron valait lui seul presque une armée, par sa bravoure, sa sagesse, et sa fermeté.

Theodore Agrippa d'Aubigné, qui était son proche parent, était un vrai chevalier. Il aimait Henri tendrement,

et c'était plus comme ami que comme sujet qu'il prenait part à ses peines et à ses plaisirs. Il nous a laissé des mémoires très agréables de sa vie, qui comprennent aussi beaucoup des aventures de Henri.

Mais c'est Monsieur de Rosny, qui devint après duc de Sully, qui était l'ami le plus utile, le plus fidèle, et le plus devoué de tous ceux qui méritaient ce titre. Il nous a laissé l'histoire entière de son maître, et c'est dans ses pages, mon cher ami, que tu apprendras un jour pourquoi Henri IV. est le seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire.

Je t'ai dit à la fin du dernier chapitre, comment le roi Henri III. s'était uni aux Protestans, pour s'opposer au duc de Mayenne et à la ligue; et que sa mort arrêta, pour le moment, la guerre civile.

Tous les seigneurs catholiques qui étaient à l'armée des deux Henris abandonnèrent le jeune roi aussi-tôt après la mort de Henri III.; et presque tous ses officiers l'auraient quitté si l'un d'eux ne les avait retenus, en disant hautement à Henri, “Sire! vous êtes le roi des braves, et vous ne serez abandonné que des poltrons.”

Henri IV., avec la petite armée qui lui restait, fut obligé de se retirer de Paris. Le duc de Mayenne, à la tête des ligueurs, le suivit et l'attaqua plusieurs fois; mais le courage et la prudence de Henri remportèrent presque toujours la victoire.

C'était à la bataille d'Ivry qu'il dit à ses soldats, “Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire.”

Enfin il retourna à Paris pour en faire le siége, car il ne pouvait être roi de France en effet, tant que Paris restait au pouvoir des Guises.

Le siége dura long-tems, et les Parisiens souffrirent toutes les horreurs de la famine; on était obligé de mêler la farine dont ils faisaient le pain avec des os reduits en poudre.

On dit même qu'on avait mangé des enfans; et la plupart des habitans de la ville aurait péri certainement de faim, si Henri n'eut permis de tems en tems aux paysans de faire entrer du blé et de la viande.

Enfin le duc de Mayenne, ayant sû que le roi d'Espagne voulait avoir la couronne de France pour sa fille ainée, au lieu de la lui donner, comme il l'éspérait, s'il pouvait vaincre Henri IV., et que les chefs de la ligue penchaient aussi

du côté Espagnol, résolut de se reconcilier avec Henri, et de le reconnoitre comme roi de France.

Pour cela il invita les deux partis à une conférence, pour faire la paix. La conséquence en fut, que Henri IV, changea de religion, et devint, de l'accord de tous les François, véritablement roi de France. Le duc de Mayenne s'attacha à lui, et devint un de ses plus fidèles amis.

Peu après, la paix se fit entre la France et l'Espagne à Vervins; et depuis ce moment il n'y eut plus de guerre, ni civile ni étrangère, pendant la vie de Henri IV.

La première chose que fit Henri, fut une acte de justice. C'était de publier un édit, ou loi, appelé l'édit de Nantes, par lequel tous ses sujets, Protestans et Catholiques-Romains, avaient pleine liberté quant à leur religion.

Henri eut une maladie dangereuse après le traité de Vervins. On craignait pour sa vie, et il dit souvent à son ami Rosny, "Mon ami! je n'apprehende nullement la mort, vous me l'avez vu braver dans tant d'occasions périlleuses. Mais j'ai regret de sortir de cette vie sans avoir témoigné à mes peuples, en les gouvernant bien, que je les aime comme mes propres enfans."

La première chose que fit Henri pour la tranquillité du royaume, fut de licencier les troupes inutiles.

A l'aide de Rosny, qui contribua pour cela des fonds de sa propre fortune, il paya peu à peu les dettes de la couronne; il mit de l'ordre dans ses finances sans pressurer les peuples. Les paysans répétent encore adjourd'hui, "qu'il voulait qu'ils eussent une POULE AU POT tous les Dimanches."

La justice fut reformée, et il maintenait les jugemens, malgré son indulgence naturelle.

Il eut la consolation avant de mourir de voir les deux religions vivre en paix.

L'agriculture était chère à Henri IV., ainsi que ceux qui l'exerçaient. Il se vantait d'avoir une vigne, des vaches, et autres choses qui lui étaient propres; et de savoir si bien le ménage de la campagne, que comme homme particulier il aurait pu vivre commodément.

C'est à Henri IV. que Lyon doit les manufactures de laine et de soie; et c'est à lui que la France doit les vers à soie, et les plantations de mûriers.

Sous son règne on commença à faire en France de petites glaces dans le genre de celles de Venise.

C'est à lui qu'on doit en partie le Jardin Royal des Plantes à Montpellier.

Ce fut sous son règne qu'on forma le projet du canal de Briare, par lequel la Seine et la Loire furent jointes.

Paris fut agrandi et embelli par ses soins. Il forma la Place Royale ; il restaura les anciens ponts, bâtit le Pont Neuf, et augmenta les palais de Saint Germaine-en-Laie, Monceaux, Fontainebleau, et le Louvre, où la longue galerie fut son ouvrage.

Il augmenta aussi la Bibliothêque Royale, et il honora et favorisa les hommes de lettres.

Quand Dom Pedre de Tolède fut envoyé par Philippe III., roi d'Espagne, en ambassade près de Henri, il ne reconnut plus la ville qu'il avait vue autrefois si languissante. "C'est," lui dit Henri, "qu'alors le père de famille n'y était pas ; et aujourd'hui qu'il a soin de ses enfans, ils prospèrent."

La France n'a jamais eu ni de meilleur ni de plus grand roi. Il unit aux sentimens les plus élevés une simplicité de mœurs charmante ; et au courage d'un soldat, un fonds d'humanité inépuisable.

Mais il faut finir ce chapitre. Quelque long qu'il soit, il n'y a pas la moitié des justes louanges que je pourrais donner à Henri IV.

Ses bonnes qualités et ses belles actions peuvent servir d'exemples à toi, comme au plus grand roi. Si tu ne peux conquérir un royaume, et pardonner les ennemis qui t'ont livré bataille ; tu peux et dois pardonner les petits affronts et les petits injures de tes compagnons.

Si tu n'a pas le pouvoir de rendre justice dans un royaume entier ; tu peux obéir à tes parens, faire exactement ce qu'ils ordonnent, et être juste

envers tes frères et sœurs. Penses bien à tout cela, si tu veux être aimé et respecté quand tu seras grand.

Helas! le bon roi fut assassiné! Henri IV. était dans son carrosse, et passait par la rue de la Feronnerie en allant à l'arsenal, où demeurait son ami Rosny, qui était devenu duc de Sully. Un embarras de charrettes l'arrêta un moment, lorsqu'un homme nommé Ravaillac monta sur la roue du carrosse et enfonça un poignard dans le sein du roi, qui mourut sur-le-champ, après avoir régné vingt deux ans.

Henri IV. n'avait pas été si heureux dans sa famille qu'il le méritait. Il avait été forcé d'épouser sa première femme, Marguerite, fille de Catherine de Medicis; mais elle demeura toujours attachée à la ligue, et le quitta entière-

ment. Sa seconde femme, Marie de Medicis, était d'humeur à le rendre très-malheureux.

Il eut trois fils et trois filles.

CHAPITRE XXVIII.

DEPUIS 1610 JUSQU'A 1643.

LOUIS XIII. n'avait que neuf ans à la mort de son père Henri IV. Sa mère, Marie de Medicis, fut aussi-tôt déclarée régente du royaume. Elle commença sa régence par licencier les troupes du bon Henri, et elle dégoûta tous les anciens amis et ministres de son mari de manière qu'ils se retirèrent du service du jeune roi.

Elle prit pour favori un Florentin nommé Concini, maréchal d'Ancre, dont la femme était extrêmement méchante, mais elle avait beaucoup d'esprit. Marie de Medicis haïssait la religion

Protestante et les Huguenots, autant que les haïssait Catherine de Medicis; mais on ne peut jamais reprocher à Marie un seul acte de cruauté envers les particuliers, quoiqu'elle voulût bien leur faire la guerre tout ensemble.

Les guerres civiles semblaient sur le point de se renouveler dans les premières années du nouveau règne; la reine montra si hautement sa haine pour les Huguenots, qu'ils prirent les armes, et le prince de Condé s'unit avec eux; mais une paix simulée fut conclue au nom du roi, et le prince de Condé, qui ne soupçonna pas de trahison, fut saisi presque aussi-tôt, et mis à la Bastille.

La Bastille à Paris était un château qui n'existe plus, où on renfermait les prisonniers d'état et quelques autres. Un prisonnier d'état est une personne qui est renfermée quelque fois pour

avoir entrepris de tuer le roi, de troubler le gouvernement, ou de faire mal en aucune manière au royaume.

Mais on renfermait aussi à la Bastille des personnes dont on était jaloux, et quelquefois les familles nobles obtenaient des lettres du roi, qu'on appelait lettres de cachet, qui leur permettaient de renfermer leurs fils, ou autres parens, dont ils avaient à se plaindre. Or, les personnes qui obtenaient les lettres de cachet en firent souvent bien mauvais usage, et renfermèrent des personnes innocentes. C'est pourquoi je suis bien aise de t'annonçer, que les rois de France ne peuvent plus donner des lettres de cachet.

La nouvelle de l'emprisonnement du prince de Condé fit assembler les autres princes de nouveau, et la guerre recommença ; mais elle finit tout à coup à la mort du maréchal d'Ancre.

Cet homme et sa femme s'étaient rendus si odieux, particulièrement au jeune roi, qu'il écouta volontiers un courtisan favori, nommé De Luynes, qui lui proposa de faire arrêter le maréchal par un homme nommé Vitry, capitaine des gardes.

Ce Vitry choisit parmi les soldats treize assassins, et alla avec eux prendre le maréchal. Mais sous prétexte qu'il voulait résister l'ordre d'arrêt, il le poignarda sur-le-champ.

Sa femme fut décapitée par ordre du parlement de Paris, et la reine mère fut réléguée à Blois.

Lorsque le roi apprit la mort du maréchal d'Ancre, il dit à Vitry, "Grand merci à vous, à cette heure je suis roi."

Bientôt le roi chercha à se réconcilier avec sa mère, et y réussit par le moyen de l'evêque de Luçon, qui fut depuis si connu sous le nom de Cardinal de

Richelieu. Mais la mère et le fils se brouillèrent bientôt de nouveau. Enfin elle quitta la France ; et ayant passé de lieu en lieu sans trouver d'asile agréable, elle mourut bien malheureuse à Cologne quelques années après.

Si Marie de Medicis eut vécue dans des tems plus tranquilles, elle eût pû être estimée et aimée. Elle encouragea les lettres et les beaux arts ; ce fut elle qui employa le peintre Rubens à décorer le palais du Luxembourg de ces superbes tableaux qu'on voit aujourd'hui au Louvre, représentant les principales actes de la vie de Marie elle-même.

Après la retraite de la reine mère, le règne de Louis XIII. se passa principalement sous la direction de Richelieu, à ruiner les Protestans et à rétablir l'ancienne religion.

Il n'y eut jamais de guerres si cruelles

que celles entre les deux religions en France pendant ce règne. Les hommes des deux partis se poursuivaient plutôt en bêtes sauvages qu'en hommes.

L'événement qui distingua principalement cette guerre fut le siége de la Rochelle. Une femme—c'était la mère du duc de Rohan—défendit cette ville pendant un an contre l'armée royale commandée par Louis XIII. en personne. Peut-être l'aurait elle sauvée pour les Protestans, si le cardinal Richelieu n'eût fait construire un môle à l'entrée du port pour empêcher les Rochellois de recevoir des provisions de bouche, ou des munitions de guerre, de sorte qu'ils souffrirent toutes les extrémités de la famine avant de se rendre. Un morceau de pain était le don le plus précieux qu'on pût faire à un Rochellois quand les portes de la ville furent ouvertes.

Encore plusieurs moururent en conséquence de l'avidité avec laquelle ils dévoraient ce qu'ils obtinrent au premier moment.

Après ce siége les fortifications furent démolies, les fossés comblés, les priviléges des Rochellois anéantis, et la religion Catholique-Romaine rétablie dans la ville. Depuis cet événement les Huguenots ne purent jamais espérer de jouir de l'égalité avec ceux de l'ancienne religion, promise par Henri IV.

Louis XIII. se sentant tranquille de ce côté, s'engagea dans des petites guerres en Italie, et remporta quelques victoires, qui profitèrent à ses alliés.

Le cardinal de Richelieu, qui aimait beaucoup la guerre, se mit à la tête des armées. Il s'habilla en militaire. Au lieu de sa soutane il avait une armure à la mode du tems, et il changea son chapeau

rouge en joli chapeau militaire, avec un beau panache de plumes.

Enfin, comme ministre et comme guerrier, Richelieu obtint tant de pouvoir qu'il s'attira la jalousie des princes de la famille royale, et sur-tout du duc d'Orléans, frère unique du roi. En conséquence le duc excita une courte guerre civile; mais le duc de Montmorenci, qui s'était joint à lui, et qui commandait son armée, ayant été fait prisonnier, le cardinal, pour terminer la guerre, lui fit trancher la tête, sans que le souvenir des services qu'il avait autrefois rendus au roi pût le sauver.

Le duc d'Orléans se réfugia en Espagne; et une guerre, suscitée par lui, commença bientôt après de la part des Espagnols. Ils attaquèrent la France du côté du Pays-Bas avec beaucoup de succès. La guerre continuait aussi

en Italie ; et Louis XIII. était obligé d'entretenir six armées à la fois.

En général la France fut victorieuse ; mais cela coûtait tous les ans beaucoup de sang et beaucoup d'argent ; le peuple fut accablé d'impôts, car de ce tems les nobles ne payaient rien pour les besoins de l'état ; la plus grande partie de ce qu'avait fait le grand Henri pour le bonheur général du royaume, fut détruite ; les haines religieuses furent renouvelées ; et les François ne pensèrent plus qu'à la guerre.

Enfin le roi et le cardinal de Richelieu moururent dans la même année ; tous deux comme ils se préparaient à rejoindre les armées en Italie.

Louis XIII. régna trente-trois ans ; il avait épousé Anne d'Autriche, fille du roi de Espagne, et laissa deux fils.

Avant de mourir il nomma régente, sa femme Anne d'Autriche; et s'étant réconcilié avec son frère le duc d'Orléans, il le nomma lieutenant-général du royaume.

CHAPITRE XXIX.

DEPUIS 1643 JUSQU'A 1700.

Louis XIV. n'avait que cinq ans à la mort de son père.

Sa mère, Anne d'Autriche, prit la régence à elle seule, malgré la volonté du feu roi, qui avait nommé plusieurs conseillers.

Elle se laissa gouverner par le cardinal Mazarin, Italien de naissance, moins hardi que le cardinal Richelieu, qui avait gouverné sous le nom de Louis XIII., mais assez adroit pour faire croire tout ce qu'il voulait, à la régente Anne d'Autriche, et à son fils.

Je t'ai dit que Louis XIII. avait com-

mencé une guerre contre l'Espagne, et une autre guerre en Italie. La régente fut obligée de continuer ces guerres. Les principales forces de l'Espagne étaient dans les Pays-Bas ; l'armée Françoise de ce côté était commandée par le duc d'Enghien, fils du prince de Condé. Il est connu dans l'histoire sous le nom du Grand Condé, après qu'il succéda au titre de son père. Il y avait aussi dans l'armée à cette époque, le maréchal de Turenne, un des plus grands généraux qui furent jamais ; et plusieurs autres officiers qui contribuèrent beaucoup à la gloire militaire du règne de Louis XIV, qu'on a nommé LE GRAND.

Les premières années de son règne furent distinguées par la grande bataille de Rocroy, gagnée par Condé ; par la prise de plusieurs villes des Pays-Bas, et de la Hollande ; par des conquêtes en

Lorraine, en Artois, et en Espagne ; et par la prise de plusieurs places en Allemagne.

Ces guerres furent terminées par la paix de Munster, qu'on croyait fort avantageuse pour la France.

Il est vrai que la guerre avait été glorieuse. On avait remporté des victoires, on avait pris des villes, on avait battu les flottes de l'ennemi, mais la France souffrait.

Pour avoir l'argent pour maintenir les armées, le cardinal Mazarin inventa toutes sortes d'impôts ; et trouvant que l'argent manquait encore, on envoyait les soldats dans les villages prendre le blé et le bêtail des cultivateurs, qui, voyant que leur travail ne leur profitait en rien, cessèrent de semer les champs ; d'où resulta une disette.

Le peuple attribua tout au cardinal

Mazarin. Quelques-uns des seigneurs, qu'il avait offensés par son orgueil et son avarice, se joignirent au peuple. Une guerre civile, nommée la guerre de la Fronde, commença à Paris même, et ceux qui s'en mêlèrent furent appelés les Frondeurs.

Le prince de Condé se joignit à la Fronde ; plusieurs autres ducs et seigneurs en devinrent aussi les partisans. Tous demandaient justice contre le ardinal Mazarin, et requéraient le sougement du peuple.

Au moment même de la paix triomphante de Munster, le roi, avec sa mère et Mazarin, furent chassés de Paris, et obligés d'aller de province en province chercher un asile.

Enfin Louis fit la paix avec ses sujets à condition d'éloigner le cardinal Mazarin, qui se retira à Cologne. Mais à

peine une année s'était écoulée, qu'il fut rappelé à la cour, et la guerre de la Fronde recommença avec plus de vigueur que jamais.

Un ecclésiastique, qui n'était alors que le coadjuteur de Paris—c'est-à-dire, le prêtre qui assistait l'archevêque—mais qui devint ensuite cardinal de Retz, se distingua dans cette guerre domestique, et nous en a laissé une histoire detaillée dans ses mémoires.

Enfin la cour se trouva obligée de renvoyer Mazarin de nouveau.

Les Espagnols avaient saisi l'occasion de ces guerres civiles pour reprendre quelques-unes des conquêtes faites avant la paix de Munster; et les armées des deux partis de la Fronde furent heureusement tournées contre l'ennemi extérieur. Après une courte guerre, heureuse pour la France, Mazarin fut

employé de nouveau à négocier une paix, appelée la Paix des Pyrénées, dont le principal article fut le mariage du roi avec l'infante Marie Thérèse.

Il faut t'apprendre, que les princes et princesses d'Espagne se nomment infants et infantes. Le mariage se fit avec beaucoup de magnificence dans une petite ville frontière, nommé St. Jean de Luz; et l'entrée des deux époux à Paris fut d'un éclat dont on se souvint long-tems.

Le cardinal Mazarin mourut l'année suivante, et le roi prit le gouvernement entre ses propres mains.

Le ministre choisi par le roi après la mort de Mazarin s'appelait Colbert; et il est certain qu'il mérita la confiance de son maître, et la reconnoissance du royaume.

A cause des lois qui existaient alors,

il lui était impossible de donner au peuple tout le soulagement qu'il aurait voulu ; le peuple était seul chargé des impôts, les seigneurs en étaient exempts. Mais au moins Colbert faisait dépenser les produits des impôts avec economie ; il étendit les manufactures établies par Henri IV. ; il en encouragea de nouvelles ; il protégea les commerçans, et encouragea la navigation, ainsi que tous les arts et les sciences utiles.

Louis XIV. aimait les affaires, et les entendait fort bien ; il travaillait toujours avec ses ministres, et veillait lui-même à ce que tous remplissaient leurs devoirs. C'est ce qui me parait être la partie plus estimable de son caractère. Mais, comme c'est sur-tout à cause de ses conquêtes qu'on lui a donné le surnom de Grand, il faut revenir à ses guerres.

Les desseins ambitieux de Louis XIII.

et du cardinal de Richelieu, étaient les vrais fondemens des guerres et des conquêtes de Louis XIV., qui autant qu'eux voulait détruire la religion Protestante, et rétablir dans toute l'Europe, autant qu'il était possible, l'ancienne foi.

Pour cela il fit la guerre à tous ses voisins; mais comme une partie des Pays-Bas et de la Hollande avait embrassé la religion Protestante, c'était contre ces pays qu'il tourna principalement ses armes.

Il me sera impossible de te nommer toutes les victoires remportées de ce côté par lui et par ses généraux, ou toutes les villes qu'il prit. Par-tout où il tournait ses armes il fut victorieux, et il ne paroissait pas impossible à lui et à ses courtisans qu'il devint le monarque de toute l'Europe. Ses succès dans tout ce qu'il entreprenait éblouirent

tellement ses sujets, et même les étrangers, qu'on ne l'appelait plus que le *Grand Monarque*—LOUIS LE GRAND ; et enfin tout ce que put inspirer la flatterie.

Il ne pensa qu'à s'agrandir, et cherchait aussi à rendre puissans les divers membres de sa famille.

Par ses négociations il obtint pour son petit fils, Philippe duc d'Anjou, la couronne d'Espagne, à la mort de Charles II. sans enfans.

Mais au milieu de toute la fortune de Louis XIV. il avait un ennemi qui ne cessa jamais de l'observer, et qui était le véritable gardien de la foi Protestante. C'était Guillaume prince d'Orange, qui devint par la suite roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III.

Ce prince était né avec un talent militaire au moins égal à celui de Condé

et de Turenne ; il était vertueux à un point que Louis ne pouvait concevoir ; et sa prudence égalait sa vertu et ses talens.

Il est vrai qu'il perdit beaucoup de batailles contre les généraux de Louis, mais il ne céda jamais au désespoir ; et peu à peu, par sa persévérance autant que par ses talens militaires, il regagna tant sur les conquêtes de Louis, qu'il le força de conclure la paix de Ryswick ; par laquelle les François promirent de rendre tout ce qu'ils avaient gagné au de là du Rhin, de remettre au duc de Savoie ce qu'ils lui avaient pris, de rendre aux Espagnols presque toutes les villes qu'ils avaient conquises, et à la Hollande ce qu'elle avait perdu.

C'était sans doute bien à regret que Louis accepta ces conditions. Mais une seconde disette affligea le peuple, et

il paraissait impossible de maintenir les armées à cause du manque absolu d'argent, que le peuple épuisé ne pouvait plus fournir...

La France avait cependant gagné quelques provinces importantes ; elle retint plusieurs fortresses, et une partie de la Flandre ; et la gloire militaire du roi et de ses généraux surpassait toute celle des plus grands capitaines depuis la fondation du royaume.

Louis XIV. aimait autant le faste et la magnificence dans sa cour, que la gloire à la tête de son armée ; et rien n'était plus riche que les vêtemens de ses courtisans, rien de plus recherché que les parures des dames de la cour. Plus on dépensait en habits ou en équipages, plus on plaisait au roi, qui donna lui-même l'exemple d'un luxe dont on n'avais jamais vu le pareil en France.

Il n'y avait que jeux, spectacles, et divertissemens à la cour. Le roi n'avait jamais aimé Paris depuis la guerre de la Fronde; aussi n'y passait-il que très peu de tems. C'est pourquoi il tenait sa cour à St. Germain, à Fontainebleau, et plus souvent à Versailles.

Tu as été au théâtre, et tu sais ce que c'est qu'une comédie et une tragédie. Hé bien! Louis XIV. avait un théâtre par-tout où était la cour; et sur ce théâtre on répresenta, pour la première fois, presque toutes les meilleurs pièces que nous ayons; car du tems de Louis XIV. vivaient les deux meilleurs poëtes tragiques, Corneille et Racine, et le meilleur auteur de comédies, Molière, qui aient jamais écrit en François.

Louis aima et encouragea les hommes de lettres; aussi il y eut une foule d'excellens écrivains en tous genres de son tems.

Sous son règne l'Académie Françoise fut fondée; un observatoire astronomique fut commençé; l'Hôtel des Invalides pour les soldats blessés fut bâti; et Louis fortifia son royaume soit par des ouvrages pour la défense et l'ornement des ports de mer, soit par les citadelles qu'il bâtit dans toutes les provinces de France comme sur les frontiers.

Tu vois donc qu'on avait raison de l'appeler Louis le Grand sous beaucoup de rapports; et tout étranger qui aurait visité la cour de Louis XIV. n'aurait pas manqué de le nommer l'Heureux aussi bien que le Grand.

Outre la magnificence dont je t'ai parlé, partout où était la cour, on voyait l'abondance jusqu'à la profusion. Les petits villages mêmes près des palais, participaient en quelque sorte au bonheur

des grands. Le roi n'avait qu'à commander, et soit qu'il alla à la chasse avec sa cour, soit qu'il fît de petits voyages de plaisir, les villageois paroissaient en habits de fête, dansaient à l'ombre des arbres du village, et je ne doute pas que le roi ne se flattât que tout cela marquait l'aisance des laboureurs, car sans doute il n'examinait pas trop sévèrement si cela s'étendait sur toute la France.

Hélas! il n'en était rien. La magnificence de la cour aggravait les impôts. Peu de seigneurs vivaient à la campagne parmi leurs paysans.

Le désir de briller aux yeux du Grand Monarque les menait tous à Paris. Pour avoir de quoi acheter leurs beaux habits et leurs brillans équipages, ils opprimaient les cultivateurs de leurs terres, afin de leur arracher le peu d'argent que les impôts du roi leur avaient laissé.

Il y avait alors en France une coutume qui opprimait le peuple : c'est ce qu'on appelait la Corvée. Quand un bon villageois avait une ferme que lui et sa famille cultivaient avec soin, il arrivait souvent qu'ils n'en jouissaient pas du fruit. Cela venait de ce qu'au moment de la récolte ils étaient obligés, par les droits du seigneur, c'est à dire la Corvée, à laisser leurs propres champs, ou leurs propres vignes, pour aller faire la moisson du seigneur ; et jusqu'à ce que son blé, son vin, et son huile, fussent rentrés, le produit des fermes du peuple restait sur les terreins. Là, une partie se perdait faute d'en faire la récolte au moment favorable ; et quelquefois il arrivait que si le mauvais tems venait un peu avant l'hiver, plus de la moitié du produit était gâtée et perdue. Néanmoins il fallait toujours payer les impôts du roi et les rentes du seigneur.

Tu vois donc, mon ami, que plus le roi gagnait de gloire dans la guerre, plus il étalait de magnificence à sa cour, plus aussi le peuple souffrait. Nous verrons tantôt combien la France devint malheureuse par les suites de la gloire même du règne de Louis XIV.

Je terminerai ici ce chapitre, qui est déja très long; demain nous verrons que Louis devint moins heureux dans les dernières années de son règne.

CHAPITRE XXX.

DEPUIS 1700 JUSQU'À 1715.

Je t'ai dit que par des négociations heureusement conduites, Louis XIV. avait assuré la couronne d'Espagne à son petit fils Philippe duc d'Anjou, après la mort du roi Charles II.

Les autres souverains de l'Europe, alarmés de voir un royaume aussi puissant que l'Espagne soumis ainsi à la France, s'unirent pour renouveler la guerre.

L'empereur d'Allemagne voulait procurer le trône d'Espagne à sa famille, et attaqua les possessions de Louis et de son petit fils en Italie.

Après quatre ans de guerre, pendant lesquelles Louis fut bien moins heureux que dans les commencemens de son règne, l'Angleterre, la Hollande, et le Portugal s'étant unis avec l'empereur, la France et l'Espagne furent attaquées de tous côtés.

Bientôt les armées de Louis furent chassées entièrement de l'Allemagne, et les François furent battus à la bataille de Hochstet, ou Blenheim, où ils perdirent plus de monde qu'ils ne l'avaient fait depuis les journées de Créci et de Poitiers.

Les alliés étaient commandés par le prince Eugène et le duc de Marlborough; les François, par les maréchaux Tallard et Marchin.

Bientôt après, le maréchal Villeroi perdit la bataille de Ramillies; et les villes d'Anvers, Gand, Ostende, et plu-

sieurs autres, furent enlevées aux François.

Enfin la gloire semblait avoir abandonné Louis XIV. Par mer et par terre ses généraux furent vaincus; et pour comble de malheur, il vint un hiver si froid, que les oliviers et les orangers périrent, presque tous les arbres fruitiers gélèrent, il n'y eut point d'espérance de récolte.

Le cri des peuples malheureux et affamés parvint enfin à la cour. Le découragement entra dans tous les cœurs, et Louis demanda la paix.

Les conditions auxquelles les alliés voulaient bien faire cette paix étaient si humiliantes, que les François aimèrent mieux continuer la guerre malgré toutes leurs souffrances; mais enfin, après onze ans de guerres infortunées, la paix se

conclut à Utrecht, et continua pendant le reste de la vie de Louis.

A cette époque il n'était sous nul rapport le roi brillant et heureux qu'on le croyait quelques années auparavant.

Son fils ainé le dauphin, et sa femme la dauphine, étaient tous deux morts. Il chérissait son petit fils le duc de Bourgogne, devenu dauphin par la mort de son père, comme son successeur; et toute la France regardait ce prince comme un roi qui devait un jour égaler Louis XIV. en grandeur, et rappeler la bonté de Henri IV.

Le prince était aimé de tous; et il le méritait bien. Son gouverneur avait été le duc de Beauvilliers, et son précepteur Fénélon, le plus aimable, le plus éclairé des évêques.

Le jeune prince s'était appliqué à tout ce qui pouvoit être utile à sa patrie.

Il avait examiné lui-même la condition des terres, des agriculteurs; et il avait formé d'excellens plans pour améliorer les lois qui fixaient les relations des seigneurs avec leurs dépendans.

Il avait épousé Marie Adelaide de Savoie, femme tout-à-fait digne de lui par ses talens, ses vertus, et ses graces; mais Louis XIV. eut la douleur de les voir expirer tous les deux dans l'espace de six jours. Ils succombèrent à la petite vérole. Leur fils, le duc de Berri, mourut six jours plus tard, et fut enseveli avec eux à St. Denis.

Marie Therèse, femme de Louis XIV., étant morte, le roi épousa madame de Maintenon. Son rang ne permettait pas au roi de la faire reine de France, aussi il n'y eut que peu de personnes qui sussent qu'elle était sa femme. Elle avait été gouvernante de quelques-uns

de ses enfans, et il avait trouvé sa conversation si agréable et si brillante, qu'il l'avait épousée pour la tenir toujours près de lui.

Elle avait beaucoup d'influence sur Louis ; elle blâmait les plaisirs brillans de la cour ; et cette cour, qui avait été si gaie, devint d'une extrême tristesse. Il est vrai qu'on s'habillait toujours, qu'on avait de beaux équipages, qu'on allait à la chasse, et à la promenade en cérémonie comme autrefois ; mais il se mêlait beaucoup de solemnité à tout cela ; personne ne riait ; on ne jouait plus ; il n'y avait presque plus de bals ; mais on allait écouter des sermons des grands prédicateurs presque tous les jours.

Mais ce que je reproche le plus à Madame de Maintenon, c'est, qu'elle se servit de son influence sur le roi pour persecuter les Protestans.

En te contant les bienfaits de Henri IV. j'ai nommé l'édit de Nantes, par lequel les Protestans et les Catholiques jouissaient tous des mêmes droits, et avaient la permission d'exercer leur religion également.

Or, Louis XIV. révoqua cet édit bienfaisant. Aussi-tôt la persécution commença. Les Protestans furent accusés de toutes sortes de crimes, et les accusateurs se saisirent de leurs biens. Les juges n'avaient pas le courage de prononcer en faveur d'un Huguenot. Ceux de cette religion étaient mal reçus partout où ils présentaient, et ils se trouvèrent enfin réduits à un tel état de misère, que presque toutes les familles qui en avaient les moyens s'échappèrent de France, et s'établirent en Angleterre, en Hollande, ou en autres pays Protestans.

Parmi les familles exilées, il y avait un grand nombre de fabricans échappés de Lyons, qui portèrent avec eux les manufactures auxquelles ils avaient été employés; et qui furent fort utiles aux nations qui reçurent ces pauvres persécutés, en même tems que la France perdit infiniment en population et en industrie.

Vers la fin de sa vie, Louis s'aperçut de ces malheurs, et devint sensible en partie aux causes qui les avaient produites. Sentant que la mort s'approchait, il envoya chercher le seul enfant qui restait de son petit fils le dauphin. Il le prit entre ses bras, et après quelques paroles très affectueuses, il le conjura de ne pas aimer la guerre ni le faste comme il l'avait fait; il lui conseilla aussi de soulager les peuples, et d'avoir plus d'égard pour leurs souffrances qu'il n'en avait eu.

Louis XIV. mourut peu de jours après. Il avait régné soixante-douze ans.

Il ne laissa point de fils, et le seul petit fils qui lui survécut fut Philippe V., roi d'Espagne.

Son successeur, Louis XV., était son arrière petit fils ; et, comme Louis XIV., il succéda au trône, n'ayant que cinq ans.

CHAPITRE XXXI.

DEPUIS 1715 JUSQU'A 1774.

Comme je te l'ai dit à la fin du dernier chapitre, Louis XV. n'avait que cinq ans lorsqu'il succéda à son bis-aïeul. Son cousin, Philippe duc d'Orléans, devint régent.

Le royaume était si pauvre, en conséquence des dépenses énormes, causées par le faste de la cour et par les armées de Louis XIV., qu'il paroissait presque impossible de fournir aux justes dépenses du gouvernement.

Tu ne peux pas encore comprendre les difficultés, èt les dangers même, d'un royaume qui n'a pas assez d'argent pour

payer les officiers du gouvernement, et pour solder les troupes. Ainsi je ne t'en parlerai plus, non plus que des projets formés par différentes personnes, pour augmenter les ressources du roi, qui se terminèrent par la ruine d'un grand nombre de particuliers.

Le duc d'Orléans aurait voulu maintenir la paix pendant sa régence ; ses ennemis disaient que c'était parcequ'il aimait le plaisir et l'oisiveté plus que l'action. Mais les mieux instruits savaient bien que le royaume était trop pauvre pour soutenir une guerre sans opprimer le peuple, qui ne faisait que commençer à respirer après la misère causée par les dernières guerres de Louis XIV.

Cependant, le cardinal Alberoni, qui gouvernait alors l'Espagne sous le nom de Philippe V., suscita une guerre contre

le régent. Elle fut de courte durée, et toute à l'avantage de la France.

La paix qui la termina fut garantie par l'Angleterre, la Hollande, et l'Allemagne; et il n'y eut plus de guerres contre l'Espagne jusqu'à l'époque de la révolution Française, qui termina le règne du successeur de Louis XV.

Avant la fin de la régence du duc d'Orléans, un grand malheur arriva. Ce fut la peste, qui désola les villes du midi de la France, et particulièrement Marseilles.

Quelques hommes malades de la peste, étaient arrivés dans le port de cette ville sur des vaisseaux provenans du Levant. La contagion se répanda dans la ville. Ceux qui étaient assez riches s'échappèrent aussi-tôt avec leurs familles. Tous les négocians qui avaient de ces petits campagnes, nommés

Bastides, dans le voisinage de Marseilles, s'y réfugièrent, avec leurs femmes et leurs enfans, de manière qu'il ne resta que le peuple, les ecclésiastiques, les forçats, et quelques soldats, dans la ville.

La plupart des médecins et des maîtres-boulangers s'étaient échappés des premiers. Ainsi il n'y eut personne pour soigner les malades, et les pauvres manquaient de pain.

Dans les rues étroites la maladie allait comme un incendie de maison en maison, detruisant tous les habitans sans exception. Il n'y eut personne pour ensevelir les morts. Dans les grandes rues, et dans les places publiques, les morts et les moribonds, couchés sur la place, infectaient l'air, et communiquaient leur maladie mortelle aux passans.

Les magistrats, qui restaient à la ville, étaient au désespoir.

Ils s'assemblèrent à l'Hotel de Ville. Ils trouvèrent qu'il était impossible d'acheter du blé, parceque les provinces voisines refusaient toute communication avec les gens infectés; et par la même raison, nul vaisseaux ne s'approchait de leur port pour leur apporter des vivres.

Ils envoyèrent donc faire des supplications au régent, pour avoir du pain et des médecins. Plusieurs magistrats s'offrirent pour aller à la tête de quelques bandes de forçats, tirer les cadavres infects des maisons abandonnées et des rues desertes, pour les ensévelir. Quelques-uns même moururent en remplissant cet acte de piété. Mais les deux personnes qui sauvèrent peut-être Marseilles, furent le général des forçats et l'évêque.

Ce dernier, véritable ministre de Dieu, ne se contenta pas de donner de l'argent pour nourrir le peuple affamé, ou de fournir des remèdes aux malades;

d'ériger et de pourvoir aux hôpitaux, où les sœurs de la Charité, fidèles à leur Seigneur Jesus Christ, se présentaient en son nom pour soigner les pestifères; mais, méprisant le danger, il allait porter les consolations de la religion aux moribonds; et pour que nul ne manquât ces consolations, il fit dresser un autel dans la principale place publique de Marseilles, où on servait une messe continuelle, nuit et jour; et où il prêchait lui-même, quand les autres devoirs, qu'il s'était imposés, lui en laissaient le tems.

Ce fléau dura plus d'un an. J'ai lu le journal des tristes événemens qui en marquaient le cours.

J'ai visité les rues étroites où le peuple a tant souffert. On m'a désigné le longueur et la largeur des immenses fosses, où plus de la moitié des habitans de Marseilles fut ensévelie; et j'ai visité aussi le lieu où était l'autel de l'évêque.

J'espère qu'un jour tu en feras autant : et alors, souviens-toi de la vertu, de la charité chrétienne, de l'oubli de toute crainte et de toute espérance personelle, qui marquèrent le caractère de M. de Belzunce, évêque de Marseilles. Ton cœur en deviendra meilleur ; ta vie plus utile aux hommes, et plus conforme aux commandemens de Dieu.

Mais il faut revenir aux affaires du roi, qui fut declaré majeur à l'age de treize ans, et dès-lors le gouvernement fut conduit sous son nom.

Le duc d'Orléans étant mort, le duc de Bourbon devint premier ministre, et par ce fait gouvernait le royaume. Il choisit pour épouse du roi, Marie Leczinska, fille de Stanislas, qui avait été roi de Pologne.

Louis XV. se maria à seize ans ; mais il commença bientôt à traiter la reine

d'une manière indigne ; ce qui continua pendant le reste de sa vie.

Après le duc de Bourbon, le cardinal Fleury devint ministre. On pourrait dire qu'il régna pendant seize ans, vû l'influence qu'il exerçait sur l'esprit du roi. Il aimait la paix, et il aurait voulu conduire les affaires du royaume avec économie ; mais il n'avait pas la force d'esprit nécessaire pour guider un royaume qui avait autant souffert que la France, et qui allait se plonger dans une guerre où s'engageâssent presque tous les souverains de l'Europe.

Cette guerre ne fut pas cependant de longue durée, et par suite de la paix qui la termina, le riche duché de Lorraine fut réuni à la couronne de France, et n'en fut plus séparé.

Une autre guerre s'éclata bientôt, qui devint beaucoup plus sérieuse.

Il faut te conter comment cette guerre commença.

L'empereur d'Allemagne, Charles VI., étant mort sans fils, sa fille, Marie Therèse, hérita non seulement de l'empire, mais du royaume de Hongrie.

Or, quelques-uns des princes Allemands ne voulurent pas qu'une femme portât la couronne impériale, et ils s'armèrent pour chasser Marie Therèse.

Charles, electeur de Bavière, voulait se faire empereur. Il demanda du secours à Louis XV., qui envoya aussi-tôt une armée en Allemagne; cette armée eut d'abord beaucoup de succès contre les forces de l'impératrice reine.

Elle s'était refugiée en Hongrie, où elle fit assembler les états du royaume. Elle se rendit à l'assemblée en grand deuil, avec son jeune fils entre ses bras. Elle présenta l'enfant à chaque noble en

particulier, le priant de la considérer elle-même comme orpheline de leurs rois, et de protéger l'innocent opprimé qu'elle leur présentait.

Soudain toute l'assemblée s'écria "*Nous mourrons tous pour notre* ROI *Marie Therèse,*" car les Hongrois aimaient à l'appeler roi plutôt que reine.

Sous peu de jours elle eut une armée qui repoussa les François et les Bavarois de ses états de Hongrie et d'Autriche.

Les Anglois avaient pris le parti de Marie Therèse. Le roi George II. gagna la bataille de Dettingen en Allemagne, et repoussa ainsi les François jusqu'au Rhin.

Louis XV. se mit alors à la tête de son armée, et prit quelques villes frontières de la Flandre ; puis il voulait aller en Alsace, mais il fut arrêté par un maladie dangereuse. A cette occasion les

François lui témoignèrent un intérêt si vif, qu'on ne l'appelait plus que Louis le Bien-aimé.

Après la convalescence du roi, la guerre fut plus favorable aux François, qui gagnèrent les batailles de Fontenoi et Lawfeld, qui prirent Gand, Ostend, Bruxelles, et Bergen-op-Zoom.

Mais quoique le roi fut victorieux en Flandre, ses armées furent battues partout ailleurs. En Italie, la bataille de Plaisance fut perdue. Les troupes de la reine de Hongrie ravageaient la Provence ; et les Anglois ruinèrent le commerce François par leur succès sur mer, et s'emparèrent des colonies Françoises.

Enfin Louis demanda la paix ; on la fit à Aix la Chapelle, et par cette paix la France abandonna la cause des Bavarois. Elle abandonna aussi toutes ses conquêtes en Flandre, et ne re-

gagna de tout ce qu'elle avait perdu que l'île du Cap Breton.

La paix dura quelques années ; mais à peine la France eut-elle commençée à en sentir les avantages, qu'une guerre, qu'on a nommée la guerre de Sept Ans, commença, et toutes les nations de l'Europe s'y trouvèrent engagées.

Les François et les Anglois commencèrent par des querelles dans les colonies d'Acadie, ou Canada, et dans les Indes Orientales ; mais il serait trop ennuyeux de te réciter tous les événemens de cette guerre, qui concerna plutôt Frederic le Grand, roi de Prusse, et les autres princes Allemands, que la France.

Enfin on conclut une paix à Versailles, et il n'y eut plus de guerres pendant le règne de Louis XV.

Par cette paix, la France céda à l'Angleterre le Canada, et plusieurs des îles

Indiennes. Les Anglois gagnèrent aussi l'île de Majorca, et la Floride en Amérique.

Quelques années après cette paix, le roi de France acheta le droit de souveraineté sur l'île de Corse, des Gênois, qui s'en disaient les maîtres.

Le général Paoli, noble du pays, qui se mit à la tête des habitans, résista, inutilement, à l'occupation de l'île par les François; et le Corse demeura à la France, qui en reçut, quelques années plus tard, le maître le plus absolu qui ait jamais porté la couronne de Charlemagne.

C'était sous le règne de Louis XV. qu'on supprima l'ordre des Jésuites.

Ce règne fut très remarquable par la licence des mœurs à la cour, et parmi les nobles et les grand seigneurs. Les dames n'étaient pas meilleures que leurs

maris. Une partie du clergé même, par sa mauvaise conduite, méritait le mépris de tout le monde. Les pauvres étaient opprimés, et il n'y eut personne qui s'intéressât au bonheur du peuple.

Malheureusement aussi, les gens de lettres qui écrivaient pendant ce règne étaient, pour la plupart, des hommes sans mœurs, qui avaient très peu de religion. Leurs ouvrages, quoique pleins d'esprit et d'instruction, n'étaient pas propres à réformer les mœurs de ceux qui les lisaient.

Le peuple, étant accablé de misère, n'avait plus le tems de s'instruire; et quand on est ignorant, on ne peut pas distinguer le bien du mal. Souviens-toi que tel était l'état des François lors de l'avènement de Louis XVI. au trone; et tu excuseras en partie, la mauvaise

conduite du peuple vers la fin de son règne.

Louis XV., qui avait été le Bien-aimé, devint bientôt le méprisé de ses sujets. Aussi il ne fut guères regretté quand il mourut de la petite vérole, après avoir régné cinquante-neuf ans.

Il laissa quatre filles, mais ses fils moururent avant lui, et il eut pour successeur son petit fils Louis XVI.

CHAPITRE XXXII.

DEPUIS 1774 JUSQU'A 1793.

LOUIS XVI. avait à peu près vingt ans à la mort du son grand-père, Louis XV.

Du vivant de celui-ci, il avait épousé l'archiduchesse Marie Antoinette, fille de l'impératrice-reine Marie Therèse.

Les fêtes qui eurent lieu à Paris à l'occasion de ce mariage, furent troublées par un accident qui coûta la vie à plusieurs personnes ; et cet accident fut regardé par quelques superstitieux comme de mauvais augure pour les jeunes époux.

Cependant rien ne semblait plus heureux que les premières années de leur

règne. Le roi était bon, doux, appliqué aux affaires, et vouloit sincèrement le bonheur de son peuple.

La reine était très aimable. Elle avait des manières séduisantes, et elle était très affectueuse avec ses amies intimes, quoique sa jeunesse et la gaieté de son caractère la menèrent quelquefois à montrer un peu trop ses aversions, et le sens délicat qu'elle avait pour les ridicules.

Rien de plus brillant que la cour sous les auspices de Marie Antoinette. Mais le roi était toujours si sérieux, que, malgré sa jeunesse, on disait de lui, qu'il avait l'air d'un père de famille qui regarde avec indulgence les jeux de ses enfans, lorsqu'il paroissait au salon de la reine.

Il avait deux frères, dont l'un lui ressemblait en bonté, et le surpassait en

talens; c'est celui qui devint après Louis XVIII. Son frère cadet, le comte d'Artois, était léger comme le plus léger des courtisans, et ne fut pas autant aimé que ses deux frères; c'est celui qui devint Charles X.

Le fils aîné de Louis XVI. mourut. Le second, qui devint dauphin par cette mort, était un charmant enfant; très beau, et très vif; et il montra, étant tout jeune, des qualités dont on aurait pû tirer les plus heureux espérances.

Les sœurs du roi vivaient dans une retraite volontaire; toutes étaient respectables par leurs vertus. Mais madame Élisabeth avait un caractère supérieur, qui se fit voir dans l'adversité.

La fille du roi promettait beaucoup comme son frère; ainsi, quant à la famille royale, il semblait que la France ne pouvait être plus heureuse.

Il y avait des saisons, où, fatiguée des

plaisirs brillans d'une cour, Marie Antoinette aimait à se retirer à une ferme ornée, nommée Trianon, où elle avait fait faire des jardins rustiques, et où elle avait une laiterie qu'elle s'amusait à diriger.

Alors, on lui reprochait qu'elle oubliait trop qu'elle était reine de France, parceque laissant ses habits de cérémonie, et vêtue d'une simple mousseline blanche, elle allait parmi ses vaches, courrait dans ses plantations, et cultivait ses platebandes, comme si elle avait été simple particulière.

Ces beaux jours se passèrent trop vîtes. Elle n'apprit que trop tôt à se mêler de politique. Elle devint très malheureuse; et sa ferme à Trianon fut réduite à un amas de ruines!

Malgré toute la bonté du roi, et toutes ses bonnes intentions envers ses peuples, il n'avait pas la vigueur et la force d'âme nécessaires pour gouverner un grand

royaume, qui avait souffert en conséquence de la fausse gloire de Louis XIV. et des vices de Louis XV.

Louis XVI. choisit d'abord pour ministre, Monsieur Turgot, homme de talent et de vertu ; mais comme les maux du royaume ne pouvaient être remédiés tout à coup, on s'impatienta ; M. Turgot fut renvoyé, et Monsieur Necker, citoyen de Genève, qui avait une grande réputation comme financier, fut appelé à diriger les affaires de la France.

Cependant, quoique Louis voulut la paix, il se trouva engagé dans une guerre maritime avec l'Angleterre.

Les colonies Américaines de ce dernier royaume, se sentant une force morale et physique suffisante, pour se gouverner comme états independans, avaient commencé une guerre contre leur roi George III., sous prétexte de resister

à certains impôts, mais véritablement pour gagner cette indépendance tant désirée.

Or, les gouvernemens de France et d'Espagne, voulant affoiblir l'Angleterre, secoururent, de toutes leurs forces navales, les provinces révoltées.

La France envoya aussi des troupes pour renforcer les Americains, qui, sous la conduite du grand Washington, achevèrent enfin leur indépendance.

Cet événement, au lieu d'affoiblir l'Angleterre, n'a fait que lui fournir de nouveaux moyens. Mais c'est de la France qu'il faut parler.

Les flottes de Louis furent commandées par l'amiral d'Estaing et par le comte d'Orvilliers. Il en avait aussi sous le comte de Guiche et le comte de Grasse.

Tous soutinrent plusieurs combats

avec les Anglois, mais n'eurent aucun succès decisif.

Dansla quatrième année de la guerre, le comte de Grasse essuya une defaite fâcheuse près de l'île de Sainte Lucie. L'amiral Rodney commandait les Anglois. Il prit quatre vaisseaux de ligne François, et en coula un à fond.

Peu après, les François et les Espagnols furent défaits par les Anglois à Gibraltar ; après quoi, la paix se fit, et Louis XVI. n'eut plus d'ennemis étrangers à combattre.

Cependant, les difficultés domestiques s'accroissaient. Quoique Louis fut frugal lui-même, les dépenses de la cour étaient énormes.

La Corvée subsistait encore ; les classes priviligiées, c'est à dire, ceux qui ne contribuèrent rien aux bésoins de l'état, si livraient à une luxe extrème.

Les mœurs étaient généralement dépravées.

Le peuple souffrait, les cultivateurs étaient opprimés, les commerçans payaient au delà de ce que leur commerce pouvait supporter ; et il y avait un desir général que le roi assemblât les états du royaume, comme dans les anciens tems, pour l'aider de leur conseil, et lui indiquer les moyens de soulager son peuple, non par des bontés passagères, mais par des lois qui les garantissent à jamais de l'oppression.

Enfin Louis XVI. céda au désir de son peuple, et fit assembler les états ; c'est à dire, les nobles, le clergé, et un nombre de députés pour représenter le peuple, parmi lesquels se trouvaient des agriculteurs, des commerçans, des manufacturiers, et des hommes de loi. Ces députés s'appelaient le tiers état.

Les états s'assemblèrent à Versailles. Le roi s'y rendit, et tous espéraient de ce jour le bonheur de la France. Hélas! le mal était devenu si grand, que personne ne savait par où, ni comment l'attaquer.

Les téméraires voulaient trop faire; les timides, trop peu. Très peu de nobles voulaient écouter la proposition de diminuer leurs priviléges; et la moitié du clergé tint ferme pour l'ancien système, qui lui assurait les grandeurs et les richesses, et le laissait libre des fardeaux de l'état.

Pour le tiers état, il voulait tout égaliser. Il voulait que les impôts fussent distribués de manière que les nobles et les prêtres payassent dans la même proportion que les paysans. Il voulait aussi que les grades supérieures de l'armée fussent accessibles aux fils des citoyens

comme à ceux des nobles, et qu'il en fût de même des places à la cour et de toutes celles du gouvernement. Le tiers état voulait aussi diminuer le nombre des nobles, et du clergé; et si on eut accordé une partie de ces demandes à tems, il n'est pas impossible qu'on eût épargné à la France des années de crime et de misère.

Mais le roi était entouré de ministres foibles, dont les préjugés contre le peuple étaient si enracinés, qu'ils ne voulaient rien écouter des demandes du tiers état.

Le comte d'Artois, qui était, comme je t'ai dit, le frère cadet du roi, et les nobles qui dépendaient particulièrement de la cour, se mirent à assembler une armée pour intimider les états généraux, qui s'étaient nommés l'assemblée nationale.

La reine, persuadée par de mauvais

conseillers, employa son influence pour empêcher que le roi n'écoutât le peuple.

On congédia M. Necker, le seul ministre qui eût quelque influence salutaire dans le gouvernement ; et dès lors il y eut une espèce de guerre ouverte entre la cour et la nation.

Quelques hommes du peuple, pris les armes à la main, avaient été enfermés dans la Bastille ; le peuple résolut de les délivrer. Il vint de tous les quartiers de Paris, marcha contre cet ancien chateau, le démolit de fond-en-comble, et en délivra tous les prisonniers.

Le peuple, ivre de succès, massacra le gouverneur M. de Launay, et son lieutenant M. de Lolme, fixa leurs têtes sur des piques, et les porta en triomphe par les rues.

Après cette horrible tragédie, les princes et les nobles commencèrent à s'effrayer. Au lieu de se tenir fermes

pour aider le roi de leurs conseils et de leur présence, ou pour guider la multitude par leurs lumières et leur modération, ils s'enfuirent dans les pays étrangers ; et la plupart ne reparut en France, que les armes à la main pour combattre contre leur patrie.

Si tu te souviens de ce que je t'ai dit de la misère et de l'ignorance du peuple à la fin du règne de Louis XV., tu ne seras pas étonné d'apprendre qu'il se laissa guider par des méchans qui voulaient s'agrandir au depens du roi, des nobles, et même du peuple aussi. Mais tu es trop jeune pour comprendre toutes les causes des malheurs qui arrivèrent après la première émigration des nobles.

Je te conterai, cependant, l'histoire personelle du roi et de sa famille, quoique je sache que cela te fera beaucoup de peine.

Quand l'assemblée nationale se réunit d'abord, c'était à Versailles, où étaient aussi le roi et sa famille.

Mais cette assemblée s'étant rendue à Paris, elle envoya chercher le roi, la reine, et leurs enfans, et les fit loger aux Tuileries comme prisonniers d'état.

Les princes émigrés avaient formé une armée, et menacèrent d'envahir la France du côté de l'Allemagne. Les Parisiens s'alarmèrent aussi-tôt. Le roi, avec la reine, leurs enfans, et madame Elisabeth, sœur du roi, tentèrent de s'échapper pour rejoindre les princes en Allemagne.

Malheureusement, ils s'arrêtèrent à Varennes, où ils furent reconnus, et ramenés à Paris comme prisonniers, pour être très indignement traités.

Ils demeurèrent un an aux Tuileries après cet événement. Les amis de la

France espéraient toujours qu'il sera possible de remédier aux maux du royaume, et de replacer le roi sur le trône à des conditions honorables pour lui, et avantageuses au peuple.

Mais il n'en était plus tems. Ceux qui s'étaient emparés du pouvoir suprême, envoyèrent le roi, avec sa famille, au vieux palais du Temple, ou ils furent gardés très étroitement, et où ils eurent la douleur d'apprendre que Paris était devenue le théâtre des scènes les plus atroces.

La boucherie de la Saint Barthélemi ne fut pas plus cruelle que celles des mois d'Aôut et de Septembre de l'année mémorable qui fut la dernière de la vie et du règne de Louis XVI.

Alors commença une seconde émigration. Ce fut celle des hommes vertueux et persécutés, qui, ayant perdu toute

espérance d'être utiles à la patrie, s'échappèrent d'une mort certaine, pour l'amour de leurs familles, et dans l'espérance de rentrer en France dans un tems plus heureux.

Les membres les plus respectables de l'assemblée nationale s'étaient retirés, et il n'y resta que des hommes violens et ambitieux.

Ils mirent le comble à leurs crimes, en maltraitant le bon Louis et sa famille. Ils firent un procès au roi ; et comme ses juges avaient résolu sa mort d'avance, il fut condamné, malgré la défence touchante faite par ses avocats, et le vingt-un Janvier 1793, on lui trancha la tête sur la Place Louis XV., dont on avait changé le nom en Place de la Révolution.

Pendant la dernière année de la vie de Louis XVI., qui se passa dans le prison du Temple, il divisa son temps

entre ses exercises religieux, l'étude, et le soin de son fils. Ses bourreaux ne lui avaient pas laissé de domestiques; et le roi lui-même habillait et déshabillait le dauphin.

Madame Elisabeth et la jeune princesse faisaient les fonctions de femmes de chambre de la reine, et se servaient elles mêmes. Elles étaient redevables à quelques amies courageuses, des linges necessaires pour elles, pour le roi, et le dauphin. Ces amies trouvaient les moyens de leur envoyer ces choses au risque de leur vie.

L'éducation de la princesse et du dauphin occupait et soulageait le roi et la reine jusqu'au moment où on sépara le roi de sa famille. Alors l'affliction véritable commença.

Après sa condemnation, on lui refusa le moindre délai, et il ne vit qu'une

fois sa famille désolée. Ce fut le nuit même du jour où on prononça l'arrêt cruel et injuste de sa mort.

Le lendemain, accompagné de son confesseur M. l'abbé Edgeworth, on le mena à l'exécution.

L'abbé, ayant prié pendant quelques momens avec lui, s'écria, "Enfant de Saint Louis, montez au ciel;" et au même instant la glaive descendit, et Louis XVI. expira. La patience et le calme noble avec lesquels il avait soutenu ses malheurs, le véritable desir qu'il fit voir pour le bonheur de la France, lui attirèrent le respect de ses ennemis mêmes, et un amour extrème de tous ceux qui avaient étés de sa cour.

La reine, avec ses enfans et sa sœur, restèrent au Temple tous ensemble encore six mois. Le pauvre petit prince, dévenu trop tôt Louis XVII., fut alors

séparé de ses parentes ; et, négligé, prisonnier, et malade, il mourut deux années après.

La reine, qui avait supporté ses malheurs avec la plus grande patience, fut condamnée à mort huit mois après le roi ; ensuite leur sœur, Madame Elisabeth, dont le seul crime aux yeux de ses bourreaux mêmes, était son amour pour sa malheureuse famille, subit le même sort ; et il n'y eut que la jeune princesse qui s'échappa.

Louis XVI. régna dix-neuf ans, et ne laissa que cette fille, qui avait tant souf-ferte, et le pauvre petit Louis XVII.

La princesse épousa dans la suite son cousin le duc d'Angoulême.

CHAPITRE XXXIII.

DEPUIS 1793 JUSQU'A 1802.

Après la mort de Louis XVI. ceux qui gouvernaient la France eurent la folie de détruire toutes les anciennes lois avant d'en former de nouvelles, et de s'imaginer qu'il serait possible de gouverner le royaume sans un roi, et sans des lois solides.

Ils formèrent une espèce de conseil, qui devait conduire les affaires de jour en jour, ou d'année en année, selon ses notions particulières du bien public. Ainsi, comme il n'y avait pas de lois fixes, personne ne savait quand il faisait

bien et quand il faisait mal; et les hommes furent punis très-souvent un jour, pour avoir fait ce qui devenait un devoir le lendemain.

Mais comment pourras-tu croire, mon cher ami, que ce conseil, qui voulait gouverner la nation, eut l'horrible impiété de défendre aux François de croire en Dieu, et qu'il abolît la religion Chrétienne?

Il faisait trancher la tête à tous les ecclésiastiques qu'il trouvait. Des hommes, des femmes, des enfans mêmes, furent massacrés parcequ'ils ne voulaient pas abandonner leur croyance en Dieu!

Ce n'était pas seulement à Paris que ces choses se firent. A Lyon, à Toulon, à Marseille, des comités, nommés de Sâlut Public, furent envoyés par le conseil de Paris pour chasser les prêtres et les nobles, pour se saisir de tous leurs

effets, et pour forcer le peuple à se conformer aux volontés de ceux qui gouvernaient.

Je n'ai pas le cœur de te répéter la moitié de ce que firent ces méchans.

Mais, pour te consoler un peu de ce qui se passait de si terrible en France, nous parlerons des émigrés, et des vertus que la cruauté même de leurs ennemis fit connoître.

J'ai connu plusieurs familles nobles, qui, s'étant réfugiées dans les pays étrangers, semblaient oublier le luxe auquel elles étaient accoutumées ; et qui s'accommodaient, comme les plus humbles particuliers, à se servir elles-mêmes, à soigner et élever leurs enfans, à travailler pour eux, pour leur assurer une éducation conforme à leur naissance ; et tout cela se faisait sans murmure, je pourrais même dire avec une gaieté, qui

étonna ceux parmi lesquels ces familles s'étaient refugiées.

Il y avait aussi parmi le peuple, beaucoup de domestiques, qui, ne voulant pas quitter leurs ançiens maîtres, les suivirent dans l'exil, les servirent avec encore plus de zèle que dans leurs jours de bonheur, et travaillèrent pour leur fournir de quoi subsister.

J'ai connu intimement M. l'abbé Cabart. Il avait été précepteur des neveux de M. de Juigné, archevêque de Paris. Lors de l'émigration forcée des ecclésiastiques, ses elèves, accompagnés de quelques-uns de leurs parens, se refugièrent en Hollande. Mais l'abbé, avec une cinquantaine de ses confrères, s'échappa dans un bateau découvert, et aborda en Angleterre, où il fut logé, avec beaucoup d'autres prêtres, dans une maison que le roi leur prêta à Winchester,

où ils reçurent une petite pension pour pourvoir au nécessaire.

Ceux qui voulaient vivre plus à l'aise, travaillaient de leurs mains à faire des bourses, des chaussons, et autres bagatelles, qu'ils vendaient aux Anglois.

Ceux qui avaient plus d'instruction que les autres, trouvaient quelquefois des elèves, auxquels ils enseignaient le François.

M. Cabart se mit à travailler de sa main à de petits ouvrages, en attendant qu'il trouvât des elèves. On sut qu'il gagnait beaucoup, sans pour cela jouir de plus de luxe que ses confrères : mais il ne put cacher long-temps ce que devenait l'argent qu'il gagnait, car il était obligé d'avoir recours au premier magistrat de Winchester, pour faire passer cet argent, avec ce qu'il pouvait épargner de sa nourriture même, à ses elèves en Hollande, afin qu'ils ne manquâssent

pas de moyens pour achever leur éducation.

Je pourrais te citer mille traits de cette espèce, mais je te laisserai le plaisir de les lire quand tu connoîtras les fils et les petits-fils de ceux dont la vertu éclairait les tenèbres des plus malheureux tems de la France.

Enfin on commença à voir qu'il était impossible de vivre dans un pays où il n'y avait ni religion ni lois. Les méchans qui gouvernaient si mal la France, fürent mis à mort. Je n'en nommerai qu'un; Robespierre. Le gouvernement qu'il dirigeait s'appele le Règne de la Terreur.

* * * * * * *

Il vint ensuite un gouvernement qu'on nommait le Directoire. Alors on s'efforça de rétablir un peu la loi et la religion; mais il était absolument né-

cessaire de tourner tous les efforts du pays contre les ennemis extérieurs.

Tous les souverains de l'Europe, alarmés par la révolution qui s'était faite en France, et craignant que leurs sujets ne se soulevassent contre eux, et contre les abus de leurs gouvernemens, résolurent de faire la guerre contre elle pour rétablir l'ancien gouvernement, ramener la famille royale de Bourbon, et la remettre sur le trône.

Plusieurs régimens, formés d'émigrés François, se joignirent aux armées étrangères.

Les François qui restaient dans le pays, soupçonnèrent que les Allemands, les Prussiens, et les autres nations, voulaient conquérir la France, et la partager entr'eux.

Alors tous les cœurs François s'échauffèrent.

Tout malheureux qu'était le peuple, le danger de la patrie l'excita à des efforts de courage inouïs. Des armées se formèrent de tous côtés ; des généraux se présentèrent, inspirés par le desir de sauver la patrie. Parmi eux se trouva un jeune homme, né dans l'île de Corse, nommé Napoléon Bonaparte.

Les ennemis furent repoussés de tous côtés, excepté par mer ; où les flottes Françoises furent battues, l'une après l'autre, par celles de l'Angleterre.

Alors, dans l'espérance d'attaquer les Anglois dans leur plus riche colonie—c'est à dire, dans les Indes Orientales—une armée Françoise, sous la conduite du jeune Napoléon Bonaparte, se rendit en Egypte.

Les campagnes de cette armée, en Egypte et en Syrie, furent très intéres-

santes, et semblaient d'abord favorables aux François. Mais enfin, battu par les Anglois par terre et par mer, le général s'échappa d'Egypte, et passant à travers les flottes Angloises, aborda heureusement en France.

Son armée resta en Egypte après lui. Beaucoup de soldats, et quelques excellens officiers, y périrent; le reste capitula.

A son retour à Paris le général Bonaparte trouva le gouvernement François dans le plus mauvais état. Il n'y avait presque pas de lois; les principaux membres du gouvernement se disputaient continuellement à qui exercerait le pouvoir suprème; les armées, mal pourvues et mal equippées, pouvaient à peine tenir ferme contre l'ennemi; enfin, tout était en désordre.

Il me sera impossible de te détailler les moyens qu'employa Bonaparte, mais

en peu de mois il se mit à la tête du gouvernement, sous le nom de Premier Conseil, et conclut une paix générale, utile à toutes les nations, mais surtout à la France.

Pendant le petit espace que dura cette paix, un grand nombre d'émigrés rentrèrent dans la patrie. Quelques-uns regagnèrent leurs terres et leurs fortunes ; d'autres entrèrent au service du nouveau gouvernement, et dévinrent des citoyens utiles ; et la pauvre France respira un peu, après les maux cruels de la première révolution.

CHAPITRE XXXIV.

DEPUIS 1802 JUSQU'A 1814.

Avant de continuer notre petite histoire de France, considérons un peu l'état du pays.

Tu te souviens, qu'avant la révolution qui termina l'ancienne monarchie Françoise par la mort cruelle de Louis XVI., les nobles étaient généralement corrompus; que le peuple était opprimé et ignorant; et qu'il y avait un désordre général par tout le royaume.

Tu as compris que ce désordre devint beaucoup pire, quand les méchans eurent forcé tant d'hommes vertueux à quitter le pays lors de la second émigration.

Mais je t'ai dit, qu'après quelque tems les plus sages, trouvant qu'il était impossible de vivre dans un pays sans loi et sans religion, s'efforcèrent de rémédier aux maux qui opprimaient leur patrie.

Le rétablissement des églises, et le rappel des curés, furent les premiers pas vers le bon ordre. Puis vinrent des lois qui assuraient à tous le droit d'exercer leur religion également. Ensuite d'autres lois pour la protection des pauvres ; et enfin l'établissement d'un grand nombre d'écoles, pour diminuer l'ignorance honteuse qui avait été une des principales causes des violences et des cruautés de la révolution.

C'était lorsqu'on avait ainsi commencé à rétablir l'ordre, que Napoléon Bonaparte se fit Premier Conseil.

Bien des gens lui reprochent de très mauvaises qualités ; même des crimes.

Pour moi, je regrette en lui l'ambition qui le mena enfin à sa perte ; mais je sais qu'il a été la bienfaiteur de la France.

Personne ne lui refuse les talens d'un grand capitaine, le bonheur d'un grand conquérant. Mais cela ne mène ordinairement qu'à cette espèce de fausse gloire qui épuisa le royaume sous Louis XIV.

Napoléon avait l'esprit legislateur autant que guerrier. Il fit examiner toutes les lois anciennes et nouvelles de la France. Il en choisit les meilleurs, y ajouta ce qui manquait, et forma du tout un corps de loi appelé le Code Napoléon, qui assura à la France des lois justes et bienfaisantes, et la protection du gouvernement pour toutes les classes de citoyens.

Napoléon rétablit tous les collèges,

en fonda de nouveaux, et érigea de écoles par toute la France.

Il donna de nouveaux privilèges aux académies des sciences et des arts, et il encouragea les manufactures. Il fit bâtir des ponts, et construire des routes d'un bout du royaume à l'autre. Il étendit ces bienfaits jusqu'en Italie; et un jour j'espère y passer avec toi, par la grande route du Simplon, qu'il fit pratiquer à travers la chaine des Alpes.

Tu vois, donc, que les dix années qui s'étaient passées depuis la mort de Louis XVI. jusqu'à la paix faite par Napoléon à Amiens, avaient beaucoup profité aux François, malgré les scènes terribles et les souffrances qui en marquèrent le commencement.

Il faut à présent revenir à l'histoire des événemens.

Le premier fut le renouvellement de la guerre avant que la paix eût durée deux ans. La France commença cette guerre avec une armée fort superieure à tout ce qu'elle avait connu auparavant. Les soldats étaient aguerris ; et les généraux, formés dans les guerres de la révolution, égalaient ceux des meilleurs tems de Louis XIV. par leurs talens et leur expérience.

Deux ans après le renouvellement de la guerre, Napoléon résolut de se faire proclamer empereur des François et roi d'Italie. Il en avait déjà tout le pouvoir. A l'imitation de Charlemagne, il se rendit à Milan ; et ayant fait venir l'ancienne couronne de fer, qu'on gardait toujours à Monza, il s'en fit couronner, au grand contentement de l'armée, et de beaucoup de François qui étaient bien aises que le chef de leur gou-

vernement portât le plus haut titre que l'on connoisse.

A l'occasion de son couronnement, il accorda plusieurs privilèges aux pays qu'il avait subjugués. Il donna des titres, et autres marques d'honneur, à ses généraux et à ses conseillers, et des fêtes au peuple. Après ces cérémonies il recommença ses campagnes.

Par-tout où paroissaient les armées de Napoléon, elles furent victorieuses. Il donna plusieurs fois la paix sous des conditions humiliantes à tous les gouvernemens de l'Europe continentale. Ce ne fut qu'avec l'Angleterre qu'il eut à maintenir une guerre perpetuelle; et quoique ses armées fussent toujours victorieuses, sa marine ne l'était pas. Soit que les flottes Françoises se rencontrassent seules avec celles de l'Angleterre, soit qu'elles fussent renforcées de celles

d'Espagne, ou d'autres alliés, les batailles navales se terminèrent toujours à l'avantage des Anglois. Après la bataille de Trafalgar, gagnée sur les flottes unies de France et d'Espagne par Lord Nelson, qui mourut au moment de sa victoire, la marine Françoise ne se releva plus du tems de l'empereur.

Napoléon conçut une haine particulière contre l'Angleterre ; et cette haine s'accrut outre mesure parcequ'il croyait voir que, dans les renouvellemens perpetuels des guerres continentales, c'était l'argent de l'Angleterre qui payait les troupes de ses ennemis.

S'il se fût contenté de posséder la France, la Flandre, et l'Italie, et de donner la loi aux autres nations du continent, il eût pû régner jusqu'à la fin de sa vie, et transmettre son empire à ses enfans. Mais il voulut s'approprier

l'Espagne ; il voulut conquérir la Russie ; il voulut donner des royaumes à tous ses frères ; en un mot, il se laissa dominer par une ambition sans bornes.

Les Anglois, sous le commandement du duc de Wellington, détruisirent l'une après l'autre les armées qu'il envoyait en Espagne.

La grande armée qu'il avait préparé pour la conquête de la Russie, et qu'il mena en personne à travers l'Europe entière, jusqu'à Moscou, fut détruite.

Une partie périt par le feu que les Russes mirent à leur ancienne capitale, pour qu'elle ne donnât pas d'abri aux ravageurs de leur pays, et une autre partie par la sévérité de l'hiver.

Des milliers d'hommes périrent de froid.

Pendant plusieurs mois après la retraite de l'armée, les voyageurs trou

vaient sur la route, les hommes et les chevaux de l'armée Françoise gélés, sans paroitre avoir eu d'autre mal que le froid.

Beaucoup de ceux qui s'échappèrent perdirent les mains et les pieds par l'effet de cet hiver désastreux, et très peu arrivèrent en France.

Pour Napoléon, il se trouva comme par miracle à Paris. Mais ses ennemis avaient gagné la bataille de Leipsic. Les François virent enfin que Napoléon n'était pas invincible. Les Anglois, ayant chassé ses armées d'Espagne, s'étaient avancés en France.

Le parti politique qui voulait le retour des Bourbons, prit courage. On proposa de placer le frère de Louis XVI. sur le trône de France ; et Napoléon fut obligé d'abdiquer, et de se retirer à l'île d'Elbe, où il fut regardé comme prisonnier

d'état par toute l'Europe, et de toutes ses grandeurs passées, on ne lui laissa que le nom d'empereur.

Cependant Louis Xavier, frère de Louis XVI., quitta sa retraite de Hartwell en Angleterre, et rentra en France après vingt deux ans d'exil. Il fut couronné sous le nom de Louis XVIII., et on espérait qu'enfin la guerre, qui avait duré vingt ans, et qui avait agité toutes les nations de l'Europe, serait finie.

Mais Napoléon s'échappa de l'île d'Elbe. Après une année d'exil, il revint en France. L'armée se déclara aussi-tôt pour lui. Louis XVIII. fut encore une fois chassé du royaume, et Napoléon reprit la couronne impériale.

Mais il ne la retint que cent jours. Toute l'Europe se souleva contre son retour. Une bataille decisive se donna

à Waterloo. Napoléon commandait les François en personne; le duc de Wellington était à la tête des Anglois, et avait pour alliés les Prussiens, commandés par le prince Blücher.

Jamais il n'y eut de bataille plus contestée; mais Napoléon fut vaincu, et peu après il fut exilé de nouveau.

Mais cette fois son exil fut plus pénible, plus complet que la première. On le relégua à l'île de Saint Hélène; île qui n'a qu'un seul et très petit port, où l'on puisse aborder. L'île est à une centaine de lieues de tout pays habitable; et taint que dura la vie de Napoléon, elle fut gardée nuit et jour par des vaisseaux Anglois.

Il y vécut six ans. Il mourut d'une maladie aggravée par l'inquiétude, et les regrets.

Quelques fidèles serviteurs avaient

suivi leur maître dans l'exil, et ne le quittèrent qu'après l'avoir placé dans le tombeau. Le lieu où on l'ensevelit dans cette île solitaire a quelques beautés naturelles; il est marqué par une grande pierre, et on y a planté des saules pleureurs.

Les vaisseaux de toutes les nations passent de tems en tems près de cette île; et tous croyent y voir le monument de Napoléon.

Napoléon Bonaparte était d'une noble famille Corse. Il avait épousé Josephine, veuve d'un officier François, nommé Beauharnois, femme très aimable, et qui lui fut très utile.

Sa seconde femme fut l'archiduchesse Marie Louise, fille de l'empereur d'Autriche. Elle n'accompagna pas son mari dans son exil; mais elle accepta le titre de duchesse de Parme: et elle vit encore.

Le fils de Napoléon, qui reçut en naissant le titre de roi de Rome, demeura avec sa mère.

Il fut confié ensuite à son grand père, l'empereur François II., mais il mourut, à l'age de vingt ans, d'une maladie de poitrine.

Napoléon ne laissa pas d'autre enfant.

Mais les François sentiront à jamais que Napoléon a été le bienfaiteur de la France.

CHAPITRE XXXV.

1815.

Après la bataille de Waterloo, les François eurent la douleur de voir occuper leur capitale par une armée ennemie, pour la deuxième fois depuis le règne de Charles VII.

Alors, les armées de Henri V. d'Angleterre étaient composée en partie de François, nés dans les provinces Françoises appartenantes à la couronne d'Angleterre, mais qui néanmoins parlaient la même langue, et avaient les mêmes habitudes, que ceux qu'ils avaient vaincus.

Mais après Waterloo, un corps d'Anglois, des corps de Prussiens, de Russes,

de Cossaques, d'Autrichiens, furent tous cantonnés à Paris, pour veiller à la sûreté des Bourbons, qu'on avait ramenés pour la seconde fois; et pour réprimer les efforts de ceux qui auraient voulu le retour de la famille de Napoléon, ou qui cherchaient à établir une république en France.

Les émigrés, qui rentrèrent en France avec la famille royale, formèrent deux partis. Le plus sensé des ces partis comprenait ceux, qui, ayant profité de leurs malheurs, voulurent bien s'accommoder des reformes et des lois de Napoléon, et vivre en France sous un roi dont les pouvoirs étaient limités, et les volontés restraintes par une assemblée d'hommes choisis par le peuple pour veiller à ses intérêts.

Le second parti n'avait rien appris pendant l'exil. Ceux qui le composaient

voulaient rentrer dans tous les droits seigneurêaux du tems de Louis XIV.

En rétablissant les Bourbons, ils voulaient rétablir aussi tous les abus qui les avaient faits chasser du trône de leurs ancêtres. A la tête de ce parti fut M. le comte d'Artois, frère de Louis XVIII., avec le duc et la duchesse d'Angoulême.

Heureusement pour les Bourbons, Louis XVIII. était du parti des modérés. Il confirma par une charte la liberté que la nation avait gagnée pendant la révolution. Il accorda une protection égale à toutes les religions, et agit enfin avec une modération qui assura le bonheur de la France pendant sa vie.

Les troupes étrangères se retirèrent enfin. Les dépenses de la guerre ayant cessé, on jouissait dans le pays d'une

aisance encore inconnue. L'industrie et le commerce florissaient; et la France jouit d'un bonheur auquel elle avait été long-tems étrangère.

Mais Louis XVIII. mourut sans enfans, après un règne de neuf ans depuis la seconde restauration des Bourbons.

Ceux qui ne veulent pas admettre l'empereur Napoléon parmi les souverains de France, disent que Louis avait régné vingt-neuf ans; c'est à dire, depuis la mort du pauvre petit dauphin, fils de Louis XVI.

Le comte d'Artois succéda à son frère, sous le nom de Charles X. Je t'ai déjà dit, qu'il était de ce parti politique qui n'avait rien appris dans son exil.

Lui et ses courtisans s'efforcèrent de

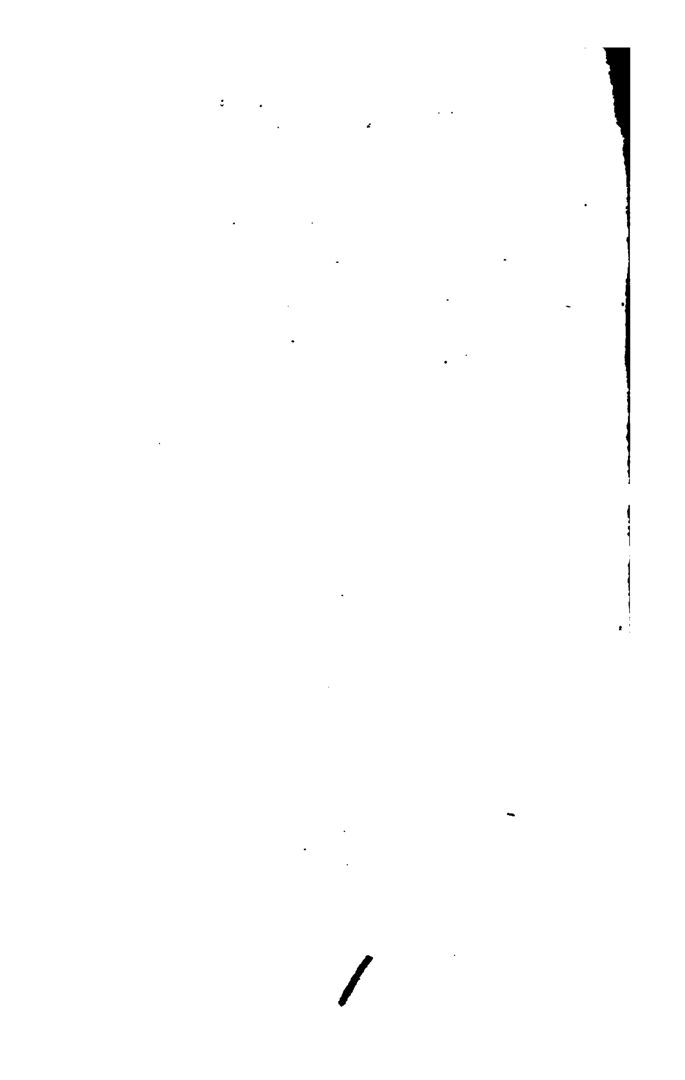
rétablir les anciens abus. Des émeutes, qui s'étaient élevés à cause de la religion dans le midi de la France pendant le règne de Louis XVIII., se renouvelèrent. Les grandes villes semblaient prêtes à recommencer la révolution. Enfin, après avoir mal gouverné la France pendant six ans, Charles X. fut chassé du trône par les Parisiens, qui se levèrent contre lui en masse, et donnèrent la couronne à son cousin Louis Philippe, duc d'Orléans.

Le pauvre Charles X. aurait voulu abdiquer en faveur de son petit fils Henri, seul fils du duc de Berri, assassiné quelques années auparavant. Mais les Parisiens ne voulurent pas se fier aux promesses d'un roi qui leur avait souvent manqué de parole. Ils exilèrent le jeune Henri avec le reste de la famille.

L'Empereur d'Autriche leur donna un asile à Prague, ville capitale de son royaume de Bohème. Les ministres de Charles X. furent jugés, et condamnés à l'emprisonnement pour la vie.

LA FIN.

LONDON:
BRADBURY AND EVANS, PRINTERS, WHITEFRIARS.



ERREURS.

Page. Ligne.

1— 1, pour *approche*, lisez *approches*.
18—13, — *mme*, lisez *même*.
18—18, — *avrient*, lisez *avaient*.
67— 6, point de virgule après *père*.
129— 4, pour *les* devoirs, lisez *ses* devoirs.
143— 8, — *demurait*, lisez *demeurait*.
190— 9, — *moribands*, lisez *moribonds*.
275—13, — *George*, lisez *Georges*.
311— dernière ligne, pour *collêges*, lisez *colèges*.

Mesdames les gouvernantes auront la bonté de placer environ une demi-douzaine d'accens que l'imprimeur a negligé.



